GEO HISTOIRE

CAHIER PÉDAGOGIQUE
Les grandes dates, les rites, les conflits

N° 22



Le Japon

LES HUIT SIÈCLES QUI ONT MARQUÉ L'EMPIRE DU SOLEIL-LEVANT (1185-1867)

SAMOURAÏS
Au cœur des combats légendaires

Geishas : le fantasme et la réalité

Sekigahara, la bataille qui a tout changé

Les premières photos du pays du silence

Un Français au service du shogun

ET AUSSI PARIS, 1881 : LE DESTIN TRAGIQUE DES INUITS MIS DANS UN ZOO

Le Japon (1185-1867) GEOHISTOIRE

GROUPE PRISMA MEDIA
M 01839 - 22 - F: 6,90 € - RD

NOUVEAU

Le nouveau docu coup de poing !
Par l'auteur de *L'Enfance des dictateurs*.

Y a-t-il un terrain propice au fanatisme ?

DOCUMENT

Véronique **CHALMET**

FANATIQUES

ONODA RAVAILLAC SAVONAROLE KORESH TOMAS DE TORQUEMADA HIMMLER CHAPMAN SABBAH

EDITIONS PRISMA

Qui a tué **Henri IV** ? Pourquoi s'attaquer à **John Lennon** ? Que fut le **bûcher des Vanités** à Florence en 1497 ? Quel cerveau malade a imaginé la **Solution finale** ?

Fou de Dieu, soldat jusqu'au-boutiste, Grand Inquisiteur, criminel nazi... autant de portraits terrifiants que nous dresse Véronique Chalmet, l'auteur de *L'Enfance des Dictateurs*. Vous découvrirez les obsessions et les parcours fatals de ces maniaques qui ont marqué l'histoire.

Disponible en librairies et rayons livres
216 pages + 8 pages de photos
17,95 €



Succès !
Toujours en vente



Du même auteur



 www.editions-prisma.com 


Derek Hudson

Le Japon, notre inconnu

Quels sont les grands personnages qui ont marqué l'histoire du Japon ? Vous pouvez faire le test autour de vous : rares sont vos interlocuteurs qui citeront Oda Nobunaga, un stratège qui a unifié le pays de 1560 à 1582, ou Miyamoto Musashi, le samouraï qui n'a jamais connu la défaite. Chefs militaires, souverains, artistes, penseurs… les noms des personnages clés du Japon nous sont inconnus. Il en va de même pour les événements marquants de l'histoire de l'archipel. Hiroshima, Nagasaki, soit, mais encore ? Qui connaît la bataille de Sekigahara, qui a scellé le destin du pays en 1600, comme Waterloo a déterminé celui de l'Europe un peu plus de deux siècles plus tard ? La mémoire que nous avons de l'histoire du Japon est courte. Elle remonte, pour l'essentiel, au XX[e] siècle.

Et pourtant ! Comme souvent, parce que le vide aimante, parce que l'inconnu attire, le Japon nous fascine. Les estampes de ses maîtres avaient déjà inspiré les impressionnistes au XIX[e] siècle. 370 000 visiteurs se sont rendus, il y a quelques mois, au Grand Palais à Paris, pour admirer les splendides *Trente-six vues du mont Fuji*, de Hokusai. Notre vocabulaire intègre une pléiade de mots japonais, karaoké, kamikaze, tsunami ou futon, qui sont d'ailleurs souvent utilisés sans référence à leur pays d'origine. Le judo est le quatrième sport le plus pratiqué par les Français. Ajoutons à cela notre affection pour l'univers culturel nippon, les mangas ou les sushis, le théâtre nô ou le jardin sec. Ou le zen, qui vient à l'origine de Chine (le chan), mais qui est arrivé chez nous via le Japon.

Cette passion est d'autant plus étonnante qu'elle ne trouve aucune racine dans le système éducatif français. Les récents «Repères annuels de programmation en histoire», établis par le Conseil supérieur des programmes pour les collèges, le disent : nos élèves devront étudier le monde méditerranéen du VII[e] au XIII[e] siècle, l'Empire byzantin, la construction du royaume de France, les révolutions française et américaine, la première moitié du XX[e] siècle, du traité de Versailles à Nuremberg. Ils pousseront même jusqu'à la France des années 1970, «une société en mutation». Du Japon, nulle trace… De l'Asie dans son ensemble non plus.

L'éducation officielle des jeunes Français se fait comme si cette partie de l'histoire du monde n'existait pas. Comme si l'Extrême-Orient n'avait pas fait naître des civilisations, des penseurs, des artistes ou des poètes qui, pour nous aussi, comptent. Comme s'il fallait – en 2015 encore ! – pour «apprendre» le Japon, se réfugier dans la lecture des mangas ou dans les dojos des clubs de sport et des centres de méditation. Heureusement, restent les cours de littérature… Là, avec un peu de chance, nos élèves auront à relire et à méditer la deuxième lettre de *La Crise de l'esprit*, un texte que Paul Valéry écrivit en 1919. «Tout est venu à l'Europe et tout en est venu. Ou presque tout, disait-il. Or, l'heure actuelle comporte cette question capitale : l'Europe va-t-elle garder sa prééminence dans tous les genres ? [Ou] deviendra-t-elle ce qu'elle est en réalité, c'est-à-dire : un petit cap du continent asiatique ?»

ERIC MEYER, RÉDACTEUR EN CHEF



SOMMAIRE

6 **PANORAMA**
Redoutables samouraïs
Durant sept cents ans, les exploits de ces guerriers ont marqué l'histoire de l'archipel. Quels furent leurs rites, leur armement, leur code d'honneur ? Revue de détail.

22 **L'ENTRETIEN**
«L'héritage guerrier hante encore l'imaginaire nippon»
L'historien Pierre-François Souyri analyse l'histoire du Japon de 1185 à 1867, de la fureur guerrière médiévale à la stabilité de la période d'Edo, à partir du XVII[e] siècle.

28 **BIOGRAPHIES**
Huit siècles, six figures clés
Princes intrépides, artistes fous, danseuse et moine inspirés… Voici six personnages au destin exceptionnel, qui ont façonné le Japon.

36 **L'INFLUENCE FONDATRICE**
A l'école du maître chinois
Ecriture, religion, art : le Japon commença par copier son voisin continental à partir du VI[e] siècle. Avant de se forger sa propre identité.

40 **FOCUS**
Invisibles ninjas
Maîtres de la dissimulation, ces espions ont peu à peu disparu à partir du XVII[e] siècle, avant d'être récupérés par la culture pop.

42 **L'ART**
Là, tout n'est qu'ordre et beauté
Paravents, sculptures, masques et céramiques… Le raffinement de l'art japonais fascine l'Occident. Panorama de quelques chefs-d'œuvre marquants.

54 **LA RENCONTRE**
Ce que le Japon doit aux Portugais
Au XVI[e] siècle, les Occidentaux débarquèrent pour la première fois sur les côtes japonaises. Ils introduisirent les armes à feu et un peu plus tard… le christianisme.

62 **LA SAGESSE**
Un archipel sous la vague du zen
Venue de la Chine au XII[e] siècle, la doctrine issue du bouddhisme a imprégné la société nippone, du théâtre à la peinture, de l'art des jardins jusqu'à la cuisine.

70 **LA GUERRE**
La bataille qui tout changé
Les 20 et 21 octobre 1600, deux coalitions de seigneurs s'affrontèrent à Sekigahara. Un événement qui scella le sort du pays pour plus de deux cent cinquante ans.

76 **LES GEISHAS**
Dans les maisons du plaisir
Les geishas excellaient dans l'art du chant, de la conversation, et dans la science de l'amour. Elles conquirent la haute société nippone. Mais leur réalité fut plus cruelle.

84 **L'ISOLEMENT**
Deux cents ans de solitude
Au XVII[e] siècle, le Japon ferma ses frontières, bannit les étrangers et se replia sur lui-même. Un isolement volontaire qui marqua cependant le début d'une ère de prospérité.

94 **FOCUS**
Au service du shogun
Le dernier samouraï était-il français ? Retour sur l'incroyable épopée de Jules Brunet, un officier envoyé au Japon par Napoléon III.

96 **REGARDS**
Et le Japon s'ouvrit au monde
A la fin du XIX[e] siècle, des Européens rapportèrent les premières photographies d'un empire presque inconnu, interdit aux étrangers depuis plus de deux cents ans.

107 **CAHIER PÉDAGOGIQUE**
Les clés pour comprendre
- Huit siècles de guerres et de paix
- Lexique : les mots du Japon féodal
- Cartes : vers un Japon unifié
- Le code d'éthique du parfait samouraï
- Pour en savoir plus…

LE CAHIER DE L'HISTOIRE

120 **RÉCIT**
Cinq Inuits dans un zoo
A la fin du XIX[e] siècle, ces «sauvages» furent exhibés comme des animaux au Jardin d'acclimatation, à Paris. Et connurent une fin tragique…

130 **À LIRE, À VOIR**
L'Armée des ombres, de Jean-Pierre Melvile, rééditée en Blu-ray, une biographie de Jean Zay, figure du Front Populaire, l'histoire du tourisme en France racontée grâce aux affiches publicitaires.

NOS REPÈRES CHRONOLOGIQUES
A l'ouverture de chaque sujet, on lira, en blanc, les dates de début et de fin de l'époque féodale, qui est le thème de ce numéro, et en jaune, la période ou la date du sujet abordé.

1185  1867



Jean-Christophe Charbonnier

En couverture : Estampe de Utagawa Kuniyoshi (1797-1861). Crédit photo : The Art Archive/Private Collection/ A. Dagli Orti.

Abonnement : ce numéro comporte trois cartes jetées sur la quatrième de couverture et un encart Welcome ADD/ADI posé sur la quatrième de couverture pour les abonnés.



UN DUEL SANS PITIÉ

Sur cette estampe signée Utagawa Hiroshige (1797-1858), deux samouraïs s'affrontent en pleine nuit au sabre long (aussi appelé *katana*). Une *naginata*, l'arme des moines guerriers, jonche le sol. Dans le *Traité des cinq roues* (1645), le maître Musashi Miyamoto encourageait les combattants à éliminer rapidement leur adversaire, en mettant à profit le terrain : le samouraï de droite, en équilibre sur la rambarde du pont, s'apprête à porter un coup, peut-être fatal, à son ennemi.

REDOUTABLES samouraïs

Durant sept cents ans, les exploits légendaires de ces guerriers ont marqué l'histoire de l'archipel. Quels furent leurs rites, leur armement, leur code d'honneur ? Revue de détail.

Josse/Leemage



De Agostini Picture Library/A. Dagli Orti/Bridgemanart.com

BLASON CLANIQUE. Ce casque était celui de la famille Honda, soutien du shogun Tokugawa lors de la période d'Edo au XVIIIe siècle. On y retrouve leur *mon* (ou *kamon*), l'insigne héraldique en forme d'arbre utilisé par le clan pour se reconnaître plus facilement sur les champs de bataille.

FACE AUX FLÈCHES. Voici le cliché d'un archer réalisé en 1864 par Apollinaire Le Bas, officier français installé au Japon. Avant le sabre, l'arc était l'arme traditionnelle du samouraï. Pour se protéger des flèches adverses, les guerriers étaient dotés d'un équipement *o-yoroi* («grande armure»).





AU CŒUR DES BATAILLES

LE CHOC D'OSAKA
Ce fut l'un des plus grands rassemblements de samouraïs sur un champ de bataille. En 1614, l'armée du shogun Tokugawa Ieyasu (à droite), forte de 150 000 guerriers, affronta les 60 000 hommes du clan Toyotomi, qui défendaient le château d'Osaka. Ce dernier bastion de résistance au shogun s'effondra après des mois de siège : sans opposants, les Tokugawa instaurèrent un régime stable. Débuta alors la période d'Edo qui s'écoula jusqu'en 1867.

Ira Block/Rapho





Ira Block/Rapho

VISION D'ÉPOUVANTE. Fabriqué en fer et en cuir, ce *menpo* (masque) de type *somen* (qui couvre l'ensemble du visage) servait de protection faciale pour les samouraïs. Tout comme le casque à cornes qui évoque un dragon, il servait aussi à impressionner les ennemis sur le champ de bataille.
SANS PITIÉ. Sur cette gravure sur bois de Katsukawa Shuntei (datant de 1820), ces deux samouraïs ne semblent faire plus qu'un. On est loin des combats à la loyale glorifiés par le bushido, le code d'honneur de ces guerriers. Dans le Japon médiéval, tous les coups étaient permis.


郎忠頼
守教経
春亭画



DU GUERRIER RESPECTÉ AU PARIA

Un rônin est un samouraï victime de la déchéance, qui n'a plus ni terre ni maître. Son nom signifie «ballotté par les vents». Dans ce petit village du XVIIIe siècle, un notable dans une chaise à porteurs est arrêté par l'un d'entre eux, qui vient le racketter (à gauche). Cette gravure est tirée du *Chushingura*, célèbre fable où 47 rônins se vengent du seigneur responsable de leur déclassement.

FACE À LA DÉCHÉANCE

The Granger Collection NY/Aurimages/Dolfy


假名手本忠臣蔵 六段目
貞秀画

L'ART D'INTIMIDER

Werner Forman Archive/Bridgemanart.com

PANACHE DE CHEF. Ce casque dont les pointes évoquent les plumes d'un paon fait partie des *kawari kabuto* («casques de formes étranges»), utilisés pendant les guerres civiles de la période Azuchi-Momoyama (1573-1603) : ils permettaient aux chefs d'être reconnus dans la frénésie des combats.
GUERRIERS MASQUÉS. Prise en 1870, cette photo montre deux samouraïs en tenue de combat. Leur cuirasse, typique de celles utilisées au XVIIe siècle, est composée de lamelles effilées (*sane*) et de plaques métalliques censées protéger le corps. L'équipement pouvait peser jusqu'à 30 kilos.





UN SUICIDE CODIFIÉ

Sur cette reconstitution de la fin du XIXe siècle, un samouraï simule un *seppuku*, un suicide rituel par éventration (on parle d'«hara-kiri» si le geste est pratiqué par un civil). Cette pratique s'est développée au XIIe siècle avant d'être codifiée au XVIIIe : avant de mettre fin à ses jours, suite à une faute ou une humiliation, le samouraï endossait un kimono blanc, procédait aux libations de saké et était assisté d'un compagnon qui lui tranchait la tête afin d'abréger ses souffrances.

POUR L'HONNEUR !



Interfoto/La Collection

Du sabre *à la plume*

Loin des clichés, le rôle et les valeurs des samouraïs ont évolué durant toute la période médiévale. Décryptage.

Valeureux chevaliers, fins lettrés ou soudards sans foi ni loi ? Les samouraïs ont été tout cela à la fois, mais pas forcément à la même époque… L'un des plus célèbres d'entre eux, Kusunoki Masashige (1294-1336), dont la statue orne aujourd'hui l'esplanade du palais impérial de Tokyo, fut un guerrier de modeste extraction dans le Japon à feu et à sang de cette époque. Il incarne à la perfection la vertu cardinale qu'on associe à ces guerriers des temps anciens : la loyauté. Homme lige de l'empereur Go-Daigo (1288-1339), Kusunoki a accompli prouesse sur prouesse pour remettre le pouvoir effectif entre les mains de son suzerain… Jusqu'au sacrifice de sa vie, lorsque le mikado l'a envoyé disputer une bataille perdue d'avance, sur les berges de la rivière Minato.

Mais si ce guerrier est entré dans l'Histoire, c'est aussi pour une compétence beaucoup moins chevaleresque : la ruse. Au printemps 1333, le remuant Go-Daigo, en exil dans les îles Oki, un petit archipel de la mer du Japon, fait appel à lui. Les tentatives de l'empereur visant à arracher le pouvoir au shogunat de Kamakura, en pleine décadence, ont effet échoué. Kusunoki est sa dernière chance. Le samouraï est entouré d'un millier de braves. Face à lui, les troupes du shogun Ashikaga Takauji (1305-1358) sont cent fois plus nombreuses. Mais Kusunoki est un stratège de génie. Il attire ses adversaires sur des ponts piégés, qui s'effondrent, il les ensevelit sous des pluies de rochers, il feint des redditions pour tromper ses adversaires… Les chausse-trappes imaginées par ce diable d'homme clouent l'ennemi sur place des mois durant, et laissent tout le temps à l'empereur de revenir s'emparer du pouvoir.

Trahisons, tueries… La grandeur d'âme de l'équivalent nippon de nos chevaliers en armure ne serait-elle qu'un mythe ? En partie, car l'image des samouraïs sous nos latitudes s'est figée grâce à un traité écrit alors que ces derniers ne combattaient plus, ou presque : le *Hagakure* (littéralement «Caché dans les feuillages»). Lorsque Yamamoto Tsunemoto (1659-1719) dicte à un jeune lettré l'ensemble des maximes et pensées qui constituent les onze chapitres de ce traité, le Japon est en paix depuis un siècle. De 1603 à 1867, durant la période d'Edo, le clan Tokugawa dirige le pays d'une main de fer, et si les samouraïs sont toujours autorisés à porter le sabre long (*katana*) et le court (*washizashi*), les utiliser pour un duel est puni de mort.

Un bon samouraï doit aussi savoir lire, calligraphier à la perfection et composer des poésies

Le *Hagakure* est donc plus un manuel d'éthique (le samouraï doit placer la loyauté envers son suzerain au-dessus de tout, rester maître de ses émotions et présenter une tenue impeccable) et de philosophie nourrie de zen (la voie du samouraï, dite «Yamamoto», dont l'aboutissement est la mort) qu'un traité guerrier. Ce texte est considéré comme le fondement du bushido (la voie du guerrier), qui valorise autant la pratique des arts martiaux que des arts en général. Depuis l'âge de 13 ans et la cérémonie du Genpuku, au cours de

laquelle le jeune samouraï est rasé et où il reçoit à la fois son nom d'adulte et ses sabres, toute son éducation vise à respecter cet équilibre. Le bon samouraï doit savoir lire et calligraphier à la perfection, posséder des rudiments de mathématiques, composer des poésies, maîtriser la cérémonie du thé comme la danse...

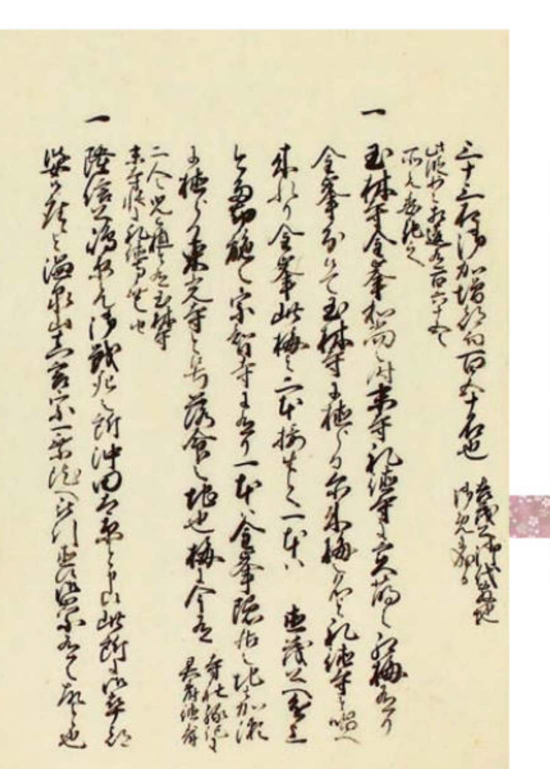
Administrateur zélé ou misérable rônin, ces guerriers ont des destins bien différents

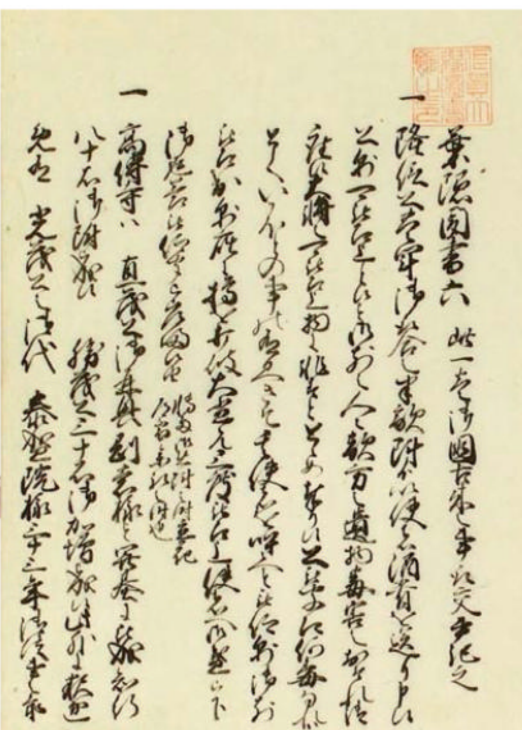
La classe sociale des samouraïs, qui représente près de 2 millions d'individus durant la période d'Edo, est extrêmement hiérarchisée. Les *hatamoto* (porteurs de bannières), vassaux directs du shogun Tokugawa, sont les officiers dirigeants du régime. Ils administrent les grandes villes, sont inspecteurs généraux, responsables des finances... Viennent ensuite les *kotai-yoriai*, *hatamoto* sans fonctions officielles, mais enrichis par la possession des meilleures terres. Les *gokenin* (hommes liges) sont des officiers dirigeant des groupes de samouraïs. Tout en bas de l'échelle, les *ji-samurai*, propriétaires d'une terre, ont dû choisir, lors de la prise de pouvoir des Tokugawa, entre le statut prestigieux mais peu rémunérateur de samouraï et celui de paysan. Les rônins, enfin, sans terre ni rattachement à un seigneur, constituent les bannis de cette caste.

Grâce à leur remarquable faculté d'adaptation, passant du statut de guerrier à celui d'administrateur, les samouraïs ont ainsi pu diriger le Japon sept siècles durant, de la fin de la période de Heian, en 1185, à la restauration du pouvoir impérial de l'ère Meiji, en 1868. Mais leur résistance au changement signera leur perte. Menés par le samouraï Saigo Takamori, originaire de l'île de Kyushu, de jeunes guerriers sont en première ligne dans les combats qui précipitent la fin du shogunat Tokugawa et le retour au pouvoir de l'empereur Mutsuhito. Mais, après leur victoire, ces nobles combattants n'ont plus leur place dans le nouveau Japon de l'ère Meiji, qui se modernise, s'industrialise et tente de rattraper son retard sur les nations occidentales. En 1876, huit ans après la restauration impériale, un édit interdit le port du sabre, désormais réservé aux seuls officiers de l'armée régulière.

Saigo Takamori et les guerriers qui lui sont fidèles, retranchés dans leur fief de Satsuma, se soulèvent alors contre le nouveau régime qu'ils ont contribué à établir. Ils y sont massacrés par les troupes impériales, et le dernier samouraï accomplit le *seppuku*, le suicide rituel, le 24 septembre 1877. Curieusement, Saigo Takamori n'a pas été oublié après sa mort : il a lui aussi sa statue, dans le parc de Ueno à Tokyo, à 3 kilomètres de celle de Kusunoki Masashige. L'idéaliste et le rusé, le fidèle et le rebelle : deux modèles de samouraïs, aussi légitimes l'un que l'autre. ■

ADRIEN GUILLEMINOT





Université de Saga/DR

LE LIVRE FONDATEUR
Composé de onze chapitres, le *Hagakure* rassemble les préceptes et enseignements du maître Yamamoto Tsunemoto (1659-1719). Rendu public au début du XXe siècle, cet ouvrage, considéré comme le code de conduite des samouraïs, a été jalousement gardé pendant deux siècles par le clan des guerriers Nabeshima.



Un historien spécialiste du Japon

Après avoir enseigné à l'Inalco et dirigé la Maison franco-japonaise de Tokyo, Pierre-François Souyri est aujourd'hui à la tête de la section d'études japonaises à l'université de Genève. Il est l'auteur, entre autres, de *Histoire du Japon médiéval – le monde à l'envers* (éd. Tempus) et d'une *Nouvelle Histoire du Japon* (éd. Perrin).



“L’HÉRITAGE GUERRIER HANTE ENCORE L’IMAGINAIRE NIPPON”

Durant l’époque médiévale (1185-1573), l’archipel a vécu au rythme des conflits et des divisions, avant de basculer dans un régime autoritaire mais stable, qui dura jusqu’en 1867. Pierre-François Souyri analyse ces huit siècles d’histoire.

PAR FRÉDÉRIC GRANIER (TEXTE) ET FRED MERZ/REZO (PHOTOS)



Face à notre journaliste, Pierre-François Souyri commente un rouleau peint du XIIIe siècle : «Des guerriers qui plaisantent, un sentiment de liberté, de désordre permanent… On est loin des représentations strictes et figées que le XIXe siècle donnera des samouraïs.»

GEO HISTOIRE : Durant la période médiévale (1185-1573), le Japon est en proie aux guerres, aux trahisons, aux rivalités… Ce pays est-il violent par nature ?

Pierre-François Souyri : Non ! La brutalité n'a pas toujours rythmé son histoire. La société japonaise à la période de Heian (794-1185), qui marque l'apogée de la cour impériale, est l'un des plus stables dans le monde à cette époque. En trois siècles, la peine de mort n'y a jamais été appliquée, tandis qu'à Byzance, considérée alors comme le cœur de la civilisation occidentale, on torture, on mutile et on assassine sans états d'âme. De même, au cours de la période d'Edo (1603-1867), pendant deux siècles et demi, même s'il règne un ordre policier autoritaire, le Japon ne connaît quasiment pas la guerre, alors qu'au même moment, les conflits sont incessants en Europe.

En 1185, pour la première fois, le pouvoir central, jusque-là détenu par l'empereur, se retrouve partagé entre ce dernier et un chef militaire, le shogun. Pourquoi ?

A partir des XIe-XIIe siècles, de plus en plus de notables provinciaux s'émancipent, s'arment et se regroupent dans les *bushidan*, des hordes de guerriers dirigées par des chefs patriarcaux. Deux clans, les Taira et les Minamoto vont s'opposer durant plusieurs années, jusqu'à la victoire de ces derniers, qui imposent une nouvelle organisation politique. L'empereur n'est alors plus le seul à exercer le pouvoir : Minamoto no Yoritomo est nommé «général en chef chargé de la pacification des barbares», terme un peu ronflant qui désigne le shogun, c'est-à-dire le seul autorisé à entretenir une force militaire dans le pays. Il obtient le droit de nommer des intendants militaires, ses vassaux, chargés de maintenir l'ordre dans les fiefs de l'aristocratie, et s'engage auprès de l'empereur à collecter l'impôt. Ce compromis va perdurer pendant la période de Kamakura (1185-1333). C'est un système inédit en Asie : le Japon est alors le seul pays où il y existe une militarisation de la classe dirigeante aussi avancée.

Peut-on parler de féodalité comme en Europe à la même époque ?

Tout à fait. Lorsque les premiers missionnaires débarquent au Japon au milieu du XVIe siècle, ils sont surpris par les points de convergence. Ils ont perçu qu'il existait une classe de chevaliers qui structurait la société japonaise, une aristocratie guerrière comme c'était le cas en Occident. Certaines similitudes sont flagrantes : un empereur qui bénéficie d'une aura religieuse (et que ces premiers observateurs nomment d'ailleurs «pape»), une hiérarchisation des seigneurs qui exercent une grande partie des pouvoirs régaliens, des guerriers, les samouraïs, structurés selon des liens vassaliques… Les Européens découvrent aussi un pouvoir fondé sur des bases régionales, comme chez eux…

Au milieu du XIIIe siècle, les Mongols ont conquis la moitié du continent eurasiatique. Le Japon a-t-il été préservé ?

Oui, par miracle… Les Mongols se sont servis de navires qu'ils avaient fait construire en Chine et en Corée pour atteindre le Japon. Le *bakufu* (gouvernement shogunal) a donné l'ordre de fortifier les côtes et s'est préparé à affronter la première invasion de son histoire. Mais les deux tentatives mongoles de 1274 et 1281 se sont soldées par des désastres : des typhons ont détruit leur flotte. Les survivants, abandonnés sur les plages, ont été sabrés sans ménagement par les samouraïs. Pour la cour impériale, il n'y avait pas de doute : les divinités avaient sauvé l'archipel grâce au «vent divin» (*kami kaze*).

La double victoire des Japonais sur l'armée mongole a-t-elle permis de construire une identité nationale ?

C'est en tout cas le discours que reprendront les nationalistes au début du XXe siècle… Les guerres mongoles, c'est un peu comme Jeanne d'Arc qui a bouté les Anglais hors de France. Là, on aurait bouté les Mongols hors du Japon, ce qui aurait provoqué un grand réveil national. Mais, en réalité, seuls les guerriers et l'aristocratie se sont sentis concernés par cette guerre. Les paysans ne se sont pas battus. Si l'armée mongole avait réussi son invasion et occupé le pays, il y aurait peut-être eu un sursaut comme on a pu l'observer en Corée, où la population a massivement résisté, parce que les Mongols étaient d'une brutalité épouvantable et qu'ils ont augmenté les impôts. La tentative d'invasion du Japon a constitué indéniablement un choc, mais de là à dire qu'elle a unifié le pays en une nation… Au contraire, la victoire a déstabilisé un peu plus le régime.

Pourquoi le pays a-t-il alors sombré dans la crise ?

Parce que les guerriers n'ont pas pu être récompensés comme ils le souhaitaient… La société vassalique japonaise est en effet fondée sur l'attribution de bénéfices fon-

ciers : les samouraïs se mobilisent en cas de guerre et, en échange, ils comptent bien obtenir la promesse de nouvelles terres octroyées sur les vaincus, ou au moins un renouvellement des garanties sur leurs domaines. Mais les guerres mongoles ont été défensives, et la victoire n'a entraîné aucune confiscation de terres. Le shogun a donc été confronté à une crise sans précédent. Il a bien essayé de tempérer le mécontentement des samouraïs en abolissant leurs dettes, mais cela n'a fait que retarder l'inévitable. Le régime s'est effondré en 1333, laissant place à une éphémère restauration impériale.

Pendant le Moyen Age, le pays est instable. Vous attribuez cette situation au système de rétribution des samouraïs…

En effet. Le système nécessitait des conflits permanents pour s'autoréguler. Par ailleurs, il n'y avait pas de système de primogéniture dans le Japon médiéval. Contrairement aux sociétés occidentales, le fils aîné n'héritait pas nécessairement du fief. A chaque génération, celui-ci était donc divisé entre tous les héritiers, dont parfois les filles et les enfants des concubines. Avec le temps, les propriétés seigneuriales se réduisaient comme peau de chagrin, et les cousins finissaient par se constituer en familles autonomes qui allaient s'opposer pour le contrôle du territoire. Le Japon va donc devenir le terrain d'incessantes querelles au sein des lignages seigneuriaux.

Pourquoi parlez-vous de «monde à l'envers» pour qualifier le Japon féodal ?

Le terme est une expression japonaise de l'époque. Entre le XIVe et le XVIe siècle, le monde rural est très bien organisé, bien plus qu'en Occident : lorsqu'un seigneur est trop faible pour les protéger, il arrive souvent que les paysans ferment leur territoire à ses hommes. Ces organisations «horizontales» comme les guildes, les corporations ou les communautés villageoises réunies en assemblées, sont donc capables de bouleverser l'ordre établi. Avec la chute du shogunat en 1333, le pouvoir central perd tout prestige. Les rapports de confiance sont fluctuants, la fidélité du vassal au seigneur ne va plus de soi : ce qui compte avant tout, c'est de protéger son domaine des ambitions de son voisin. Les paysans se retournent contre les seigneurs, les samouraïs changent d'alliance selon leur intérêt du moment… Ce «monde à l'envers» renvoie à une quête d'autonomie de la société locale, à un niveau rarement atteint en Occident.

> « Des paysans s'organisaient en guildes et corporations capables de bouleverser l'ordre établi »

Comment devient-on samouraï ?

Il suffit de le proclamer. Le paysan ou le notable de village peut simplement affirmer : j'ai les moyens de m'offrir un cheval et un sabre, je suis donc un samouraï. Mais c'est un jeu dangereux, car il risque alors de se faire réquisitionner dans une armée seigneuriale et de mourir au combat. Contrairement aux chevaleries européennes, les samouraïs ne constituent pas un groupe fermé : la période médiévale voit donc l'apparition de «samouraïs de la terre», c'est-à-dire des guerriers issus de la paysannerie locale. On garde une image d'un •••



En 2015, Pierre-François Souyri a organisé la première édition des Rencontres de Genève, Histoire et Cité, dont le thème était «Construire la paix». Un sujet qui entre en résonance avec son champ d'études, le Japon, nation autrefois agressive devenue démocratique et pacifique.



••• Japon très ordonné et strict, alors qu'en réalité, la société de cette époque est relativement libre et offre de vraies perspectives d'ascension sociale. N'importe qui peut porter des armes, pour peu qu'il en ait les moyens, et imposer sa domination sur un domaine s'il a la puissance militaire. Le revers de la médaille, c'est l'apparition, dès la fin du XIIIe siècle, des *akuto* («vauriens»), des guerriers insoumis et violents qui se déplacent en bande et font régner la terreur dans les campagnes. Ils harcèlent les paysans, agressent moines et fonctionnaires... Durant cette période, la violence est à son summum. Ce n'est pas un hasard si la philosophie zen connaît un essor aux XIVe et XVe siècles. Le zen est souvent utilisé comme technique de respiration et de méditation. Les guerriers vivent des situations de stress intenses, parce que la guerre est là, on se bat, on tue ou on doit parfois se suicider... Le zen, c'est un peu la psychanalyse du guerrier !

La notion de justice est-elle abstraite dans le Japon médiéval ?

Je cite souvent une anecdote tirée du *Tsurezure gusa* (*Les Heures oisives*), un texte du XIVe siècle : un Japonais revendique la propriété d'une rizière mais perd son procès. Furieux, il envoie ses hommes de main détruire la rizière en question pour se venger. Les hommes partis, ils commencent par toutes les rizières qui se trouvent sur le chemin en déclarant : «Il n'y a pas plus de raison de couper le riz de la rizière en cause, mais puisque nous allons pour mal faire, pourquoi ne pas couper le riz en d'autres endroits ? » Cette histoire est révélatrice : il n'existe plus au XIVe siècle de véritable justice dans un Japon plongé dans une guerre civile permanente, où chacun obéit à ses intérêts... A nos yeux, le «monde à l'envers» peut être considéré comme positif, parce qu'il s'appuie sur des pratiques relativement démocratiques de contestation de la hiérarchie. Mais pour les puissants, ce chaos est perçu alors comme le règne de l'égoïsme le plus total : peu à peu, une élite va prendre conscience qu'il est temps de reprendre le pays en main et d'installer un pouvoir fort.

«L'archipel fascine plus que jamais», souligne le chercheur. Au sein du département d'études asiatiques de l'université de Genève, Pierre-François Souyri enseigne l'histoire du Japon. Cette année, 160 étudiants se sont inscrits à la section d'études japonaises.

Trois seigneurs, Nobunaga, Hideyoshi et Ieyasu, vont «moderniser» le pays à la fin du XVIe siècle. Comment imposent-ils leur autorité ?

Face à cette instabilité permanente est née une forme de lassitude dans toutes les couches de la société. Au début du XVe siècle, on observe déjà l'apparition des *ikki*, des ligues de petits seigneurs fondées sur des serments sacrés, qui ont permis de pacifier provisoirement certains territoires. L'autre élément déterminant, c'est l'arrivée des Occidentaux à partir de 1543, qui introduisent les armes à feu dans l'archipel. Pour la première fois, celui qui gagne sur le champ de bataille n'est plus nécessairement le plus fort, mais le mieux organisé. Ce nouveau mode de combat, qui implique des armées qui manœuvrent, voit l'émergence des grands seigneurs de la guerre, qui cherchent à mettre en place non pas seulement des principautés, mais un véritable Etat.

Qui met un point final à l'instabilité ?

Tokugawa Ieyasu qui, en 1600, remporte la bataille de Sekigahara, notamment grâce à l'aide de seigneurs qui se sont retournés au dernier moment contre leurs propres alliés – on est bien loin de l'idéal de loyauté du samouraï qui sera véhiculé plus tard dans le code du bushido ! Tokugawa Ieyasu élimine donc les vaincus, rétablit le shogunat et fonde une dynastie qui durera deux siècles et demi. Commence alors pour le Japon la période pré-moderne, dite «d'Edo» (1603-1867). C'en est fini du «monde à l'envers» qui avait mis le pays à feu et à sang : désormais les fiefs sont contrôlés par le pouvoir central et les statuts sociaux sont clarifiés, voire rigidifiés, apportant à la population une forme de sécurité.

Comment la dynastie Tokugawa réussit-elle à tempérer les ardeurs des grands seigneurs ?

Grâce à un système ingénieux : celui de la «résidence alternée» des daimyos. Il s'agit d'obliger ces grands seigneurs et potentiels concurrents à résider alternativement une année dans leur fief et une autre dans la capitale Edo, auprès du shogun. Chaque année, les daimyos défilent donc sur les routes avec leur suite, parfois de plusieurs centaines de personnes. Les Tokugawa ont mis en place un système d'auberges pour accueillir ces daimyos et leur entourage. Les seigneurs, qui doivent mener un grand train de vie, y dépensent des fortunes. Pour ceux qui possèdent une terre à l'autre bout du Japon, cela signifie des mois et des mois sur les routes... Et gare à ceux qui souhaitent s'émanciper : les membres de leur famille, résidant en permanence à Edo, constituent des otages, et les biens du seigneur peuvent être saisis.



Dans cette société pacifiée, un samouraï a-t-il encore un rôle à jouer ?

Depuis les réformes de la fin du XVIe siècle menées notamment par Hideyoshi, on n'entre plus dans le groupe des samouraïs autrement que par la naissance. Le statut s'apparente dorénavant à celui d'une noblesse militaire facilement contrôlable... Mais la force de ce groupe, qui représente alors environ 7 % de la société, est de savoir s'adapter au changement. Les daimyos ont en effet contraint leurs samouraïs à s'installer dans les cités, au pied des châteaux. De spécialistes de la guerre vivant dans leur manoir, les samouraïs se transforment donc en administrateurs vivant dans les villes. Certains deviennent de grands intellectuels, car cette bureaucratisation les oblige à acquérir des savoirs pratiques : compter, écrire, réaliser un arpentage... Durant toute la période d'Edo, les samouraïs constituent une couche moyenne supérieure qui encadre la société et la tire vers le haut. Mais, parmi eux, certains sont moins bien lotis : la chute des familles seigneuriales au début du XVIIe siècle a entraîné le licenciement de guerriers qui se sont retrouvés déclassés, contraints d'errer dans un pays qui n'avait plus besoin d'eux. Ce sont les rônins.

Pourquoi le Japon se referme-t-il durant deux siècles et demi ?

Tout d'abord, le phénomène d'autarcie touche à peu près tout l'Extrême-Orient au XVIIe siècle (Chine, Corée...) L'objectif était de contrôler les élites marchandes qui, quand elles s'occupent de commerce international, deviennent ingérables. Par ailleurs, l'aristocratie, traumatisée par des siècles de guerre, aspirait au calme, quitte à prendre les décisions les plus radicales, comme le massacre des missionnaires. On craint en effet que le christianisme soit l'avant-garde de la colonisation pure et simple du Japon.

La fermeture du pays signifie-t-elle le repli sur lui-même ?

Non, puisque le Japon va connaître un développement interne extraordinaire, avec des échanges intrarégionaux comme on n'en avait jamais vus. Pour la plupart des Japonais d'aujourd'hui, la période d'Edo reste l'âge d'or de leur civilisation. D'une certaine façon, le Japon fonctionne alors comme une microéconomie monde, pour reprendre le concept de Fernand Braudel. On assiste même à des prémices d'industrialisation, bien avant l'arrivée des Occidentaux, dans les années 1850. Mais, à partir du moment où les Américains et les Européens forcent le shogun à ouvrir les portes du Japon, le pouvoir perd toute légitimité. Il s'effondre en 1867, ouvrant une nouvelle ère, celle de Meiji (1868-1912), qui marque le retour de l'hégémonie impériale.

La période féodale hante-t-elle toujours l'archipel ?

D'un point de vue architectural, il ne reste plus grand-chose des vestiges de l'ancien temps, car les structures des châteaux et temples étaient en bois... Mais le Japon des samouraïs reste très présent dans la culture populaire et fascine toujours les jeunes, au Japon comme en Occident. De nombreux mangas et jeux vidéo s'inspirent des grandes figures de cette époque.

La violence des siècles précédents a-t-elle laissé des traces ?

Oui, mais pas seulement à cause de l'époque médiévale. L'époque moderne, qui a abouti à la catastrophe de la capitulation en 1945, a créé un traumatisme encore vivace. Le Japon aspire à la paix : ce n'est pas un hasard si le parti libéral démocrate est resté quasi continuellement au pouvoir depuis sa création en 1955... Quant à l'article 9 de la Constitution du pays, entrée en vigueur en 1947, il stipule que le Japon «renonce à jamais à la guerre». Depuis son arrivée au pouvoir en 2012, le Premier Ministre Shinzo Abe a tenté de revoir cette doctrine pacifiste, mais l'opposition d'une grande partie des Japonais montre bien que le sujet reste sensible. On ne sort pas indemnes de plusieurs siècles de violence et d'instabilité. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR FRÉDÉRIC GRANIER

HUIT SIÈCLES, SIX FIGURES CLÉS

Princes intrépides, artistes fous, danseuse et moine inspirés… Voici six personnages au destin exceptionnel, qui ont façonné le Japon.

PAR CLÉMENT IMBERT (TEXTES)

ODA NOBUNAGA [1534-1582]

CE STRATÈGE A UNIFIÉ LE PAYS À LA POINTE DU SABRE

Au début de l'été 1560, une armée de 30 000 hommes emmenés par Yoshimoto Imagawa marche sur Kyoto. Le daimyo pense ne faire qu'une bouchée de la province d'Owari qui le sépare de la capitale. Pourtant, un modeste seigneur local, âgé de 26 ans, avec sous ses ordres 3 000 soldats, va lui barrer la route en faisant preuve d'une audace inouïe. Dissimulant ses combattants dans une forêt, Oda Nobunaga profite d'un orage pour attaquer. Surprises, les troupes ennemies sont massacrées, et Yoshimoto, décapité.

Cette bataille d'Okehazama est la première d'une série de victoires qui mèneront le jeune stratège au pouvoir. En cette fin d'ère Sengoku (dite des royaumes combattants), marquée par la division du Japon en une multitude de clans, le génie militaire d'Oda Nobunaga lui permettrait d'unifier l'archipel sous sa bannière. Il modernisa l'armée, améliorera l'armement traditionnel et généralisa l'usage des armes à feux. Et accorda des promotions aux plus méritants sans tenir compte de leur rang.

Téméraire, il se montra aussi d'une extrême brutalité. Lors du siège de Nagashima qu'il entreprit suite à une rébellion de moines, il fit brûler 20 000 personnes, dont une majorité de civils. C'est à ce prix que le «Roi démon», comme on se mit dès lors à l'appeler, garda son emprise sur le territoire qu'il s'était taillé au fil du *katana* (sabre). ■

Gift of Mr. & Mrs. William Hepler, Art Gallery of Greater Victoria



Cette estampe, datant de 1885, montre Oda Nobunaga, escorté par ses samouraïs et suivi de ses domestiques, se rendant auprès de sa fiancée, la fille d'un seigneur rival.

TOYOTOMI HIDEYOSHI [1537-1598]

LE «SEIGNEUR SINGE» A CONQUIS LE POUVOIR PAR LA RUSE

Personne n'aurait pu prédire que ce fils de fermier au corps chétif tiendrait un jour entre ses mains les rênes du Japon. Souffrant d'une malformation (il possédait un pouce supplémentaire à la main droite), et doté d'un visage ingrat qui lui valut le surnom de «saru» (le singe), Hideyoshi sut pourtant toute sa vie forcer le destin. A 20 ans, il se fait engager comme simple serviteur dans le clan d'Oda Nobunaga, qui n'est alors qu'un simple seigneur. Il parvient très vite à s'attirer la confiance, du moins l'intérêt du daimyo, grâce à une qualité que tout stratège sait apprécier : la ruse.

En 1567, alors que son maître, en train d'assiéger le château d'Inabayama, perd patience, Hideyoshi prend la tête d'un petit commando de voleurs de grands chemins, gravit de nuit un sentier secret, s'infiltre dans la citadelle et, sans coup férir, ouvre les portes depuis l'intérieur. Fin tacticien, il maîtrise aussi les rouages de la diplomatie secrète, et active dans l'ombre un réseau d'espions qui permet à Nobunaga d'asseoir son pouvoir par le jeu des alliances et des trahisons.

Après la mort de son maître en 1582, Hideyoshi réalise l'impensable : briguer le pouvoir sur l'ensemble du territoire unifié par Nobunaga, et ce malgré l'obstacle théoriquement insurmontable de ses origines roturières. Cette ultime machination aboutit en 1585. Au cours d'une cérémonie officielle, l'empereur lui donne alors un nom de famille, Toyotomi, et en fait un *kuge* (un aristocrate de la cour). Arrivé au sommet du pouvoir, il désarma les paysans, contrôla les samouraïs et entreprit une série de réformes pour moderniser l'archipel. On continuera pourtant de l'appeler le «seigneur singe»... sans une once de moquerie, désormais. ■



Tsukioka Yoshitoshi/Pictures from History/Bridgeman Images

Le «seigneur singe» attaque le château d'Inabayama par un chemin escarpé. Cet épisode a inspiré nombre d'artistes, comme ici le peintre Yoshitoshi (1839-1892).



Né à Edo (actuel Tokyo), Hokusai fut le plus connu des graveurs sur bois du Japon. Le succès de ses dessins et estampes dépassa l'archipel pour séduire l'Europe.

www.bridgemanimages.com

KATSUSHIKA HOKUSAI [1760-1849]

SOUS 50 PSEUDONYMES, IL A IMMORTALISÉ LES BEAUTÉS DE L'ARCHIPEL

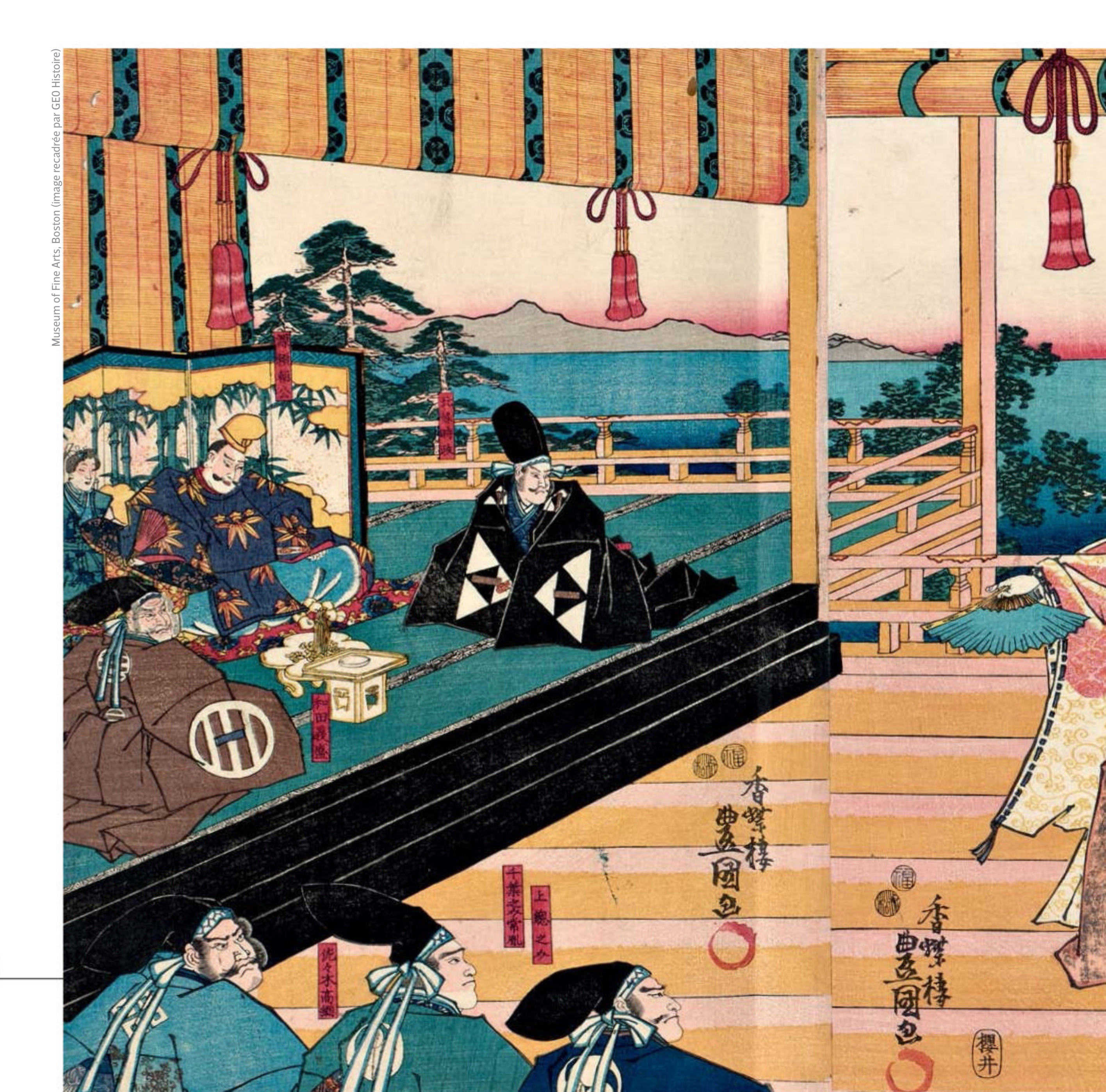
Au cours de l'année 1834 commence la parution des *Cent vues du mont Fuji*, une série de paysages consacrée à cette montagne qui obsède Hokusai. L'artiste est alors au sommet de son art, celui de l'*ukiyo-e*, des estampes gravées sur bois qui cherchent à figer par le dessin le spectacle de la nature, des scènes de la vie quotidienne, la beauté d'une expression, d'un visage… Il a déjà publié des séries nommées *Cascades*, *Oiseaux* ou *Fantômes*, et surtout, en 1831, *Trente-six vues du mont Fuji*, où il mêle à une esthétique purement japonaise les règles de la perspective occidentale.

L'estampe qui ouvre l'ouvrage, *La Grande vague de Kanagawa*, connaîtra un succès fulgurant, et influencera des peintres européens, Gauguin et Van Gogh en tête. Pourtant, en cette année 1834, alors qu'il livre les premières planches de ses *Cent vues*, Hokusai s'interroge sur la valeur de son œuvre : «Depuis l'âge de 6 ans, j'ai la manie de dessiner les choses de la vie. Je suis devenu artiste, et à 50 ans, j'ai connu quelques succès. Mais rien de ce que j'ai produit avant 70 ans ne mérite la moindre attention.» Excès de modestie ? Conscience plutôt que l'art est un perpétuel apprentissage. Enfant, il fut adopté par des artisans qui fabriquaient des miroirs pour le shogun. En 1773, il devint apprenti dans un atelier de gravure sur bois. Hokusai se frotta ensuite à tous les styles. sous une cinquantaine de pseudonymes. Sa dernière signature, qu'il utilisera de 1834 jusqu'à sa mort, parle d'elle-même : Gakyo Rojin Manji, littéralement «Le vieillard fou de peinture». ■

SHIZUKA GOZEN [1165-1211]

LA DÉLICATE DANSEUSE QUI FAISAIT TOMBER LA PLUIE

Go-Shirakawa, 77e empereur du Japon, est désespéré. Malgré les cent moines qu'il a fait défiler devant lui en psalmodiant des cantiques, la pluie refuse toujours de tomber. Quatre-vingt-dix-neuf danseuses ont alors pris le relais, sans plus de succès. Mais lorsque la centième d'entre elles se présente et entame sa gracieuse chorégraphie, des trombes d'eau s'abattent sur la terre asséchée. Cette miraculeuse apparition de Shizuka Gozen, l'une des rares *shirabyoshi* (danseuse de cour) dont l'histoire ait conservé le nom, tient bien sûr de la légende. La Shizuka historique, elle, comme toutes les figures féminines du Japon médiéval, nous est connue uniquement



Museum of Fine Arts, Boston (image recadrée par GEO Histoire)

par les hommes qu'elle fréquenta. On sait ainsi qu'elle fut la maîtresse de Minamoto no Yoshitsune, un samouraï du XIIe siècle, demi-frère de Minamoto no Yoritomo, qui deviendrait le premier shogun du pays. Ce dernier, apprenant que la danseuse était enceinte, menaça de la tuer si l'enfant était un mâle – et donc un héritier potentiel. Quand Shizuka accoucha, à 19 ans, d'un garçon, elle s'enfuit de Kyoto pour échapper au courroux du shogun. Certains récits avancent qu'elle se fit nonne. D'autres qu'elle fut exécutée avec le bébé. Une chose est certaine : dame Shizuka inspira de multiples pièces de nô et de kabuki, et plusieurs festivals contemporains lui sont encore dédiés. ■



Shiguza Gozen, ici sur une estampe d'Utagawa Kunisada (1786- 1864), exécute une danse de l'éventail devant Minamoto no Yoritomo, premier shogun de l'histoire.



Coiffé de son chapeau conique et d'une cape pour se protéger de la pluie, le moine Shinran va prêcher la doctrine de la «Terre pure», une forme du bouddhisme.

SHINRAN [1173-1263]

CE MOINE SURDOUÉ A RÉFORMÉ LE BOUDDHISME

Un soir de printemps 1182, un garçon de 9 ans toque à la porte du monastère de Shoran-In, à Kyoto. Orphelin, il veut se faire moine. Au vénérable Jinchin, le maître des lieux, qui lui a dit que l'ordination attendrait le jour suivant, il rétorque par un poème improvisé : «Les cœurs qui remettent leur résolution à demain partagent la fragilité des fleurs de cerisiers ; qui sait quelle tempête les guette dans la nuit ?» Face à tant d'esprit, Jinchin envoie ce sage si précoce au grand sanctuaire du mont Hiei afin qu'il étudie les textes sacrés.

Pendant vingt ans, Shinren se consacre à leur lecture, et aboutit à une conviction : le Tendai, le courant bouddhiste dominant alors la vie religieuse du Japon, n'est pas adapté à la réalité sociale du pays. Régi par une multitude de dogmes difficiles d'accès, il reste l'apanage des moines et des aristocrates, qui s'y livrent dans le secret des temples. Elitiste, il ne parvient pas à toucher le peuple, à lui apporter la consolation dont il a pourtant besoin en cette fin d'époque Heian, où dominent les troubles politiques, les guerres, et la mort.

En 1201, Shinran se fait alors le disciple du moine Honen, fondateur d'une nouvelle secte bouddhique : le Jodo-shu. Selon celle-ci, tout homme , après sa mort, peut renaître dans la «Terre pure», un monde dénué de souffrances. Il pourra ainsi atteindre l'Eveil, sans passer par le cycle des réincarnations. Séduit par cet enseignement qui promet le Nirvana à chacun, Shinran dédiera sa vie à le propager. Après la mort de Honen en 1212, il y introduira des subtilités, avec pour effet la création d'une nouvelle école : le Jodo Shinshu (vraie doctrine de la Terre pure), qui gagnera fortement en puissance à partir du XIVe siècle, et perdure toujours. ■

MIYAMOTO MUSASHI [1584-1645]

LE PLUS GLORIEUX DES SAMOURAÏS N'A JAMAIS CONNU LA DÉFAITE

Le 13 avril 1612, Miyamoto Musashi débarque sur l'île de Funa, à l'ouest de l'actuelle Hiroshima. A 29 ans, l'homme compte parmi les rônins (samouraïs sans maître) les plus illustres du Japon. Son premier combat, il l'a remporté quinze ans plutôt alors qu'il n'était qu'un adolescent. Il a ensuite écumé le pays, gagnant soixante duels et n'en perdant aucun. En 1604, il est sorti victorieux d'un affrontement contre la famille Yoshioka, maîtresse de la plus prestigieuse des huit grandes écoles d'escrime de Kyoto. Après avoir terrassé les deux frères qui tenaient l'établissement, il triompha simultanément (si l'on en croit la légende) de soixante-dix-neuf de leurs disciples, se battant, selon une technique de son invention, avec un sabre dans chaque main.

C'est la réputation d'une autre fine lame qui a attiré Musashi à Funa. Sasaki Kojiro, «le démon des provinces de l'Ouest», n'a jamais non plus connu la défaite. Le combat qui désignerait le meilleur bretteur du Japon devait cependant être bref : dégainant son *nodachi*, un long sabre à deux mains, Kojiro fond sur Musashi. Ce dernier esquive, frappe de son *bokken* (une simple épée en bois) le flanc gauche de l'adversaire, lui perforant le poumon, et le tuant sur le coup. Après cette victoire fulgurante, le rônin, au faîte de sa gloire, renoncera aux duels. Il se consacrera à la calligraphie, à la peinture, et à la philosophie, rédigeant notamment *Le Traité des cinq roues*, un ouvrage sur le maniement du sabre devenu un classique pour les adeptes des arts martiaux. Musashi établira sa propre école, où il enseignera son style d'escrime à deux épées… encore pratiqué de nos jours. ■



Utagawa Kumiyashi/Quint & Lox/Photoshot/Aurimages

Musashi consacra sa vie à améliorer ses techniques de combat. Sur ce portrait de l'artiste Kuniyoshi (XIXe siècle), il brandit son *bokken*, un sabre en bois d'entraînement.

À L'ÉCOLE DU MAÎTRE CHINOIS

Ecriture, religion, art : le Japon commença par copier avec application son voisin du continent à partir du VIe siècle. Avant de se forger sa propre identité.

PAR CLÉMENT IMBERT (TEXTES)

En 605 de notre ère, une lettre du Japon provoqua un esclandre à la cour des Sui, la dynastie régnant sur la Chine. L'objet du scandale ? L'auteur de la missive, le prince japonais Shotoku, avait eu l'outrecuidance de s'adresser à l'empereur chinois en se plaçant sur un pied d'égalité avec lui. «Du *tianzi* (souverain céleste) du pays du Soleil-Levant au *tianzi* du pays du Soleil-Couchant», commençait-il dans sa correspondance. Or le terme *tianzi* – que le Shotoku avait rédigé, comme le reste de sa lettre, en chinois, les Japonais ne possédant pas d'écriture – ne pouvait désigner, dans l'esprit des Sui, qu'un seul empereur : celui de la Chine.

Derrière le scandale diplomatique se cache un processus historique de grande ampleur : la tendance qu'eut l'archipel nippon, à partir du VIe siècle, à copier son voisin chinois dans des domaines aussi variés que la politique, l'économie, la religion. Mais pourquoi le Japon décida-t-il de suivre l'exemple de son grand frère du continent ? Sans doute parce que ce dernier connaissait alors un rayonnement sans précédent. Réunifié sous les Sui, l'empire chinois devint sous la dynastie Tang (618-690) un modèle pour l'Asie. Il pratiquait une politique d'expansion, imposant sa culture aux territoires conquis. Craignant une attaque de cette Chine conquérante, le Japon se dota progressivement des fondements sur lesquels celle-ci appuyait sa puissance. Plutôt que de se soumettre à elle, l'archipel choisit de se siniser par lui-même. «Toutes proportions gardées, on peut comparer cette acculturation volontaire à celle qui aura lieu à partir du milieu du XIXe siècle vis-à-vis de l'Occident», écrit l'historien François Macé. Certaines de ces transformations remodelèrent en profondeur la société nippone, à l'image de l'adoption du bouddhisme, ainsi que d'un système d'écriture calqué sur les sinogrammes. D'autres peuvent paraître mineures (l'introduction du thé, des baguettes…), mais ancrèrent solidement l'archipel dans la sphère d'influence de la Chine. ■

LE BOUDDHISME

Si l'on en croit le Nihon Shoki (Chroniques du Japon), l'une des rares sources connues sur l'histoire du Japon des origines, le bouddhisme arriva pour la première fois dans l'archipel en 552. Cette année-là, Syöng Myöng, roi du Paekche (un royaume coréen) avait envoyé à l'empereur japonais Kinmei une statuette en or du Bouddha ainsi que des rouleaux sur lesquels figuraient des sutras. Contre l'avis de ses conseillers, qui craignaient la colère des kami (les dieux du shinto), le souverain mit ces croyances à l'essai en fondant un premier monastère. Cette expérience porta ses fruits, puisqu'en 592, le prince Shotoku fit du bouddhisme une religion d'Etat, qui se mélangea avec le shintoïsme plutôt qu'elle ne le supplantât. Débarqué au Japon via la Corée, ce bouddhisme appartenait au Mahayana («Grand Véhicule»), une tradition du nord de l'Inde qui avait pris son essor en Chine. Les écoles qui se développèrent dans l'archipel s'inspirèrent du grand frère chinois. A commencer par le Tendai, rapporté par un moine parti en pèlerinage en Chine, et qui devint l'école dominante de l'époque de Heian (794-1185). Apparaîtra plus tard la doctrine de la «Terre pure», découlant d'une forme de dévotion chinoise au bouddha Amida. Quant au zen, il est un emprunt au chan, un bouddhisme teinté de taoïsme. ■


Musée Nicéphore Niépce/Ville de Châlon-sur-Saône/Adoc-photos

Importé de Chine, le culte du bouddha Amida s'est répandu dans tout le Japon. Sa statue monumentale, ici sur un cliché de 1900, trône à Kamakura.

L'ÉCRITURE

Jusqu'au milieu du Ier millénaire de notre ère, les Japonais ne savaient ni lire ni écrire. Les archéologues ont bien retrouvé des objets datés des premiers siècles après J.-C. (sceaux, pièces, épées…), et sur lesquels figuraient des caractères chinois, mais ceux-ci n'avaient qu'une valeur décorative. Pour apprendre à manier les mots, il fallut d'abord se mettre à l'école de la Chine. A partir du VIe siècle, à la faveur d'intenses échanges avec le continent, l'élite nippone s'appropria ainsi le système d'écriture de son professeur, qu'elle nomma kanji (littéralement «les caractères des Han»). Problème : la langue parlée japonaise, polysyllabique, sans ton et très différente du chinois, s'accommodait mal de ces idéogrammes étrangers. Dans un premier temps, ceux qui savaient lire et écrire le faisaient en réalité uniquement en chinois, langue qui resta d'ailleurs celle de l'administration nippone jusqu'au XIXe siècle. Les Japonais parvinrent toutefois à s'affranchir de ce corset trop étroit, en inventant, au IXe siècle, leur propre alphabet (sous la forme de deux syllabaires, le hiragana et le katagana), qui permettait enfin de retranscrire leur phonétique. Plus tard, au cours de la période Kamakura (1185-1333), des centaines de mots d'origine chinoise vinrent enrichir le vocabulaire japonais. On lisait ces sinogrammes non plus dans leur langue d'origine, mais à la japonaise. Subtil mélange de caractères chinois et de syllabes du cru, le japonais moderne était né. ■



Le *Heiji monogatari*, épopée guerrière du XIIe siècle, fut rédigée entièrement en sinogrammes.



Prisma Archivo/Leemage

Sur cette gravure du XIXe siècle, deux inventions chinoises s'invitent à table : le thé… et les couverts !

Les baguettes

C'est la Chine qui a inventé cet ustensile et le procédé qui en découle pour saisir la nourriture. On trouva une paire de baguettes datant d'au moins 1 200 av. J.-C., dans les ruines de la cité de Yin (Hennan). Utilisées à l'origine pour attraper les aliments au fond du chaudron, on s'en servit, à l'époque des Han (206 av. J.-C.–220 ap. J.-C.), pour porter la nourriture à la bouche. Vers le VIe siècle, alors que l'Europe mangeait avec ses doigts, les couverts se diffusèrent dans tout l'Extrême-Orient, et notamment au Japon. Les ryoribashi, comme on les appela dans l'archipel, se firent plus courtes que leurs ancêtres chinois, et furent dotées d'un bout pointu pour enlever les arêtes de poisson. Jusqu'au Xe siècle, les deux bâtonnets étaient attachés par un lien, qui disparut ensuite. Les plus communes étaient en bois et en bambou, les plus recherchées en jade, en ivoire et, à partir du VIIe siècle, en laque. En 1878, les Japonais inventèrent les baguettes jetables… ■

Et aussi

Le thé

L'arrivée de la plante dans l'archipel est liée au développement du bouddhisme. Ce furent des moines nippons, partis étudier les textes sacrés dans les temples chinois, qui rapportèrent les premiers du thé compressé, sous forme de briques, et des graines. Selon le *Dit du Genki* (chroniques du XIe siècle), l'empereur Saga (786-840) fut un grand amateur de la boisson et ordonna le développement des plantations sur son territoire. A la fin du XIIe siècle, le prêtre zen Eisai, auteur d'un ouvrage sur les vertus du thé (*Kissa Yojoki*), en popularisa l'usage parmi les samouraïs. Inspirée de ces nobles passe-temps que l'aristocratie chinoise commençait à codifier (calligraphie, peinture, poésie), la consommation du thé allait se muer en une cérémonie complexe et raffinée (voir notre article p. 65).

Le calendrier

Au cours du IIe millénaire avant J.-C., la Chine élabora un mode de calcul du temps fondé sur le mouvement des astres et bien différent de la méthode occidentale. Le cycle sexagésimal combinait deux séries de signes : les «dix tiges célestes», correspondant à la répétition des cinq éléments (bois, feu, terre, métal, eau) et les «douze branches terrestres» (les animaux du zodiaque chinois). De cette numérotation, on tirait soixante variations qui scandaient le déroulement des années, des mois, des jours et des heures. Les Japonais adoptèrent ce système au cours du VIe siècle ap. J.-C. A partir de 701, ils se mirent aussi à découper, comme les Chinois, le temps en ères dont le début et la fin étaient décrétés par l'empereur nippon. Ce dernier baptisait chacune de ces périodes d'un nom imagé (par exemple, de 708 à 715, l'ère Wado, «cuivre», car on avait trouvé un important gisement de ce métal). Il faudra attendre l'ère Meiji (1868-1912) pour que le Japon troque le système sexagésimal contre le calendrier géorgien. Dès lors, chaque ère prit le nom de l'empereur régnant (aujourd'hui, l'ère Heisei).

La céramique

Le Japon maîtrise la poterie depuis le néolithique, mais ce sont les échanges avec le continent qui ont élevé le *yakimono* («la chose cuite») au rang d'art. L'archipel adapta des techniques originaires de Corée, et surtout de Chine, comme le four couché (*anagama*) ou la laque à base de cendres. En 1223, le potier Kato Sirozaemon s'instruisit auprès d'artisans chinois, avant d'ouvrir des manufactures dans la région de Seto, devenant ainsi la capitale nippone de la poterie. Au XVIIe siècle, le perfectionnement de la technique chinoise de la peinture sur émaux donna naissance aux porcelaines *kakiemon*, inscrites en 1971 au patrimoine culturel du Japon.

INVISIBLES NINJAS

MAÎTRES DE LA DISSIMULATION, ces espions ont peu à peu disparu à partir du XVIIe siècle, avant d'être récupérés par la culture pop.

Lorsqu'un espion en rencontre d'autres… Dans le film *On ne vit que deux fois* (réalisé par Lewis Gilbert, en 1967), James Bond, alias Sean Connery, part pour une mission de la plus haute importance au Japon afin de retrouver la trace d'un satellite disparu. Pour prouver la supériorité de leurs hommes, les services secrets japonais lui font assister à un entraînement de ninjas, des guerriers passés maîtres dans l'art du camouflage. Pour la première fois, l'agent se demande vraiment s'il n'a pas trouvé plus fort que lui…

Cinéma, jeux vidéo, séries télévisées : la culture pop s'est depuis longtemps emparée de ces espions masqués et charismatiques. Mais qui peut prétendre connaître leur histoire nimbée d'ésotérisme et de secret ? Le mot *ninja* est la transcription japonaise de deux signes chinois qui signifient «endurer» et «professionnel pratiquant». Selon Yves Cadot-Daunizeau, maître de conférences en langue et civilisation japonaises à l'université de Toulouse, ce terme n'est utilisé «que depuis la seconde moitié du XXe siècle». Avant cette période, on qualifie ces guerriers de *shinobi*, un terme évoquant tout autant la façon de «retenir ses émotions», d'endurer «l'insupportable impassiblement», d'échapper «au regard des autres». Autant de concepts liés à l'art de l'invisibilité, appelé *Nin-Jutsu*.

Un bon combattant doit être capable de disparaître dans un nuage de fumée…

Connaître l'identité des redoutables ninjas relève du défi. Pour Roland Habertzer, expert en arts martiaux et auteur notamment de *Nin-Jutsu Ninja, les guerriers de l'ombre* (éditions Amphora, 1986), c'est le prince impérial Shotoku (574-622) qui aurait fondé le premier corps d'agents secrets dans l'archipel. L'un de ces espions, répondant au patronyme d'Otomo-no-Saijin, aurait aidé le souverain à remporter une bataille décisive et aurait dès lors été qualifié de *shinobi* (furtif), devenant ainsi le premier ninja de l'histoire. Mais ce n'est que neuf siècles plus tard, lors de la période dite Sengoku (1477-1573), que les ninjas vont jouer un rôle capital dans l'histoire du Japon, alors touché par des guerres permanentes entre seigneurs. Afin de récolter des informations auprès des camps ennemis, les gouverneurs féodaux engagent des individus isolés, qu'ils placent sous leurs ordres directs. Redoutant à tout moment un acte de trahison, les daimyos (seigneurs) gardent en otage la femme et les enfants de ces guerriers qui, au fil des ans, gagnent leurs galons et exercent leurs techniques dans un centre d'entraînement.

C'est dans ces écoles qu'on enseigne les techniques de base du *Bansenshukai* (littéralement «Dix mille rivières se rassemblent dans la mer»), encyclopédie du *Nin-Jutsu*, attribué à Yasukoshi Fujibayashi, un maître ninja de la province d'Iga en 1676. Les élèves y apprennent à maîtriser leur corps, la douleur, le sommeil, la faim et la chaleur extrême. Les apprentis combattants doivent également être capables de marcher «au plafond». Ou plutôt de s'affranchir des lois de la pesanteur en progressant par bonds successifs sur les murs, piliers et poutres… On attend de ces cadets qu'ils excellent dans l'art de l'immobilisme, pour mieux fondre ensuite sur leur proie. Obligation leur est faite d'être capables de se dissimuler n'importe où, n'importe quand, quel que soit l'environnement. L'enseignement a aussi une composante magique, ésotérique : un bon ninja doit être susceptible de disparaître dans un nuage de fumée, et savoir pratiquer des gestes symboliques censés unir le pratiquant aux forces cosmiques.

Jaillissant de la pénombre, un ninja sort son *katana* (sabre long) et s'apprête à assassiner un notable. Contrairement aux samouraïs, en théorie soumis à un rigoureux code d'honneur, ces guerriers de l'ombre pratiquent l'espionnage, la guérilla, les embuscades et les meurtres de sang-froid.

L'uniforme des ninjas, une tunique noire ou bleu foncé, ne doit rien laisser au hasard, comme l'explique Roland Habertzer. La veste doit être serrée au poignet. Le pantalon doit l'être également, au niveau des chevilles. Et puisque la dissimulation est de mise, un capuchon-cagoule cache le front et le bas du visage. Les chaussons sont pourvus de semelles dures ou souples selon la mission. En cas de conditions climatiques extrêmes, elles doivent être enfilées dans des sandales de paille ou spéciales pour la neige. Ces dernières s'assimilent alors davantage à des raquettes faites de petites tiges de bambou parallèles, afin de ne jamais trahir le sens de la marche. Enfin, tout bon ninja ne se déplace pas sans un certain nombre d'accessoires : le bambou, pour pouvoir respirer sous l'eau ; des flotteurs afin de donner l'impression qu'il est possible de marcher sur l'eau ; le sabre, des armes de jets...

Puisque c'est à l'art de la guerre que sont formés les futurs ninjas, règne chez ces guerriers une discipline militaire. L'enseignement est le même pour tous. Mais, sur le terrain, certains hommes se distinguent néanmoins de leurs compagnons. Ce qui explique une hiérarchie très stricte avec trois classes de combattants : les ninjas supérieurs (*jonin*), moyens (*chunin*) et inférieurs (*genin*). Un monde d'hommes exclusivement ? Certains évoquent un groupe de femmes ninjas, les *kunoichi*, mais leur existence relève probablement du fantasme...

Formés à la ruse et à la roublardise, les ninjas deviennent vite indispensables aux gouverneurs féodaux qui se mènent durant plusieurs siècles des guerres secrètes. Mais, inévitablement, la pacification progressive du Japon à partir de la fin du XVIe siècle va voir l'influence des ninjas décliner. La rébellion de Shimabara (1637) est considérée comme leur dernier fait de guerre, lorsqu'ils sont utilisés pour mettre fin à une révolte de paysans opposés à l'imposition de taxes jugées abusives.

Au Japon, un professeur d'université enseigne aujourd'hui les techniques d'infiltration des ninjas

Courant sur trois siècles, la période d'Edo (1603-1868) voit l'émergence d'une autorité shogunale forte qui supporte difficilement les sociétés secrètes. La période sonne donc progressivement le glas des ninjas. Disparaissent-ils réellement sans laisser de traces ou bien s'agit-il d'une énième ruse de leur part ? Il n'existe aucune trace de leur rôle sous la période d'Edo et l'ère Meiji. Mais la question de leur réapparition est revenue ces dernières années. En 2011, Kanakami Jinichi, directeur du musée ninja de Iga, est nommé professeur à l'université de Mie pour enseigner et promouvoir l'art de la dissimulation. Certains n'ont pas tardé à le désigner comme le «dernier ninja». Trois ans plus tard meurt Hiro Onoda, ancien soldat japonais qui avait refusé de reconnaître la capitulation de son pays en 1945 et s'était réfugié dans les montagnes pour continuer un hypothétique combat. Il fut lui aussi affublé du même qualificatif. Jamais pourtant le principal intéressé ne s'était ainsi baptisé. Kacem Zoughari, docteur en études japonaises, diplômé de l'Inalco (Institut national des lettres et civilisations orientales, à Paris) et chercheur invité au centre international de recherches de Kyoto, a eu l'occasion de rencontrer Hiro Onoda en 2000. De cette conversation est née une certitude : «C'est la presse qui se plaît tant à essayer de raviver ce qui n'est plus depuis longtemps.» Les adeptes de la théorie du complot imaginent même que certains hommes politiques auraient été formés dans une école ninja... Au Japon aussi les mythes ont la vie longue. ■

WILLIAM IRIGOYEN



LÀ, TOUT N'EST QU'

Paravents, sculptures, masques et céramiques... Le raffinement de l'art japonais



PEINTURE

ANCIENS CONTRE MODERNES

Sous le poids de la neige, le pin ploie délicatement sur un sol vibrant de lumière. Typique du mouvement shasei-ga (ou peinture réaliste), ce paravent provoqua l'ire des traditionnalistes, attachés à l'ésotérisme sino-japonais. Durant la période d'Edo, marquée par la fermeture du pays, le peintre Maruyama Okyo fut accusé de s'inspirer un peu trop de la peinture occidentale...

Pins sous la neige, *de Maruyama Okyo, paravent à six feuilles, vers 1785.*

ORDRE ET BEAUTÉ

fascine l'Occident. Panorama de quelques chefs-d'œuvre marquants.

PAR FRÉDÉRIC GRANIER (TEXTES)



The Art Archive/Picture Library



RELIGION

LE GARDIEN DU SHOGUN

Sous la forme d'un moine bouddhiste, Hachiman, le dieu shinto de la guerre et protecteur du shogun Minamoto, accueille les visiteurs du temple de Nara. A partir de la période de Kamakura (1185-1333), les sculpteurs délaissent la terre cuite et l'argile au profit du bois (technique dite *yosegi-zukuri*).

Hachiman, statue de bois, XIIIe siècle.

De Agostini Picture Library/Bridgeman Images



Rijksmuseum Amsterdam/Photo Tarker/Bridgeman Images

LE PROTECTEUR DU BOUDDHA

Les muscles saillants, montrant les dents, Misshaku Kongo garde l'entrée des temples, généralement aux côtés de son frère Naraen. Ce guerrier au visage patibulaire semble prêt à terrasser les mauvais esprits qui s'approcheraient d'un peu trop près des divinités bouddhiques.
Gardien du temple, statue, XIVe siècle.

BESTIAIRE

LE POUVOIR DES ESPRITS

Un chat montre ses dents, prêt à bondir. Un blaireau enveloppé dans une feuille de lotus se tient debout comme un homme. Ces *netsuke*, sculptures miniatures, témoignent de la force des légendes shintoïstes dans l'imaginaire japonais, qui attribuent aux animaux des pouvoirs surnaturels.

Netsuke de chat et de blaireau, hauteur 4 cm, XIXe siècle.



British Museum/Grand-Palais/RMN



Victoria & Albert Museum/Grand-Palais/RMN

LE PRÉSAGE DE LA GRUE

La grue est l'oiseau le plus représenté dans l'art du Sud-Est asiatique. Si, en Occident, elle a une réputation de maladresse, elle est au contraire vénérée dans l'archipel. Pour les Aïnous, le peuple originaire de l'île d'Hokkaido, la grue incarne la vie éternelle, porteuse d'amour et de paix.

Grue, bronze, hauteur 1,67 m, date inconnue.

Patrice Schmidt/Musée d'Orsay/Grand-Palais/RMN

L'ARME DU BUSHI

Ce *tachi* (sabre courbé) et son fourreau étaient bien trop luxueux pour les champs de bataille et n'étaient portés que lors des cérémonies. En haut, à droite, une garde de sabre (*tsuba*) forgée et gravée par les meilleurs artisans.

Tachi et tsuba, 9 cm de diamètre, vers 1750.



Emilie Cambier/Musée de l'Armée/RMN



Coll. Dagli Orti/Aurimages

GUERRIERS

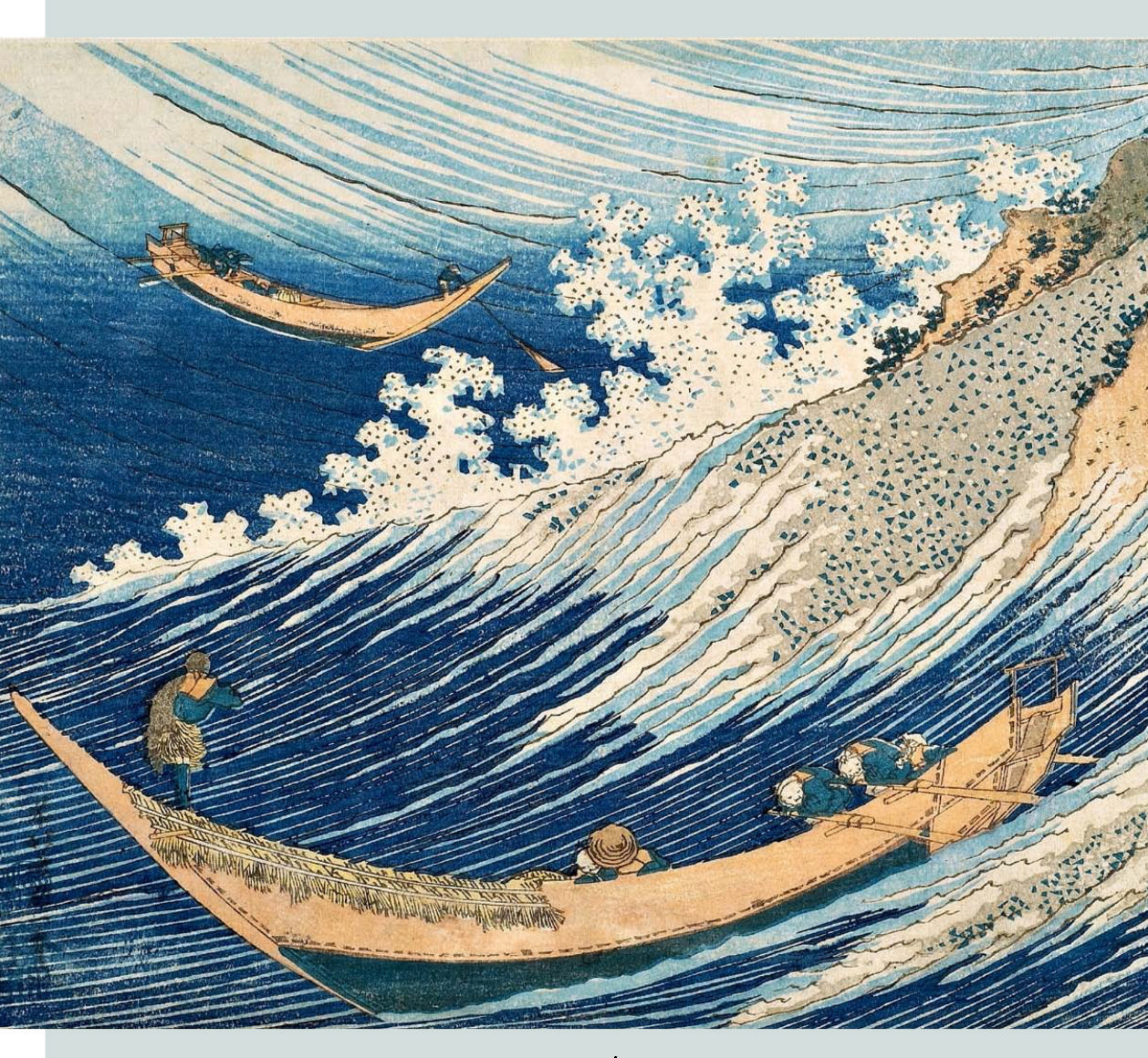


Jean-Christophe Charbonnier

VINGT KILOS DE CARAPACE

Cette armure de samouraï appartenait au clan Matsudaira, branche fondatrice du shogunat des Tokugawa. Elle a été classée «œuvre d'intérêt patrimonial majeur» par les Trésors nationaux du Japon. Afin de l'acquérir, le musée Guimet ouvrira une campagne de financement auprès du public en automne 2015.

Armure, fin XVII[e] siècle-début XVIII[e] siècle.

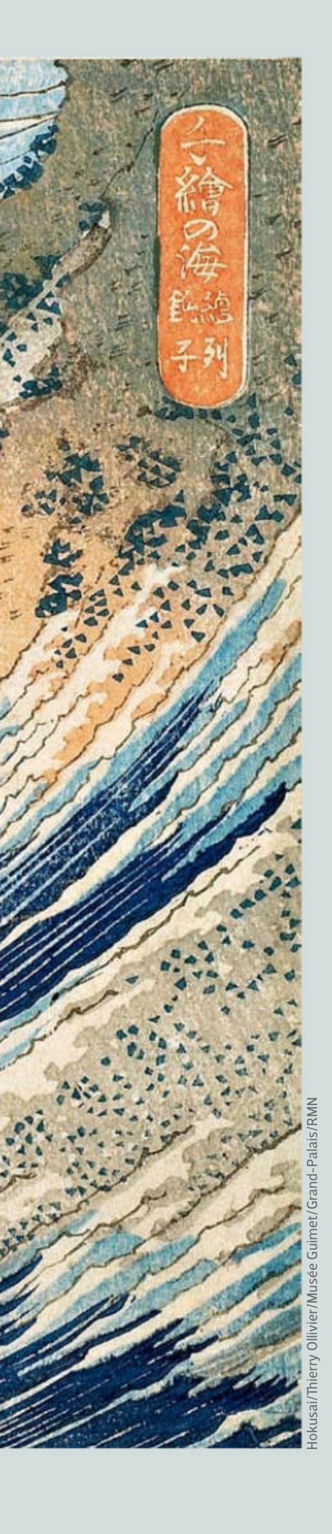


LA « RÉVOLUTION BLEUE »

Une vague géante menace de faire chavirer deux embarcations. Caractéristique de l'*ukiyo-e* («images d'un monde éphémère et flottant»), cette peinture retranscrit un bref moment où la vie peut subitement basculer. Le peintre Hokusai a utilisé le bleu de Prusse importé par les marchands hollandais, les seuls à entrer dans le port de Nagasaki durant la période d'Edo.

Choshi dans la province de Shimosa, *de Hokusai, vers 1832.*

ESTAMPE



Hokusai/Thierry Ollivier/Musée Guimet/Grand-Palais/RMN

MASQUE

UN DIABLE MOQUEUR

Ce démon en proie à la colère et à la folie fait partie du répertoire du théâtre nô, qui compte 138 masques. La plupart sont encore utilisés aujourd'hui par le *shite*, l'acteur qui joue le personnage principal de la pièce et en exécute les danses.

Masque d'Inazuma, bois peint, fin du XVIe siècle.

De Agostini/Leemage

MUSIQUE

LE CHANT DES DIEUX

Nommé *biwa*, ce luth en forme de poire est dérivé de la traditionnelle *p'ip'a* chinoise. Très populaire durant la période féodale, l'instrument était utilisé pour la musique de cour, ou pour accompagner les prêtres-mendiants qui récitaient les textes sacrés, les sutras.

Luth, ivoire, date inconnue.

The Art Archive/Picture Library







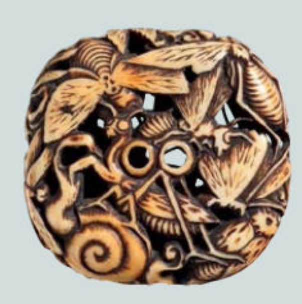


TRAVAIL D'ORFÈVRE

Au Japon, ce qui est utile doit aussi être beau : le kimono n'ayant pas de poche, les objets usuels étaient transportés dans des boîtes fixées sur le vêtement grâce à un *netsuke* en bois, en ivoire ou en porcelaine. Ils disparaîtront à l'ère Meiji, lorsque le kimono sera supplanté par les vêtements occidentaux.

Netsuke, 4 cm de diamètre, XVIIIe et XIXe siècles.





De bas en haut : Thierry Ollivier/Musée Guimet/Grand-Palais/RMN ; Martine Beck-Coppola/Musée du Louvre/Grand-Palais/RMN ; Ashmolean Museum/TAA/Aurimages



Thierry Ollivier/Musée Guimet/Grand-Palais/RMN

UN KIMONO COMME UN TABLEAU

Orné de dessins de tortues et plantes aquatiques, ce vêtement d'apparat est caractéristique de l'élégance délicate en vigueur durant la période d'Edo, selon le goût dit *iki*. Il s'agit d'un *uchikake*, que les femmes portaient par-dessus leur kimono lors d'événements exceptionnels.

Surkimono de femme, hauteur 1,85 m, fin du XVIIIe siècle.

Christophe Chavan/Musée de l'Armée/RMN

ÉVENTAIL GUERRIER

Accessoire féminin dans les salons occidentaux, l'éventail est adopté dès le XIIe siècle par les chefs militaires pour se rafraîchir, mais aussi comme bâton de commandement, voire comme arme de défense. Ce modèle de type *gunsen* présente l'ornement traditionnel : un soleil rouge sur un ciel doré que l'on retrouve aujourd'hui sur le drapeau national japonais.

Eventail ouvert coté face, largeur 46 cm, date inconnue.

A. Dagli Orti/Bridgeman Images



Thierry Ollivier/Château de Versailles/Grand-Palais/RMN

BOÎTE À SECRETS

La technique du bois laqué est présente dans l'archipel depuis plus de sept mille ans, et provient de la sève du *Rhus Verniciflua*. Cette petite boîte en forme de fleur de melon, au couvercle orné de chrysanthèmes, fait partie des soixante laques du Japon que Marie-Thérèse d'Autriche légua à sa fille Marie-Antoinette.

Boîte en bois laqué, 6 cm de diamètre, date inconnue.



PORCELAINE

TROIS COULEURS

Cette assiette aux motifs fleuris est réalisée en porcelaine d'Imari (île de Kyushu, au sud de l'archipel), reconnaissable à ses trois dominantes : bleu de cobalt et rouge de fer sur fond blanc.

Assiette produite à Arita, XVIIIe siècle.

CE QUE LE JAPON DOIT AUX PORTUGAIS

Au XVIe siècle, les Occidentaux débarquèrent pour la première fois sur les côtes japonaises. Ce fut un choc des cultures. Ils introduisirent les armes à feu et un peu plus tard… le christianisme.





UN ELDORADO ASIATIQUE

Sur ce paravent datant de 1620, des marchands portugais s'apprêtent à débarquer dans le sud de l'archipel. Surnommés les *namban* («barbares du Sud»), les Occidentaux feront du Japon une plaque tournante de leur commerce en Asie jusqu'en 1638.

Werner Forman/AKG images

LES JAPONAIS VIRENT D'UN ŒIL AMUSÉ CES MARINS AU GRAND NEZ

Au mois de mai, à Nagashino, au centre du Japon, on assiste tous les ans à de drôles de processions… Les plaines de la région d'Aïchi se hérissent de milliers de drapeaux portant les *kamons* (blasons) de familles ancestrales et les hommes exhibent des armures de samouraïs tout droit tirées de l'époque féodale. Le paysage bucolique se couvre alors d'un épais nuage de fumée, celui des arquebuses et autres armes à feu. Le très couru festival de Nagashino offre ainsi un spectacle étonnant : si l'on s'attendait à voir des samouraïs manier l'arc (*yumi*) et le sabre (*katana*), comme sur les estampes du XVIe siècle, l'arme reine de cet affrontement de 1575 fut l'arquebuse et joua un rôle majeur dans cette bataille clé de l'histoire. Ce jour-là, en effet, les Oda et les Tokugawa, deux clans alliés, mirent en déroute l'armée rivale des Takeda.

Depuis, cette date est considérée comme le premier pas de l'unification de l'archipel. Et cette victoire fut remportée grâce aux arquebuses, qui fauchèrent la redoutable cavalerie des samouraïs Takeda. C'était une «première» à l'époque, et pour cause : ces armes à feu inventées en Europe venaient d'arriver au pays du Soleil-Levant. Elles furent la première technologie occidentale à y être importée, lorsque les Européens débarquèrent, trente ans avant la bataille de Nagashino, sur cet archipel encore inconnu.

C'est par un violent typhon, de ceux qui balaient régulièrement la région, que tout aurait commencé. En septembre 1543, une jonque asiatique dirigée par deux marchands portugais (Antonio da Mota et Francisco Zeimoto) remontait du comptoir de Malacca, en Malaisie, en direction du port de Liambo, aujourd'hui Ningbo, au sud de Shanghaï. Un itinéraire bien connu à l'époque : les marins portugais, à la suite de Vasco de Gama, sillonnaient depuis déjà un demi-siècle les routes commerciales de l'Asie du Sud-Est. Mais cette fois-ci, le trajet tourna mal. Prise dans une tempête, la jonque dériva plusieurs jours durant, jusqu'à accoster sur une terre inconnue. L'équipage ne le savait pas encore, mais il venait de découvrir l'île de Tanegashima, à la pointe sud d'un archipel qui restait pour les Européens une *terra incognita* : le Japon. «La connaissance de ce pays se résumait à l'époque à une quinzaine de lignes dans les écrits de Marco Polo, publiés en 1298, explique Michel Chandeigne, éditeur et auteur de *La Découverte du Japon par les Européens* (2013). Il évoque une île très riche nommée Cipango, sans que lui-même n'y ait jamais mis les pieds.» Les écrits de Marco Polo marquèrent des générations de navigateurs, dont Christophe Colomb, qui pensait en 1492 avoir accosté au Japon… alors qu'il était aux Bahamas. Mais il fallut le hasard d'une tempête pour qu'enfin, en 1543, le contact s'établisse entre l'Europe et la terre des samouraïs.

Arrivée près du cap Kadokura, au sud de l'île de Tanegashima, la jonque des Portugais fut repérée par les paysans, puis remorquée jusqu'au principal port de l'île. Les Japonais virent débarquer d'un œil curieux et amusé ces navigateurs au grand nez, qui «ignorent le cérémonial des bonnes manières, boivent de l'eau dans un godet mais ne font jamais la politesse de l'offrir [et] mangent avec les mains sans se servir de baguettes», comme le relata soixante ans plus tard le texte du *Teppoki*, l'un des récits historiques sur cet épisode. De plus, les Portugais étaient accompagnés de quelques hommes noirs – des esclaves africains – et aucun Japonais n'en avait jamais vus jusque-là !

Mais bien vite, le seigneur local, le jeune Tokitaka, remarqua que da Mota et Zeimoto portaient sur eux d'étranges instruments en forme de tube : leurs arquebuses. Au Japon, l'existence de ces •••

REPÈRES

1543 Un navire portugais s'échoue sur l'île de Tanegashima, au sud du Japon. Premier contact.

1571 Construction du port de Nagasaki, à l'initiative du jésuite Gaspar Vilela et de Omura Sumitada.

1575 Oda Nobunaga remporte une bataille décisive à Nagashino, grâce à l'utilisation massive de l'arquebuse, à l'origine une arme occidentale.

1614 Tokugawa Ieyasu promulgue l'interdiction du christianisme et ordonne le départ de tous les religieux.

DRÔLES DE VISITEURS
Sur ce paravent japonais (XVIIe siècle), ces marchands de Goa apportent des cadeaux qui impressionnent les seigneurs : pain, vin, tabac mais aussi horloges et lunettes....



Werner Forman/AKG-images

●●● armes à feu portatives qui tiraient des billes de plomb était encore inconnue. La première démonstration fit sur Tokitaka un effet magique. «Le tir faisait une lumière comme un éclair, et un bruit effrayant qui sonnait comme le tonnerre, rapporte le récit du *Teppoki*. Un tir de cet engin pourrait faire tomber une montagne d'argent et traverser un mur de fer. Une fois touchés, les méchants qui voudraient envahir leurs voisins perdraient immédiatement la vie.» Le daimyo (seigneur) de Tanegashima demanda à ses hôtes portugais de lui vendre deux arquebuses. Puis il entreprit de faire produire sur place cet engin extraordinaire. Par chance, l'île de Tanegashima était bien équipée : on y trouvait du fer de grande qualité, du soufre et du charbon de bois pour fabriquer la poudre, et d'habiles forgerons. L'un d'eux, Yaita Kinbee Kiyosada, fut chargé d'imiter le mécanisme de mise à feu de l'arquebuse, qui permet à une mèche allumée d'entrer en contact avec un bassinet de poudre. Ce qu'il réussit à accomplir, aidé par un collègue portugais arrivé par un second bateau dès l'année 1544. La légende raconte qu'il dut, pour cela, offrir sa fille Wakasa en mariage à l'un des marchands étrangers – un sacrifice qui reste encore présent dans la mémoire locale de Tanegashima.

Rapidement, un petit arsenal de *teppo* (le nom japonais de l'arquebuse) vit le jour sur l'île. Et l'arme magique se diffusa vite au reste de l'archipel. Le seigneur de Tanegashima partagea sa découverte avec des daimyos plus puissants. A commencer par celui de Satsuma, à la pointe sud de Kyushu, la grande île méridionale de l'archipel japonais, dont il était le vassal. La nouveauté se propagea aussi par la rumeur, les voyageurs, les marchands… et par les bateaux des Portugais, qui explorèrent les autres îles du pays. Après Tanegashima, d'autres lieux devinrent des places fortes du commerce et de la manufacture d'armes et de poudre, comme le port de Sakai, près d'Osaka. L'engouement pour l'arquebuse était fort. Selon l'aventurier portugais Fernao Mendes Pinto, qui visita le Japon à plusieurs reprises au XVIe siècle, il y avait, dès 1556, plus de 300 000 armes en circulation ! Un chiffre sans doute exagéré, mais qui illustre la vitesse à laquelle les Nippons s'approprièrent la nouvelle technologie. Les forgerons y apportèrent aussi des améliorations. Au fil des décennies, la gamme des *teppo* japonais s'étoffa, du petit pistolet à la pièce d'artillerie légère de plusieurs mètres.

La nouvelle arme bouleversa les pratiques militaires du Japon féodal, où l'on se battait abondam-

TECHNOLOGIE

DU BON USAGE DE **L'ARQUEBUSE** PAR LES SAMOURAÏS

Dès le XVIe siècle, des écoles d'arts martiaux intègrent la maîtrise des armes à feu dans leur enseignement. Le samouraï Inatomi Ichimu (1552-1611) exécute ainsi des dessins légendés (ci-contre) destinés aux élèves. Les guerriers sont le plus souvent représentés quasi nus, afin de donner des indications sur la position du corps ❶ et ❹ l'entretien du *teppo* (arquebuse) ❷. Son usage pouvait être surprenant, comme ici dans une barque, où un *bushi* (un jeune guerrier) utilise la crosse de son *teppo* comme gouvernail ❸.



ment. L'art de la guerre était traditionnellement dominé par les samouraïs, une caste de combattants d'élite, et faisait la part belle à la cavalerie, aux armes blanches et aux archers. Désormais, des cohortes de fantassins recrutés dans le petit peuple (les *ashigaru*), équipés d'arquebuses, pouvaient faire bien plus de ravages. «Ces nouvelles armes donnaient un avantage décisif aux seigneurs qui en disposaient, explique Rui Manuel Loureiro, historien spécialiste du monde luso-asiatique. Elles furent ainsi un facteur primordial de l'unification du Japon à cette époque.»

Sur le champ de bataille, le vacarme des détonations avait remplacé le cliquetis des épées

Depuis le XVe siècle, l'archipel était rongé par des conflits incessants entre les daimyos locaux, et le pouvoir central (l'empereur et le shogun, installés à Kyoto) y restait théorique. Les armes à feu furent l'un des éléments qui précipitèrent la fin de cette «époque Sengoku», et permirent de rétablir une autorité forte sur le pays.

La légende veut que, dès 1544, le daimyo de Tanegashima se serve des premières arquebuses pour reprendre à l'un de ses rivaux l'île voisine de Yakushima. C'est peu probable : en réalité, le *teppo* mit vingt à trente ans à s'imposer vraiment dans les stratégies militaires, et à remplacer les lances dans les mains des fantassins. Jusqu'au fameux affrontement de Nagashino, en 1575, qui consacra son usage massif sur le front. Oda Nobunaga, l'un des deux vainqueurs de ce conflit (avec son allié Ieyasu Tokugawa), passe pour le premier grand stratège de l'arquebuse. A Nagashino, ce seigneur brutal mobilisa 3 000 tireurs, et innova par la tactique du «feu roulant» : 1 000 *ashigaru* tiraient simultanément, pendant que 2 000 rechargeaient leurs armes. Sur le champ de bataille, le vacarme et la fumée des détonations avaient remplacé le cliquetis des épées et le sifflement des flèches... Nobunaga imagina aussi des parapets pour protéger les arquebusiers, ou encore des forts capables de résister aux armes à feu. Sa force de frappe lui permit de dominer les autres daimyos et de commencer à unifier l'archipel sous son seul pouvoir, œuvre achevée dans les décennies suivantes par ses successeurs Toyotomi Hideyoshi et Ieyasu avec l'aide toujours plus massive des armes à feu.

Pendant que les seigneurs japonais guerroyaient, les marchands européens, eux, mirent à profit •••



Digital Collection/The New York Public Library

RELIGION

L'IMPOSSIBLE **MISSION** DE FRANÇOIS-XAVIER

C'est à Goa, en Inde, que François-Xavier a commencé sa mission d'évangélisation en 1542. Mais une rencontre va bouleverser le périple du missionnaire : un noble japonais pourchassé par la justice lui raconte les mœurs de son pays natal. François-Xavier en est progressivement convaincu : le Japon sera bientôt chrétien. «Si je me conduisais de telle manière qu'ils ne trouvent rien à blâmer dans ma conduite, alors, après m'avoir connu pendant six mois, le roi et la noblesse se feraient chrétiens, car les Japonais sont guidés par la raison», écrit-il avant de débarquer en août 1549 à Satsuma, au sud de l'archipel. Reçu courtoisement par le daimyo local, il ne rencontre pas d'opposition. Il harangue les foules, fait rire avec sa mauvaise prononciation, convertit des paysans à défaut de l'aristocratie, et rejoint Kyoto où il rencontre l'empereur. Cruelle désillusion… François-Xavier se rend compte que l'empereur n'a aucun pouvoir : les centaines de daimyos contrôlent le territoire et la population. La tâche est trop vaste : le jésuite meurt en 1552, à 46 ans.



Daniel Arnaudet/Musée Guimet/Grand-Palais/RMN

Sur ce paravent du XVIIe siècle, François-Xavier serait représenté sous une ombrelle.

••• la découverte des îles pour faire prospérer leurs affaires. Après les premiers contacts à Tanegashima, en 1543, le Japon fut rapidement intégré au réseau commercial portugais en Extrême-Orient. Le nouveau port de Nagasaki, fondé en 1571, s'ajouta aux grands comptoirs de Goa (Inde), Malacca (Malaisie) et Macao (Chine). «Les Portugais servirent notamment d'intermédiaires entre le Japon et la Chine, où les bateaux nippons étaient interdits d'entrée, à cause des attaques des pirates japonais, les *wako*, raconte l'éditeur Michel Chandeigne. Pour schématiser, les Portugais achetaient de la soie en Chine, l'apportaient au Japon, d'où ils repartaient avec du minerai d'argent extrait du sous-sol de l'archipel, et ainsi de suite...»

Outre les armes à feu, les Occidentaux amenèrent aussi au pays du Soleil-Levant de nombreuses autres innovations jusque-là inconnues : des biens de consommation (le verre à boire, le tabac, les cartes à jouer...), des aliments, des connaissances en construction navale, en médecine, en cartographie... Les Japonais ignoraient, par exemple, que la Terre était ronde ! Mais la principale «importation» européenne fut la religion chrétienne. En même temps que des marchandises, les bateaux débarquaient des missionnaires jésuites, venus évangéliser cette nouvelle terre où régnaient jusque-là le shintoïsme et le bouddhisme.

La ville commerçante de Nagasaki devint la place forte de la communauté des jésuites

François-Xavier, le grand missionnaire de l'Orient, arriva dès 1549, suivi par des dizaines d'autres, en majorité portugais. Les jésuites étaient d'autant mieux accueillis par les daimyos locaux que leur présence dans une ville aidait à y attirer les navires de commerce, et favorisait donc l'économie. Au plus fort, le nombre de Japonais convertis à la fin du XVIe siècle est estimé à 300 000, surtout dans l'île méridionale de Kyushu. La ville de Nagasaki était à la fois le cœur du commerce luso-japonais et la place forte de cette communauté chrétienne.

Mais l'essor des jésuites et du commerce international (aux marchands portugais s'ajoutèrent au XVIIe siècle les Espagnols, les Hollandais et les Anglais) finit par inquiéter les maîtres du nouveau Japon unifié. Pas question de connaître le scénario des Philippines, où évangélisation et mainmise politique par les Espagnols allèrent de pair... Après la bataille de Sekigahara, en 1600, le pays tomba sous le joug de la dynastie des Tokugawa, qui allait régner jusqu'au XIXe siècle. Le début de cette période d'Edo s'accompagna d'une fermeture de l'archipel aux étrangers, par vagues successives de restrictions commerciales, d'interdictions du prosélytisme et de persécutions des chrétiens.

ON COMPTE 600 MOTS PORTUGAIS DANS LA LANGUE JAPONAISE

En 1641, un siècle après l'arrivée des Européens, la politique de *sakoku* isola totalement le pays de l'étranger. Seuls les bateaux hollandais avaient encore le droit d'accéder à une partie du port de Nagasaki. Le *sakoku*, qui dura jusqu'aux années 1850, fut aussi une époque de pacification du Japon. Et de recul des armes à feu, dont l'usage fut aussi restreint pour éviter les risques de rébellion interne.

Le Japon ne s'était ouvert que pendant un siècle à l'Occident, mais cette courte période laissa des traces profondes, dont l'arrivée des arquebuses n'est que l'exemple le plus frappant. «On compte environ six cents mots d'origine portugaise dans la langue japonaise, comme ceux désignant les boutons de chemise, les lunettes ou encore les biscuits – autant d'objets introduits par les Portugais, remarque l'historien Rui Manuel Loureiro. On trouve aussi une influence dans la cuisine, avec des plats comme le *tempura* [un beignet frit].» En Europe, on découvrit pour la première fois, grâce aux récits des voyageurs, la civilisation de cet archipel qui continue à fasciner nombre d'Occidentaux. Les jésuites, surtout, produisirent au XVIe siècle une masse considérable d'écrits sur l'histoire, les mœurs ou la langue des Nippons. Ils leur prêtent toutes les qualités – raffinement, courage, sens de l'honneur et du travail – et témoignent souvent d'une grande admiration, comme chez l'Italien Alessandro Valignano, saluant en 1584 ces Japonais qui «excellent non seulement parmi les autres peuples orientaux, mais surpassent également les Européens.» Ces derniers, par contre, ne semblent pas avoir fait le même effet à leurs hôtes d'Extrême-Orient : les visiteurs portugais y étaient qualifiés de *nanban*, c'est-à-dire de «barbares du Sud». ■

VOLKER SAUX



UN JARDIN POUR APAISER L'ESPRIT

Influencés par le zen, les jardins japonais sont des lieux de contemplation et de méditation. Pour favoriser le repos, la nature y est réduite à sa forme minimaliste. Comme sur cette estampe du XVIII[e] siècle illustrant le printemps : aucune fleur, quelques arbres et des minéraux, roches et sable figurant cascades et lacs.

BNF/Grand-Palais/RMN

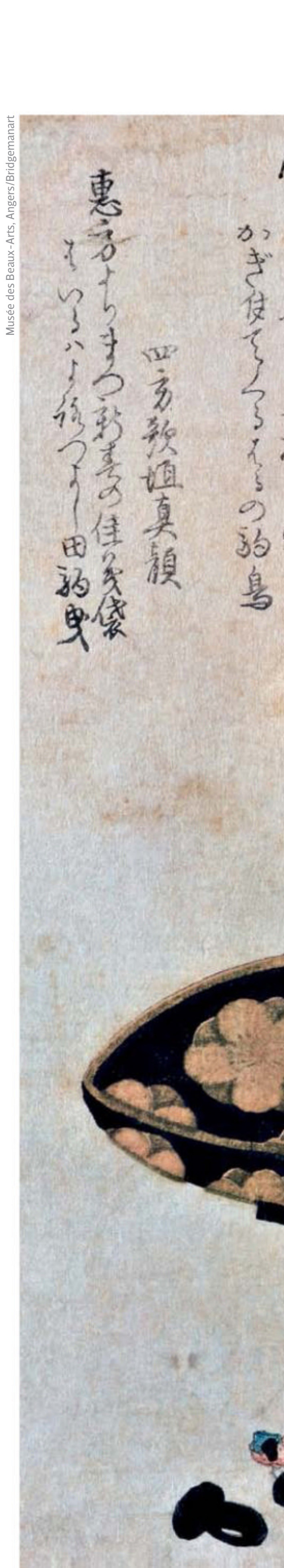


Un archipel sous la vague du zen

Venue de Chine au XIIe siècle, la doctrine issue du bouddhisme a imprégné la société nippone, du théâtre à la peinture, de l'art des jardins jusqu'à la cuisine… Pour une révolution en profondeur.

LA CALLIGRAPHIE

The Art Archive/Laurie Platt Winfrey/Dolfy



Musée des Beaux-Arts, Angers/Bridgemanart

L'ENSEIGNEMENT DE LA CONCENTRATION ET DU LÂCHER PRISE

Au même titre que le sabre, la calligraphie tenait une place importante dans l'éducation des samouraïs. Ces deux disciplines ont beaucoup en commun : la concentration, la pratique du mouvement sûr, sans défaillance. Dans la pratique de la calligraphie zen, c'est l'esprit du geste qui compte, au-delà de la technique. L'artiste, guidé par sa seule énergie, laisse le pinceau courir sur la feuille sans lui imprimer d'intention. Le moine zen Ikkyu, représenté sur cette image (XVe siècle), fut un maître dans l'art de la calligraphie.



LA CÉRÉMONIE DU THÉ

UN BREUVAGE POUR L'ÂME

Au XIIe siècle, après un séjour en Chine, le moine Eisai ramène au Japon une poudre de thé vert, appelée aussi matcha. Appréciée par les religieux pour ses effets stimulants, la boisson séduit ensuite les samouraïs, avant d'être consommée par le peuple au XVIe siècle. La cérémonie très codifiée (ici, le peintre Hokusai Katsushika a figuré les principaux ustensiles) qui entoure sa préparation est aussi importante que sa consommation.

L'IKEBANA



LA QUÊTE DE L'HARMONIE

Sur cette estampe du XIXe siècle, une courtisane effeuille une branche pour réaliser un bouquet. Appelé aussi *kado* («Voie des fleurs»), l'ikebana est né au Japon au XIIIe siècle. A l'origine, il était pratiqué par les «maîtres de thé» qui ramassaient les fleurs et les branches dispersées par le vent pour en faire des compositions éphémères. Cet art subtil et délicat valorise aussi bien la composition florale que ses supports. L'ensemble cherche à symboliser le ciel, la Terre et l'humanité à travers l'asymétrie, l'espace et la profondeur.



LA STYLISATION DU GESTE

Le théâtre nô subit l'influence du zen au XVe siècle, à la cour du shogun Yoshimitsu. Dès lors, l'austérité du décor et la gestuelle stylisée et ralentie dominent la scène. Les pièces mêlent le chant, le mime et des dialogues déclamés sur un ton monocorde. L'acteur principal porte des masques avec différentes expressions, comme celui-ci, en bois peint, conservé au musée Guimet, à Paris.

Thierry Ollivier/Musée Guimet/Grand-Palais/RMN

DES MOINES ERRANTS DIFFUSENT LE ZEN AU XVE SIÈCLE

La tradition rapporte qu'au début du VIe siècle, un moine indien nommé Bodhidharma se serait rendu en Chine, pour frapper à la porte du monastère Shaolin, situé sur le mont Song, dans la province du Henan. Les religieux refusant de l'accueillir, il se serait assis pour méditer face à un mur. Au bout de neuf années, la seule force de son regard aurait fait s'effondrer la muraille. Bodhidharma aurait alors transmis son enseignement aux moines Shaolin, donnant ainsi naissance à une variante du bouddhisme, le chan (qui signifie méditation en chinois et deviendra le zen en japonais). Impossible de dire qu'elle est la part de vérité dans ce mythe fondateur. Peut-être ne faut-il y voir qu'une parabole poétique exprimant la lente naissance de cette nouvelle doctrine.

Car il faudra des siècles pour que le chan s'affine et impose ses principes. Ce courant se caractérise par une pratique solitaire de réflexion et de concentration, par opposition à la récitation des sutras (les textes compilant l'enseignement du Bouddha), pratiquée dans le bouddhisme traditionnel. Selon les préceptes du chan, en vidant son esprit de toute pensée, chaque être humain acquiert la possibilité d'atteindre l'illumination.

Le premier temple est construit en 1191 sur l'île de Kyushu

C'est durant l'une des périodes les plus troublées de l'histoire du Japon que le zen se diffuse dans l'archipel. Le contexte politique du début de la période Kamakura (1185-1333) favorise l'implantation de cette nouvelle foi. «C'était le temps de l'insubordination de bandes armées qui dénient l'autorité du pouvoir central et de révoltes paysannes en réaction au joug seigneurial», explique Jean-Luc Toula-Breysse (*Le Zen*, PUF, 2010). Dans ce climat conflictuel, l'appât du gain, la corruption, le relâchement moral corrompent les pouvoirs politique et religieux. Certains moines ressentent alors la nécessité d'un renouvellement spirituel et entreprennent le voyage vers la Chine pour renouer avec la pureté de la doctrine originelle. La simplicité et l'austérité du chan leur apportent la réponse qu'ils espéraient.

Lors de deux séjours en Chine, en 1168 et en 1187, le moine japonais Eisai reçoit ainsi l'enseignement des maîtres chan. De retour au Japon en 1191, il construit le premier temple zen, Shôfuku-ji, sur l'île de Kyushu, la plus au sud des quatre îles principales du Japon. De ses voyages, il ramène également des graines de thé. Cette boisson, qui aide les moines à supporter les longues séances de méditation, sera largement consommée dans les temples. Mais lorsqu'il tente de propager ses idées dans le reste du pays, Eisai se heurte à l'obstruction violente des écoles bouddhistes traditionnelles. Le moine zen doit même quitter Kyoto pour trouver refuge auprès du shogun Minamoto no Yoritomo et de ses samouraïs. Fort de cette protection, Eisai réussit alors à pérenniser le zen et peut créer son lignage, l'école rinzai. L'enseignement d'Eisai est fondé sur l'activité physique et l'étude des *kôan*. Les *kôan* sont des devinettes insolubles que le disciple doit méditer pour libérer son esprit de ses entraves et parvenir à l'illumination. Par exemple : «Quel est le son d'une seule main qui applaudit ?» Le rinzai compte encore aujourd'hui de nombreux adeptes dans le monde.

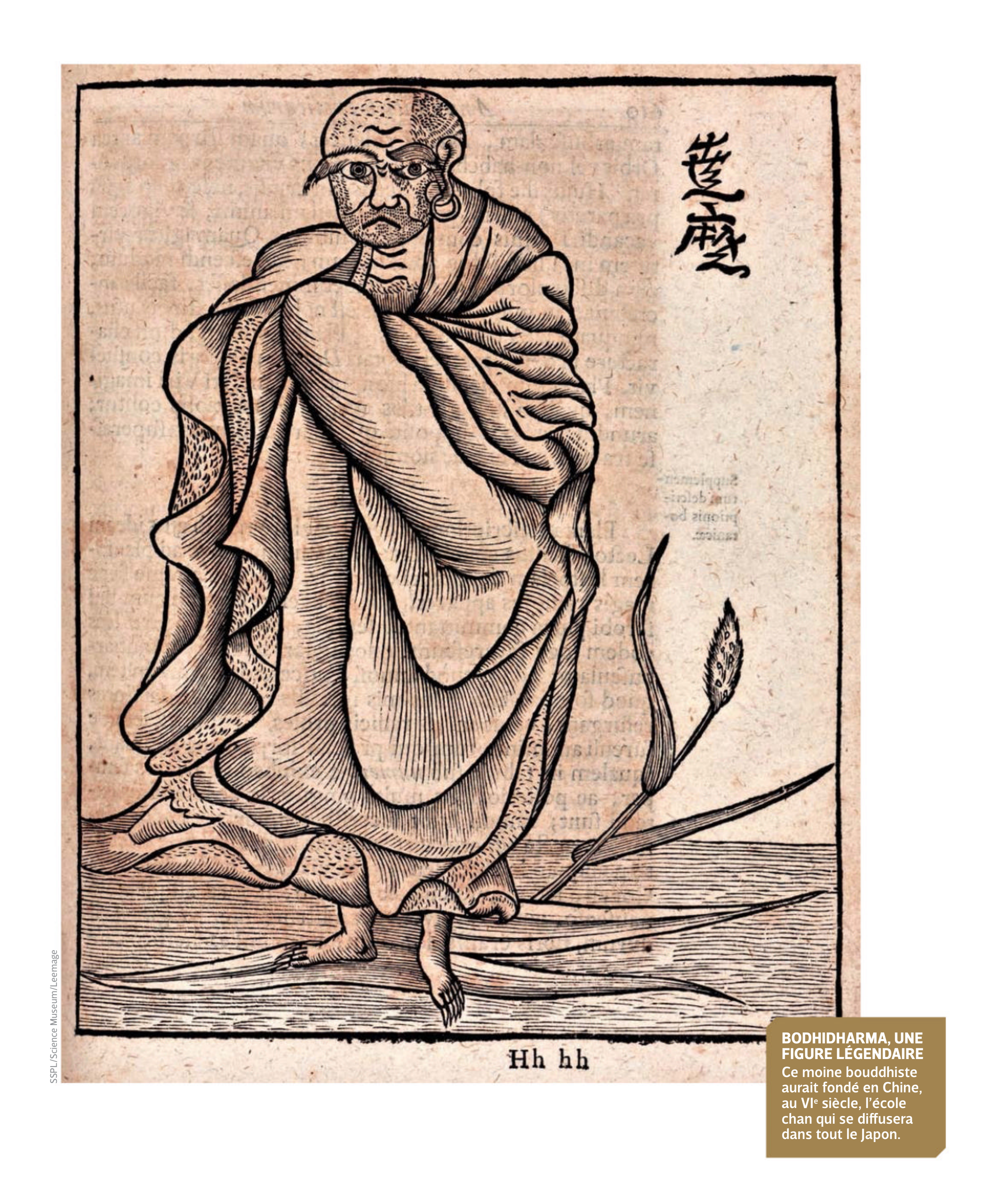
Dogen (1200-1253) est l'autre figure importante du zen japonais. Ce disciple d'Eisai et de l'école rinzai, fils d'une famille aristocratique, part en Chine en 1223. Il étudie, durant deux ans, auprès d'un maître chan. Contrairement à Eisai qui avait rapporté de Chine des écrits et du thé, Dogen revient «les mains vides», selon ses propres mots. Ce n'est pas tout à fait vrai : il apporte une pratique, le zazen, c'est-à-dire la méditation assise et silencieuse. Confronté lui aussi à la violente opposition des écoles traditionnelles qui, en 1243, tentent d'incendier son temple près de Kyoto, il décide de fuir les villes, jugées dangereuses, pour s'isoler dans les bois, dans la région de Nagoya, au centre du pays. Il y fonde le temple Eihei-ji (temple de la paix éternelle), qui reste encore aujourd'hui l'un des deux principaux temples de sa lignée, l'école Soto.

Les XIIIe et XIVe siècles constituent l'âge d'or du zen. Pacifique et non-violent, il devient même, paradoxalement, la religion des guerriers. Les samouraïs reconnaissent dans ses principes leur idéal de discipline et de courage. Ils y puisent «les techniques renforçant l'énergie, le calme et la volonté afin d'aller à l'essentiel et de ne plus craindre de mourir», précise Jean-Luc Toula-Breysse. Les notions de vacuité, d'impermanence et de vie dans l'instant présent leur permettaient de combattre sans craindre l'éventualité de la mort. Une philosophie qui inspirera d'ailleurs les kamikazes de la Seconde Guerre mondiale (lire à ce sujet *Le bouddhisme*, GEO Histoire, décembre 2012).

L'esprit zen marque toujours de son empreinte la civilisation nippone

A partir du XVe siècle, le zen continue de se répandre grâce à des figures de moines errants, moins traditionnels. Le plus original d'entre eux est incontestablement Ikkyu (1394-1481). Après avoir fui l'hypocrisie qui, selon lui, empoisonnait l'école rinzai, ce moine, que l'on dit fils d'empereur, choisit de vivre au milieu du peuple. Composant des vers, abusant volontiers de l'alcool, fréquentant les cercles d'artistes comme les maisons closes… Ce personnage peu orthodoxe, à qui l'on doit une œuvre poétique dédiée à l'amour, considérait le sexe comme une expérience spirituelle, au même titre que la méditation. A la fin de sa vie, alors qu'il vit une passion amoureuse avec une jeune aveugle, le pouvoir impérial le nomme à la tête du temple Daitoku-ji, centre important du pouvoir religieux situé au nord de Kyoto. Ikkyu participe à sa construction, mais se réfugie dans son ermitage pour y finir ses jours auprès de sa concubine. Devenu après sa mort un héros du folklore japonais, Ikkyu a joué un grand rôle dans la diffusion du zen au sein des classes populaires. Si la pratique du zen est toujours restée minoritaire au Japon, son esprit n'en a pas moins pénétré la société nippone. Aujourd'hui encore, son empreinte est visible dans le théâtre, la littérature, la peinture, l'art des jardins ou encore la cuisine. ■

VALÉRIE KUBIAK



SSPL/Science Museum/Leemage

BODHIDHARMA, UNE FIGURE LÉGENDAIRE
Ce moine bouddhiste aurait fondé en Chine, au VIe siècle, l'école chan qui se diffusera dans tout le Japon.



Ce paravent illustre le choc de Sekigahara. Sous une nuée de drapeaux, 52 familles de l'Est ou de l'Ouest y ont férocement combattu.

www.bridgemanimages.com

LA BATAILLE QUI

Les 20 et 21 octobre 1600, deux coalitions de seigneurs s'affrontent à Sekigahara.



A TOUT CHANGÉ

Un évènement qui scellera le sort du pays pour plus de deux cent cinquante ans.

Depuis quatre siècles, tous les Japonais le savent pour l'avoir appris dès l'enfance, cette bataille fut le plus grand rassemblement de samouraïs de tous les temps : Sekigahara. Les 20 et 21 octobre 1600, cette passe montagneuse au centre du pays, entre le Kansai (Japon de l'Ouest) et le Kanto (Japon de l'Est), au croisement de toutes les routes, fut le théâtre d'un affrontement géant, au terme duquel l'empire du Soleil-Levant bascula de la période dite «Sengoku» («des provinces en guerre») à la longue paix d'un archipel enfin stable et centralisé, mais coupé du monde extérieur. Un événement si emblématique que les Japonais l'appellent aussi *Tenka wakeme ne Kassen*, en français : «La bataille qui décida de l'avenir du pays».

Ce sanglant épisode achève un siècle et demi de luttes incessantes. Au XVIe siècle, l'émergence d'une nouvelle classe marchande et bourgeoise, l'affaiblissement du pouvoir des shoguns, ont redistribué les cartes. La situation économique est profondément dégradée : la misère des campagnes oblige les paysans, la moitié de l'année, à s'engager comme soldats au service des seigneurs locaux, les daimyos, qui se disputent âprement leurs fiefs. Ce chaos intérieur, que prolonge l'insularité même du pays, donne leur chance à des hommes nouveaux. L'apparition des armes à feu au milieu du siècle, grâce aux Occidentaux, favorise la carrière de talentueux parvenus qui se hissent rapidement jusqu'au sommet.

En 1573, l'un de ces chefs de guerre, Oda Nobunaga, chasse le shogun et met fin à la période de Muromachi (du nom du quartier de Kyoto où résidaient les shoguns depuis deux cent cinquante ans). L'empire est désormais *tenka fubu*, c'est-à-dire «sujet du glaive», et ce n'est pas peu dire… En 1582, trahi par les siens, Nobunaga se suicide. La dictature échoit à l'un de ses meilleurs généraux, Toyotomi Hideyoshi, issu d'une famille modeste, qui poursuit avec succès son œuvre de reconquête et d'unification du pays. Or, entre 1592 et 1597, ce remarquable homme d'Etat, pour canaliser les énergies qu'a suscitées son entreprise de guerre et de police, commet l'erreur d'envoyer ses samouraïs en Corée – première étape pour conquérir la Chine… Les Coréens se défendent avec un acharnement inattendu. Les Japonais sont alors rejetés à la mer. Hideyoshi ne s'en remet pas. Il meurt en 1598. Le réformateur laisse un vide béant. Son fils de 7 ans n'est pas en âge de gouverner : un conseil de cinq régents tente d'abord de retenir un Etat fragilisé par cette défaite, mais il ne tarde pas à s'effondrer.

Deux prétendants pour un trône. L'effondrement du pouvoir attise les convoitises de deux ambitieux. Le premier est Ishida Mitsunari, le chef des «bureaucrates» qui ont servi le régime en l'administrant. Ancien représentant de Hideyoshi en Corée occupée et l'un de ses plus brillants vassaux, il se présente comme son plus fidèle disciple. Le second, Tokugawa Ieyasu, porte le titre de «premier régent». De vingt ans son aîné, ce redoutable guerrier et politicien retors a longtemps représenté Hideyoshi dans les plaines du Kanto, à l'est, où il s'est taillé d'immenses domaines avec pour base d'opération Edo (l'actuelle Tokyo). Dans le Japon en quête d'un souverain, il n'y a pas de place pour deux, et au tournant du XVIIe siècle, les deux maîtres de guerre comptent leurs troupes…

C'est Mitsunari qui lance les hostilités : persuadé que le rapport de force est en sa faveur, il appelle

L'ARCHIPEL EST SCINDÉ EN DEUX : EST CONTRE OUEST



Tokugawa Ieyasu (1543-1616) fait partie des cinq régents du royaume après la mort du général Toyotomi Hideyoshi. Habile politicien et fin stratège, il fédère autour de son armée de l'Est la moitié des daimyos (seigneurs) du pays.

les daimyos à se soulever, convoque ses partisans à Sawayama et se lie avec Mori Tserumoto, commandant en chef, qui tient la place d'Osaka. De son côté, Ieyasu réplique et lève une armée qu'il divise en deux et envoie, par deux routes différentes, vers l'ouest. Mais il sait que la guerre est aussi une affaire d'intrigues, de retournements et de trahisons : craignant ses amis comme ses ennemis, Ieyasu ne bouge pas d'Edo et fait savoir à ses troupes qu'il ne les rejoindra que lorsqu'il sera sûr de leur loyauté au combat. Son inquiétude est de courte durée : il apprend que ses hommes ont terrassé un seigneur du clan Toyotomi, allié à Mitsunari. Rassuré, Ieyasu quitte donc Edo en direction du château d'Osaka, à l'ouest, où réside le gros des troupes ennemies. Face à la menace grandissante, Mitsunari n'a pas d'autre choix que de partir à sa rencontre et de lui barrer la route. Ieyasu a gagné son pari : il a réussi à attirer les forces de son adversaire en terrain découvert et s'évite un long et pénible siège….

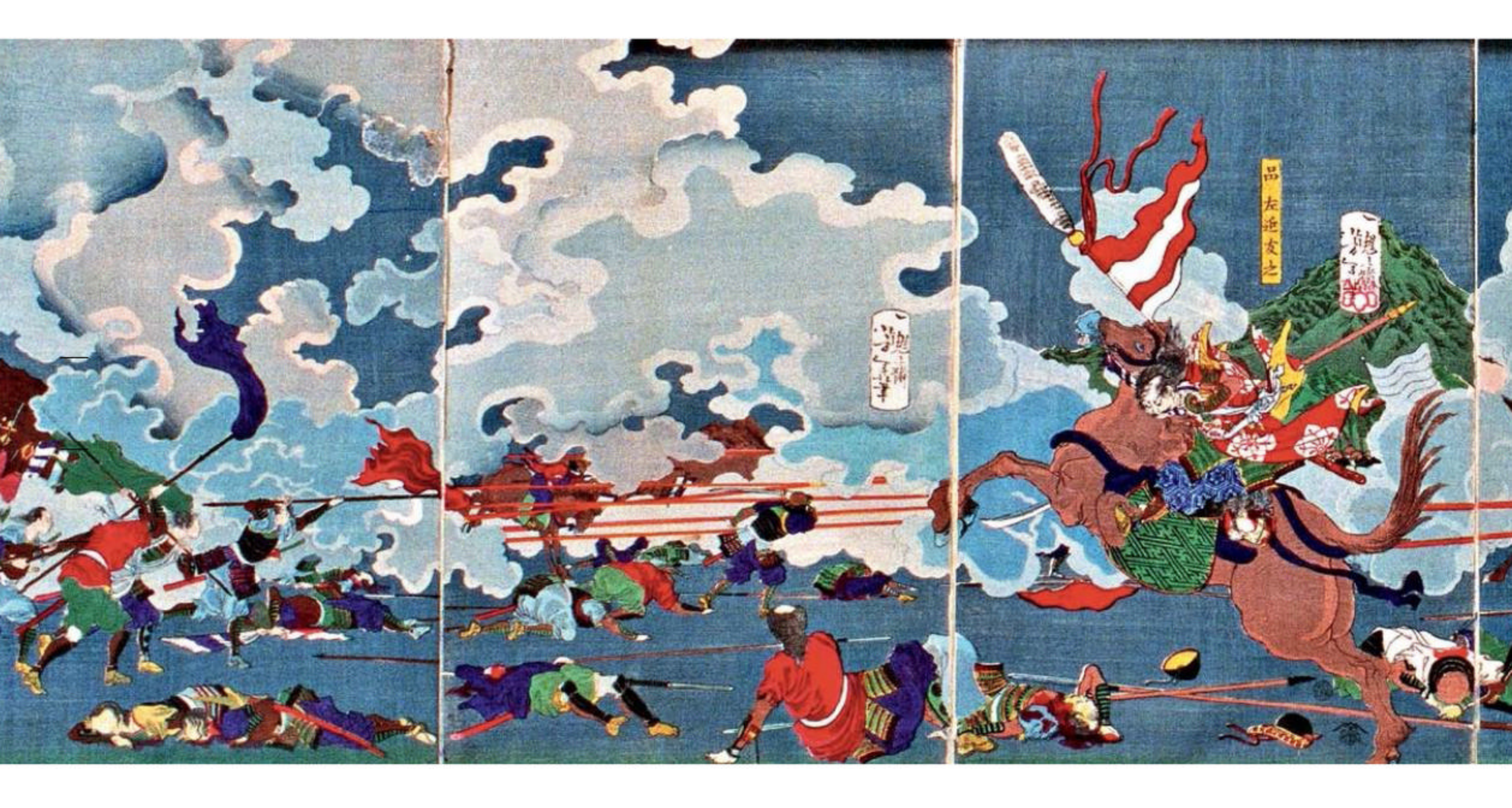
Le 20 octobre 1600, après une journée de marche sous une pluie battante qui a fatigué les hommes et rendu inutilisables les armes à feu, Mitsunari ordonne arrêt et repos dans la passe montagneuse de Sekigahara. La topographie du lieu, une vallée que baigne la petite rivière Fuji, offre à son armée, qui s'y déploie sur les hauteurs, une position avantageuse. Informé de ce mouvement, Ieyasu mène ses troupes au combat. Depuis des mois, aidé d'un réseau d'espions, il négocie leur retournement avec certains alliés de Mitsunari – notamment avec l'un des plus puissants, le jeune Kobayakawa Hideaki. Cet ancien combattant en Corée, neveu du défunt Toyotomi Hideyoshi, un moment disgracié par son oncle pour ses erreurs de commandement, a été rétabli dans ses droits grâce à l'intervention de Ieyasu. Le jeune chef de guerre hésite entre sa loyauté envers le clan Toyotomi, qui soutient Mitsunari, et sa reconnaissance envers Ieyasu, à qui il fait parvenir un message l'assurant qu'il se ralliera à lui pendant la bataille. Ieyasu – c'est sa première audace – décide de lui faire confiance.

LE COURAGE ET AUSSI… LA RUSE

Sur les champs de bataille, les Japonais admirent la bravoure. Ainsi, surnommé *ichiban yari* («première lance»), le premier samouraï qui affronte l'ennemi est auréolé de gloire, tout comme les soldats qui viennent au secours des blessés ou qui tentent de ralentir les poursuivants lors d'une retraite. Mais, paradoxalement, la ruse est aussi une valeur importante, comme l'atteste le *Dit des Heike*, un récit du XIIe siècle. Un passage décrit le seigneur Minamoto à terre, prêt à être achevé par son ennemi. Il le supplie de l'épargner. L'autre hésite, et c'est le moment que Minamoto choisit pour le tuer… Dans le récit, Minamoto est considéré comme un héros : il a réussi à vaincre, même si c'est de façon déloyale.



Coups de canons, pluie et brouillard. La pluie et le brouillard sont tels que les deux armées se heurtent sans que l'une ait vu venir l'autre. Panique. Coups de feu. En ce soir du 20 octobre, on se retire sans combattre. Mitsunari a rejeté, comme peu chevaleresque, l'idée de profiter de la situation, contredisant la stratégie de l'un de ses généraux, Yoshihiro Shimazu, qui, humilié, s'en souviendra le lendemain et le trahira. A l'aube du 21 octobre, le brouillard s'étant un peu dissipé, les deux armées jaugent leurs positions. Positionnés sur les hauteurs, les quelque 80 000 hommes de l'armée de Mitsunari, dite «de l'Ouest», observent les 75 000 soldats de Ieyasu, comme pris au piège dans la vallée. Au Japon, le premier samouraï à charger l'ennemi jouit d'un grand respect. Cet honneur revient au quatrième fils de Ieyasu, âgé de 21 ans. A 8 heures précises, 30 cavaliers traversent derrière lui les positions qui forment l'aile gauche de leur armée (dite «de l'Est»), ●●●



C'est l'une des premières batailles où les combattants utilisent, outre leur sabre et leur lance, des arquebuses et des canons. 155 000 hommes sont engagés dans cet affrontement hors normes où rivalisent infanterie et cavalerie.

••• suivis par 800 arquebusiers qui ouvrent le feu au centre droit de l'armée de Mitsunari. La montée est raide, la terre détrempée, la progression trop lente. L'assaut est repoussé, avec de lourdes pertes. La mauvaise position de Ieyasu et de son armée de l'Est, son infériorité numérique, sont compensées par sa puissance de feu : ses mousquets ont moins souffert des intempéries que ceux d'en face, et le seigneur a fait saisir, avant la bataille, les 18 canons d'un navire hollandais, le *Liefde*, dont les boulets ne vont plus cesser de pleuvoir sur le champ de bataille. Ils explosent au milieu de forêts de piques, des brusques charges de cavalerie et des combats au sabre.

La trahison fatale. A la mi-journée, la situation se fige. La confusion est totale, l'issue incertaine. Tous les yeux se tournent au sud, vers le mont Matsuo. Là, immobiles au-dessus du tumulte, les 15 000 hommes de Kobayakawa Hideaki attendent la décision de leur chef. Le jeune guerrier n'en finit pas d'hésiter. Il ne répond ni aux ordres d'attaque de Mitsunari, ni aux messages de Ieyasu lui rappelant sa promesse. Soudain, au milieu de l'après-midi, Ieyasu prend une décision qui va entrer dans la légende : il dirige et fait tonner ses canons contre le mont Matsuo. Le choc réveille Hideaki qui, d'un geste, envoie tous ses hommes au secours du vieux guerrier Ieyasu envers qui, finalement, il se sent redevable ! Ses anciens alliés, stupéfaits, braquent leurs arquebuses contre les traîtres, rendant leur charge relativement inefficace, les repoussant même jusqu'au sommet de la colline. Mais les autres régiments de l'armée de Ieyasu, avec lesquels ils étaient en prise, profitent du désordre et enfoncent le flanc droit de l'armée de Mitsunari.

Devant ce coup de théâtre, quatre autres généraux de Mitsunari se retournent contre leur commandant, dont le général Shimazu, humilié la veille. Ce dernier répond sèchement, lorsque Mitsunari lui ordonne d'attaquer, qu'il n'a pas à obéir à un chef qu'il ne respecte pas. Tout est dit. La puissante alliance des seigneurs de l'Ouest a montré qu'elle


www.bridgemanimages.com

40 000 SOLDATS VAINCUS SONT DÉCAPITÉS

n'était qu'une construction factice. L'audace du vieux guerrier a eu raison de l'élégant administrateur. Son armée est défaite – et s'est défaite toute seule. 40 000 de ses soldats sont exécutés.

Désormais, le pays va se refermer. Abandonné par les siens, livré à Ieyasu, Mitsunari est promené dans les rues d'Osaka, puis emmené à Kyoto où il est décapité le 1er novembre 1600, avec trois autres «fauteurs de trouble». Leurs têtes, comme le veut la coutume, sont exposées sur le pont Sanjô. Kobayakawa Hideaki, dont la trahison a changé le cours de l'Histoire, est doté par Ieyasu d'un large domaine. Il n'en profite guère et meurt deux ans plus tard, atteint de démence.

En 1603, Tokugawa Ieyasu reçoit de l'empereur le titre envié de shogun, que n'avaient pu obtenir ses deux prédécesseurs, en raison de leurs modestes origines. Ce titre, qui scelle sa réussite, lui permet de parachever l'œuvre d'unification et de remise en ordre du pays. Il confisque et redistribue à des hommes sûrs les fiefs de ses anciens ennemis, et, surtout, pour parer à l'éclatement régionaliste dont le Japon a tant souffert, en diminue le nombre. Chaque fief constitue désormais une unité administrative où siège un personnage chargé de représenter le gouvernement central, auquel il doit rendre des comptes. Une véritable «dictature de la paix», comme l'écrit Danielle Elisseeff dans son *Histoire du Japon* (éd. du Rocher, 2001) s'installe dans un pays qui s'isole de l'extérieur comme un malade en convalescence. L'empereur, à Kyoto, incarne l'esprit national, tandis que son bras armé, le shogun, gouverne à Edo. Les Tokugawa s'y succéderont jusqu'en 1867. C'est ainsi que la bataille de Sekigahara va prendre la dimension mythique d'un des événements fondateurs du Japon moderne. ■

JEAN-BAPTISTE MICHEL



❶ Dans la maison des geishas (*okiya*), les jeunes filles apprenaient notamment l'art de converser et de divertir les clients.
❷ Leurs kimonos, (tenues traditionnelles) étaient souvent coûteux et précieux. Les courtisanes en possédaient une vingtaine. Plus les couleurs étaient vives, plus la geisha était jeune.



Ullstein Bild/AKG-images

DANS LES MAISONS DU PLAISIR

On les appelaient les geishas. Elles excellaient dans l'art du chant, de la danse, de la conversation et la science de l'amour. Elles conquirent la haute société nipponne. Pourtant, leur réalité était plus cruelle.

芸者

GEISHAS



Culver/The Art Archive/Aurimages

Dans un décor reconstitué, ces deux jeunes femmes se font photographier vers 1890, en train de se promener dans un pousse-pousse. Ce mode de transport était alors en vogue dans l'aristocratie nippone.



❶ Cette petite *maiko* (apprentie geisha) accompagne sa maîtresse. La fillette est vêtue d'un *furisode*, littéralement «manches qui pendent», un kimono qui cache ses mains. ❷ Son aînée tient dans ses mains un *furoshiki*, un tissu brodé dans lequel on transportait des objets (peignes, broches, maquillage…). ❸ Leurs sandales en bois (*getas*, littéralement «deux dents») les obligeaient à faire de petits pas, comble de l'élégance.

Ce groupe de femmes, photographiées en 1875, met en scène une leçon de musique. Au centre, deux d'entre elles jouent du *shamisen* (guitare à trois cordes), tandis qu'une autre pose avec son petit tambour. Devant elles, l'inévitable bouteille de saké qui accompagnait les divertissements.



Baron Raimund von Stillfried/AKG-images



Beato Felice/Alimari/Grand-Palais/RMN

Allongée sur une natte, la tête surélevée pour ne pas aplatir son chignon, la geisha recevait quotidiennement pendant de longues heures des soins de beauté (visage blanchi à la craie, cheveux huilés...) correspondant à des critères précis de séduction.



❶ Expertes en *shanoyu*, ou cérémonie du thé, ces femmes battent le matcha (poudre de thé vert) à l'aide d'un *shazen* (fouet en bambou).
❷ La *obi* est la ceinture de soie du kimono. Nouer une *obi*, qui pouvait atteindre 4 mètres de long, était une opération complexe qui nécessitait l'aide d'une habilleuse.
❸ Le nœud indiquait le statut de la geisha. Ce nœud «en tambour» est la marque d'une geisha confirmée.



❷

Mary Evans/Rue des Archives



❶ Des fleurs et des rubans ornaient aussi le *shimada*, chignon savamment orné qui découvrait la nuque, considérée comme la partie la plus érotique du corps.
❷ L'ombrelle traditionnelle, ou *wasaga*, faite de bambou et de papier de riz, protégeait de la pluie et du soleil. La peau d'une geisha devait être blanche et ne souffrir d'aucune imperfection.
❸ Cette composition florale rappelle que les courtisanes pratiquaient l'ikebana, l'art des bouquets.

Mary Evans/Rue des Archives

Les claquements de leurs *getas*, hautes mules en bois, sur le sol, annonçaient leur parade. Les badauds se pressaient alors pour voir passer les courtisanes se rendant en procession à la *chaya*, la maison de thé. Sanglées dans leurs kimonos en soie, elles avançaient à petits pas, rendus instables par leurs lourdes sandales. Deux jeunes apprenties les précédaient, tandis qu'un *gyu*, (homme à tout faire) tenait un parasol au-dessus d'elles, pour protéger du soleil leur visage fardé de blanc. Une princesse de haut rang n'aurait pas eu droit à davantage d'égards.

Plus on remonte dans le temps et plus la silhouette de la geisha devient floue. Son origine pourrait remonter à la fin du VIIIe siècle, à la cour de l'empereur Kammu (737-806). Ce dernier, en effet, pour distraire ses nobles et ses samouraïs, fit venir dans son palais de Kyoto des danseuses qui devinrent rapidement les maîtresses des hommes qu'elles devaient divertir.

La plupart des geishas étaient issues de familles pauvres

On ne parle pas encore cependant de geisha. Le terme, composé des caractères *gei* (art) et *sha* (personne), et qui peut se traduire par «personne qui excelle dans les arts», n'apparaît qu'au XVIIe siècle lorsque le Japon entre dans la période d'Edo. Après une longue période de guerres civiles, le pays s'unifie et la société nipponne s'organise. «C'est à cette époque que des quartiers de plaisirs furent créés dans toutes les grandes villes, pour mieux surveiller les courtisanes», indique Daniel Struve, spécialiste de lit-

térature de la période Edo. Les plus célèbres de ces zones dédiées au divertissement et à la volupté sont Shimabara à Kyoto, Shinmachi à Osaka. A Edo, le quartier des maisons closes est baptisé Yoshiwara, la «roselière», en raison de son emplacement sur d'anciens marécages de roseaux de la capitale. A l'intérieur de cette ville dans la ville, entourée de douves, on trouve une prostitution hiérarchisée à l'extrême. Au plus bas de l'échelle survivent des centaines de *yodaka*, filles de joie sans maison d'attache qui attendent le client dans la rue, à la nuit tombée, une natte roulée à la main. Tout en haut règne une poignée de grandes courtisanes, appelées *tayu*, appréciées autant pour leurs talents artistiques que pour leurs prestations sexuelles. Les quartiers de plaisir accueillent également des artistes capables de chanter, de jouer de différents instruments ou encore de raconter des histoires captivantes pour divertir les clients des maisons de thé, ou lors de réceptions privées mais qui ne sont pas censés proposer de prestations sexuelles. Dans *Geishas* (éd. Payot, 2003), l'anthropologue Liza Dalby explique qu'au départ, ces artistes polyvalents étaient uniquement des hommes. Ce n'est que dans les années 1750 qu'apparurent les onna-geishas, littéralement femmes geishas par opposition aux otoko-geishas, les hommes geishas. Un demi-siècle plus tard, la profession devint exclusivement féminine et codifiée.

Les geishas étaient issues, dans leur grande majorité, de familles pauvres. Vendues par leurs parents à l'âge de 6 ans, elles intégraient une *okiya* (maison de geisha) pour devenir d'abord des *shikomiko*, c'est-à-dire des petites domestiques chargées de toutes les tâches ménagères. Elles suivaient aussi des cours de calligraphie et de lecture, d'ikebana (art floral), de danse des éventails, et de musique. A l'âge de 12 ans, les filles devenaient apprenties (*maiko*) sous le patronage d'une geisha plus âgée et plus expérimentée qu'elles suivaient et observaient lors de réceptions. Les aînées les surveillaient, leur enseignaient l'art de converser et de divertir les clients. Elles leur apprenaient à se maquiller et se coiffer, à porter les kimonos qui pouvaient peser jusqu'à 20 kilos et à dormir la tête posée sur un appuinuque pour ne pas aplatir leur volumineux chignon.

À L'ADOLESCENCE, LEUR VIRGINITÉ ÉTAIT VENDUE AUX ENCHÈRES

En 1886, le gouvernement fixe un tarif pour leurs prestations

Tous les frais inhérents à la formation de la jeune *maiko* (kimonos, accessoires, maquillage, effets personnels...) étaient pris en charge par la maison à laquelle elles appartenaient, sous forme de prêt que la future geisha devait rembourser lors qu'elle commencerait à exercer son art. Deux possibilités s'offraient alors à elles, soit travailler pour leur *okiya* qui retenait une partie de leurs revenus, soit trouver un protecteur prêt à racheter leur dette. Cet homme richissime était appelé *danna* – terme pouvant désigner le patron, le client, le mari ou encore l'homme qui entretient une maîtresse, exprime parfaitement l'ambiguïté qui entourait le métier de geisha.

A la période d'Edo, lorsqu'une *maiko* atteignait l'âge de 14 ans, et que l'on considérait sa formation aboutie, elle pouvait devenir une geisha lors du *mizuage* («défloraison»). Lors de cette cérémonie, la virginité de la nouvelle geisha était mise aux enchères. Le *danna* le plus offrant remportait alors la geisha, dont le rôle serait avant tout de l'accompagner lors de banquets avec des amis ou des clients, de charmer l'assemblée grâce à sa maîtrise des arts et son érudition, démontrant ainsi le standing de son maître.

En 1779, constatant la porosité entre l'activité des geishas et la prostitution, le gouvernement japonais décida de légiférer. Des *kenban* (bureaux d'enregistrement) furent créés pour les recenser. On leur interdit de se prostituer sous peine de poursuites (tandis que les courtisanes continuèrent de s'y adonner, à condition de payer une licence). Le statut des geishas fut encore remanié plusieurs fois au cours de l'histoire, visant à en faire une profession à part entière. En 1842, des contrats d'apprenties furent mis en place et ainsi qu'un impôt mensuel sur leur revenu. En 1872, le gouvernement annula les dettes envers les *okiya* puis fixa, en 1886, un tarif officiel pour les activités des geishas, sans distinction d'expérience ou de popularité.

Devenir geisha relevait-il de la promotion sociale ou bien de la malédiction ? «C'était de loin la meilleure façon pour une jeune fille pauvre d'améliorer son statut social», explique Elizabeth Abbott. Pour l'historienne, qui a étudié la condition féminine au Japon, les jeunes filles «recevaient la meilleure éducation et étaient initiées aux arts». Mais d'ajouter : «Sans masque, sans coiffure, sans kimono, *obi* (ceinture) et autres accessoires, la geisha était une simple femme et elle ne valait pas cher.» ■

FRÉDÉRIQUE JOSSE

UNE PÉRIODE PARADOXALE

DEUX CENTS ANS DE SOLITUDE

Au XVIIe siècle, le Japon ferma ses frontières, bannit les étrangers et se replia sur lui-même. Un isolement volontaire qui, toutefois, marqua le début d'une ère de prospérité sans précédent.



LE DÉBUT D'UN ÂGE D'OR
Pendant toute la période du sakoku («fermeture»), le pays du Soleil-Levant, loin de se scléroser, dévelop-pa son marché intérieur et rayonna comme jamais.

En 1640, une ambassade portugaise partie de Macao débarqua dans le port de Nagasaki, au sud du Japon. A peine ces Européens eurent-ils posé le pied sur le sol nippon, que quatre de leurs négociateurs et cinquante-sept hommes d'équipage furent arrêtés, puis décapités en place publique. Le shogunat, le gouvernement militaire du Japon, n'épargna que treize personnes, chargées de faire parvenir la nouvelle de l'exécution jusqu'à Macao, accompagnée de cette terrible menace : «Si le dieu des chrétiens lui-même osait mettre le pied sur le territoire japonais, il subirait le même sort.» Cet épisode sanglant apprit aux Occidentaux que les Japonais ne plaisantaient pas avec le *sakoku*, la politique d'isolement mise en place quatre ans plus tôt.

PREMIÈRES MESURES RADICALES : L'EXPULSION PUIS LE MASSACRE DES RELIGIEUX ÉTRANGERS

Avant de décider de se couper du reste du monde, en 1636, le Japon entretenait des relations commerciales et culturelles normales avec ses voisins, la Corée et surtout la Chine. Le début des échanges avec l'Europe datait du milieu du XVIe siècle, lorsque les premiers missionnaires catholiques s'aventurèrent dans l'archipel. Mais cette présence étrangère occidentale finit par être perçue comme dangereuse. «L'influence chrétienne minait les fondements mêmes de la société japonaise par son message égalitariste, par son internationalisme et la soumission au moins théorique à une puissance spirituelle étrangère, incarnée par le pape à Rome», souligne Robert Calvet, auteur du livre *Les Japonais* (éd. Armand Colin). Surtout, le Japon était miné par des guerres civiles incessantes que les catholiques furent accusés d'attiser. Au début du XVIIe siècle, les chrétiens se mêlèrent ainsi aux révoltes paysannes qui agitèrent les campagnes (lire encadré page 90). Pire, on suspecta les catholiques européens d'avoir des intentions un peu moins avouables que la seule évangélisation des populations et de préparer ni plus ni moins la colonisation de l'archipel… C'est du moins ce que soufflèrent les protestants anglais et hollandais à l'oreille des dirigeants japonais pour tenter de gagner leurs faveurs. Les missionnaires n'avaient-ils pas déjà aidé les pouvoirs ibériques à envahir les empires précolombiens et les Philippines ?

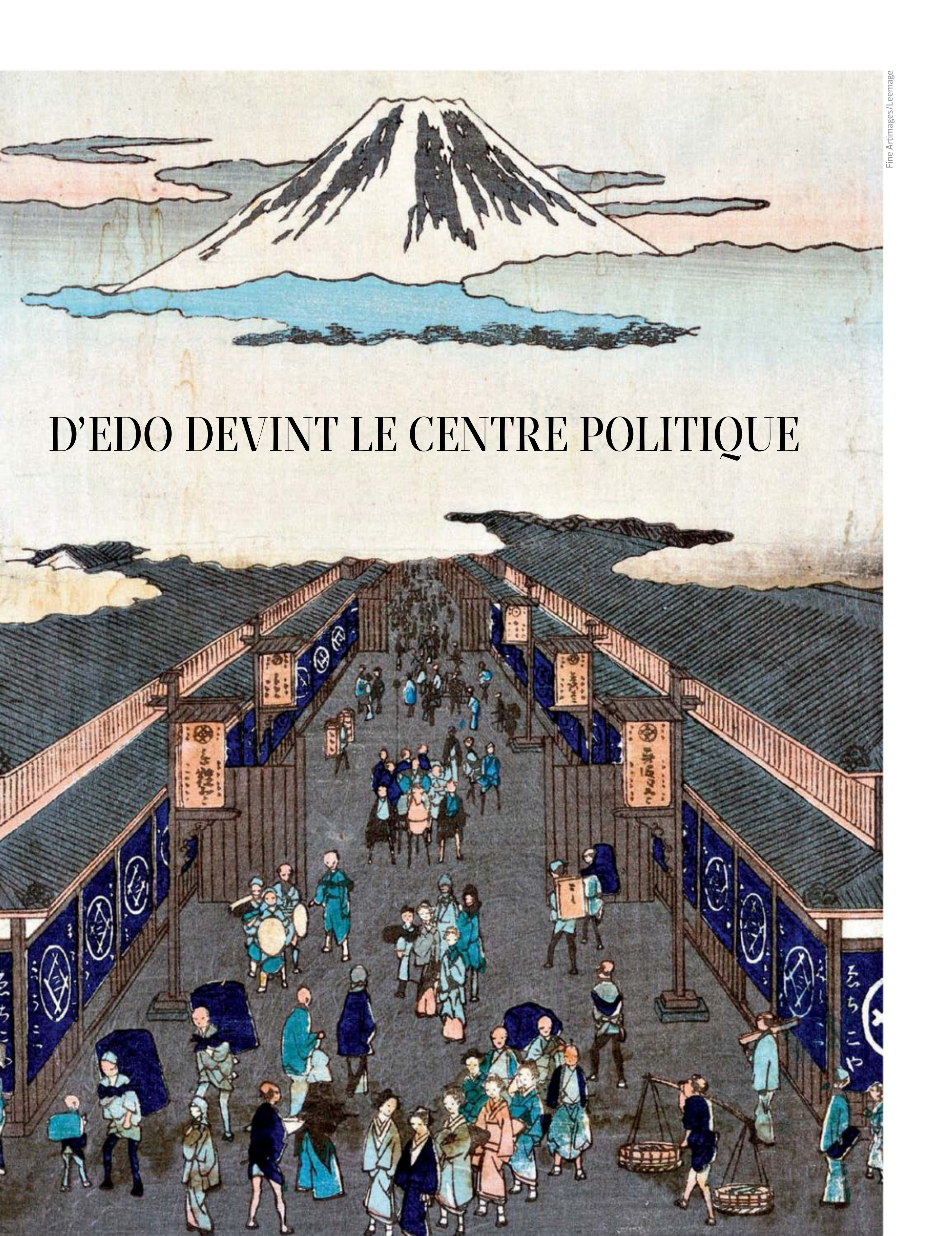
En 1614, un premier édit d'expulsion de religieux était pris. 22 moines, 117 jésuites et des centaines de catéchistes furent embarqués de force pour l'île de Formose (l'ancien nom de Taïwan) et pour la Chine. Des missionnaires furent arrêtés, condamnés à mort par crucifixion ou torturés jusqu'à ce qu'ils renient leur foi. L'imagination des bourreaux fut alors sans limites si l'on en croit les descriptions qu'en fit à l'époque l'historien jésuite Pierre-François-Xavier de Charlevoix (1682-1761). On blessait les suppliciés en leur entaillant le cou à la scie, avant de verser du sel sur la plaie. A d'autres, les bourreaux plantaient des crochets de fer dans les oreilles, puis les traînaient avec des cordes sur le sol, avant de les frapper au visage à coups de sandales. Capturé en 1633, le supérieur jésuite Cristovao Ferreira connut le supplice de la fosse : il fut suspendu par les pieds, le corps à moitié immergé dans un trou rempli d'immondices, les tempes entaillées pour empêcher que l'arrêt de la circulation sanguine ne provoque une mort trop rapide. Après cinq heures de martyre, le missionnaire renia sa foi. Libéré, il changea de nom pour devenir Sawano Chuan, puis s'installa à Nagasaki et épousa une Japonaise. Converti au bouddhisme, il participa à des procès contre ses anciens coreligionnaires. En 1736, trois ans après sa conversion forcée, Cristovao Ferreira rédigea un pamphlet sur les dangers du catholicisme : *La Supercherie dévoilée*.

Les Japonais chrétiens furent, eux aussi, persécutés. Pour les repérer, les autorités inventèrent la cérémonie du *fumi-e*. Les individus suspects étaient obligés de fouler aux pieds des images pieuses. Ceux qui manifestaient •••

1603

LA CITÉ DU PAYS

Après que le shogun Togukawa eut fait d'Edo (l'ancien nom de Tokyo) sa capitale, la cité ne cessa de se développer. Ses ruelles regorgeaient d'activités, à l'image du quartier des banques, ici sur une estampe d'Hiroshige. Au XVIIIe siècle, Edo était la plus grande ville du monde, avec plus d'un million d'habitants.



Fine Artimages/Leemage

D'EDO DEVINT LE CENTRE POLITIQUE

●●● le moindre signe d'hésitation étaient arrêtés. Les chrétiens ainsi démasqués, et qui refusaient d'abjurer leur foi, étaient exécutés. Certains furent jetés vivants dans le cratère du mont Uzen, un volcan en activité non loin de Nagasaki, sur l'île de Kyushu.

La politique isolationniste imaginée par le shogunat, commencée avec les expulsions et les massacres de chrétiens, se poursuivit avec une série de mesures radicales destinées à fermer hermétiquement le pays. Les ressortissants japonais se virent interdire la sortie du territoire, sous peine de ne pouvoir y revenir. Des marins emportés loin des côtes par le courant ou une tempête se trouvèrent ainsi contraints à l'exil. Ceux qui étaient partis vivre à l'étranger encouraient la peine de mort s'ils posaient à nouveau le pied sur leur terre natale. En 1636, le shogun Tokugawa Iemitsu décida que les métis et leurs parents japonais devaient être, eux aussi, condamnés au départ. Dans le même temps, pour éviter que les Japonais fuient la dictature qui se mettait en place dans l'archipel, on détruisit tous les navires d'une capacité supérieure à 2 500 tonneaux, les seuls capables de tenir la haute mer.

MALGRÉ UN COMMERCE EXTÉRIEUR LIMITÉ, LES VILLES CONNURENT UN FORMIDABLE ESSOR

Si la politique japonaise peut paraître radicale, l'isolement ne fut cependant jamais total et les ports de Nagasaki et Hirado (pointe sud-ouest de l'archipel) restèrent actifs et ouverts à certains navires étrangers. «Un commerce limité fut maintenu avec la Compagnie hollandaise des Indes orientales, pour laquelle pouvaient d'ailleurs travailler des marchands non hollandais, précise Robert Calvet. Les "Hollandais" furent cantonnés à Dejima, un îlot artificiel au large de Nagasaki, dont ils n'étaient pas autorisés à sortir. La Chine eut droit aussi à des relations limitées, via Nagasaki. La Corée très proche put maintenir son commerce avec la province méridionale de Satsuma.» Dans les zones où les échanges se poursuivirent avec les étrangers, des agents veillaient à ce qu'aucune marchandise prohibée n'entre sur le territoire nippon. Pour s'en convaincre, il suffit de lire le témoignage de Carl Peter Thunberg, envoyé de la Compagnie des Indes hollandaises qui débarqua à Nagasaki en 1776 : «Tout Européen est d'abord visité sur le vaisseau, et ensuite à terre ; on fouille dans ses poches, on tâte ses habits, on lui passe la main sur le corps, sur les cuisses même, jusque sur les parties de ceux d'un rang inférieur, et on cherche dans les cheveux des esclaves. Tous les Japonais qui viennent à bord sont sujets à la même perquisition, excepté les banjos (officiers) supérieurs. On découvrit un perroquet dans les culottes d'un sous-officier, l'oiseau se mit à parler tandis qu'on fouillait son maître.» Les Japonais font preuve d'une vigilance extrême, sondant les planches pour vérifier qu'elles ne sont pas creuses, enfonçant des aiguilles jusque dans les fromages. Les douaniers du shogun étaient régulièrement remplacés de manière à ce qu'aucun lien d'amitié ne se nouât avec les étrangers.

Aucune des grandes catastrophes humaines ou naturelles traversées par le Japon lors de ces deux siècles de solitude n'entama la politique isolationniste. Les famines (de 1641 à 1642, puis de 1782 à 1787, occasionnant des centaines de milliers de victimes), le tremblement de terre du Kanto en 1703 (150 000 morts), ou l'éruption du mont Fuji en 1707 (des milliers de disparitions) n'affaiblirent la détermination des dirigeants. Plus étonnant, comme l'explique Robert Calvet, la fermeture, loin d'avoir eu sur l'archipel l'effet sclérosant auquel on aurait pu s'attendre, engendra un formidable essor économique, démographique et culturel. «Avec la longue période de paix qui s'ouvrit, les villes se développèrent. Des routes pavées furent tracées, le long desquelles fleurissaient les auberges, et les boutiques. Un intense commerce de proximité se mit en place pour approvisionner les provinces.» Preuve de ce dynamisme, à la fin du XVIII[e] siècle, Tokyo (qui s'appelait alors Edo) devint la plus grande ville du monde. Elle dépassait le million d'habitants. A la même époque, se développèrent le sumo, le théâtre de marionnettes et le kabuki (théâtre traditionnel), ou encore l'art culinaire.


DeAgostini/Leemage

Pour se tenir au courant des avancées scientifiques hors de leurs frontières, les Japonais mirent en place une politique habile, le *Rangaku* (littéralement, *Etudes hollandaises*). Chaque année, les commerçants ●●●



1614

À NAGASAKI, LE MARTYRE DE 52 CHRÉTIENS

En 1614, un édit expulsa les jésuites et les moines, suspectés d'ingérence étrangère. Dès lors, les chrétiens qui restèrent sur l'île furent persécutés. En 1622, lors du martyre de Nagasaki (ici, peint par un artiste occidental anonyme du XVIIe siècle), 27 croyants furent brûlés vifs, et 25 autres décapités.

PORTRAIT

LE MESSIE JAPONAIS QUI VOULAIT RENVERSER LE SHOGUN

En décembre 1637, à Kyushu, la plus méridionale des quatre îles principales composant l'archipel nippon, des dizaines de milliers de paysans prirent les armes contre le shogun. A leur tête, se trouvait Amakusa Shiro, un adolescent de 16 ans, surnommé «Tendo», l'ange de Dieu. Les sources pour reconstituer l'histoire de ce garçon sont minces et souvent teintées de légende. Fils d'un samouraï converti au christianisme, il grandit dans cette région pauvre où, un siècle plus tôt, la tentative d'évangélisation du pays par les jésuites portugais avait trouvé le plus fort écho, réunissant une communauté de 300 000 croyants.

Sa venue aurait été annoncée par saint François-Xavier

Malgré la répression du shogun contre les chrétiens, ils étaient encore nombreux à se réunir dans des lieux secrets pour célébrer le culte catholique et à espérer le «sauveur de la chrétienté» dont la venue avait été annoncée par saint François-Xavier (1506-1552).

A la fin des années 1630, ces populations christianisées avaient bien besoin d'un messie : les récoltes étaient maigres, l'impôt sur le riz toujours plus écrasant, ils venaient de subir deux années de famine (1636 et 1637), et ils étaient opprimés dans leur foi. Shiro se serait fait remarquer par sa piété, et par sa connaissance des textes sacrés. Bientôt, la rumeur se répandit de village en village : le jeune homme serait le libérateur promis par la prophétie de saint François-Xavier. La ferveur gagna peu à peu toute l'île : des foules de paysans affluèrent pour se ranger derrière la bannière de Shiro. Les rares textes historiques nippons relatant ces événements font état de 40 000 hommes, encadrés par une poignée de samouraïs déchus.

Les révoltés marchèrent d'abord sur la péninsule de Shimabada, à l'extrême sud du pays. Galvanisés par la présence de leur chef spirituel, les insurgés remportèrent les premiers combats. Le shogun Tokugawa Ieyasu, cependant, tarda à réagir. «Il avait compris que le christianisme donnait corps à la contestation sociale des paysans et des samouraïs pauvres. Sa stratégie consistait à laisser le mouvement se développer, pour mieux



Rares sont les images du «samouraï de Dieu». Sur ce dessin d'une artiste contemporaine, il porte une croix chrétienne.

Claudia Lieb pour les Editions Palisander

l'écraser ensuite», précise Roland Habersetzer, spécialiste des arts martiaux japonais et qui a consacré une biographie romancée au messie nippon (*Amakusa Shiro, samouraï de Dieu*, éd. Amalthée). Le 25 décembre 1637, enfin, tandis que l'armée des insurgés progressait vers le sud, 30 000 soldats chargés de réprimer la révolte prirent la route depuis Edo, la capitale.

Selon la légende, l'adolescent résista à toute une armée

Les rebelles se replièrent alors dans la forteresse en ruine de Hara, à l'est de la péninsule de Shimbara. Ils relevèrent les défenses, s'entraînèrent à la hâte, et se préparèrent à l'assaut. Si l'on en croit les récits de l'époque, ils parvinrent à repousser les deux premières offensives. Mais la joie de la victoire céda vite la place à l'effroi chez les assiégés lorsque, depuis les remparts de leur camp retranché, ils virent marcher sur eux une armée de 150 000 combattants ! A leur tête, le commandant Matsudaira Nobutsuna, désireux d'éviter un massacre, tenta de négocier avec les insurgés. Ceux-ci répondirent en expédiant des *yabumis* (flèches auxquelles était attaché un message) dans lesquels ils réitéraient leur volonté de pratiquer leur culte librement.

Le 12 avril 1638, après une ultime tentative de conciliation, Matsudaira Nobutsuna déclencha une attaque massive. En trois jours, le fort fut conquis et les révoltés exterminés. Quant à Amakusa Shiro, il fut capturé, puis décapité. La tête de celui en qui on avait vu le futur évangélisateur du Japon fut emmenée à Nagasaki et exposée sur une pique pour dissuader les chrétiens de prendre à nouveau le chemin de la rébellion.

ANNE DAUBRÉE



Granger/NYC/Aurimages

1639

UNE ÎLE ARTIFICIELLE POUR LES HOLLANDAIS

Construite en 1634 dans la baie de Nagasaki, Dejima devint cinq ans plus tard l'unique territoire japonais autorisé aux marchands néerlandais. A condition d'y vivre confinés, ils étaient les seuls Occidentaux à pouvoir commercer avec l'archipel.

●●● hollandais étaient ainsi autorisés à présenter leurs hommages au shogun, à Edo. Les autorités en profitaient alors pour se faire dresser un compte rendu des événements en Europe et dans les territoires asiatiques sous influence occidentale. Ils réclamaient aussi des journaux, des livres (interdits dans les premiers temps du *sakoku*), ou encore des présentations des dernières avancées technologiques. Ainsi, entre le XVIIIe et la première moitié du XIXe siècle, des milliers d'ouvrages occidentaux seront traduits en japonais, et se répanderont dans l'archipel. Ces livres évoqueront des sujets aussi neufs et divers que l'apparition des microscopes, des montgolfières, du moteur à électricité statique, les progrès de l'horlogerie ou de la médecine. Un tour de force si l'on songe que les traducteurs d'alors avaient appris à parler des langues complexes, comme le français, sans jamais rencontrer d'autochtones.

Isolé, cadenassé, le Japon, et notamment son artisanat haut de gamme, ne cessa pourtant jamais d'attirer la convoitise des autres nations. Elles tentèrent d'imposer des échanges, longtemps sans succès.

Ce fut le cas de la France, qui envoya le comte Jean-François de Lapérouse en mer du Japon en 1787. Dans un ordre de mission qu'il remit à l'explorateur, le roi Louis XVI commandait de s'assurer secrètement que le gouvernement du pays du Soleil-Levant opposait «des obstacles invincibles à tout établissement». Le souverain se demandait également «si, par l'appât des pelleteries (fourrures), qui sont pour les Japonais un objet d'utilité et de luxe, on ne pourrait pas engager les ports de la côte de l'Est et du Nord-Est à admettre des bâtiments qui leur en apporteraient, et à donner en échange les thés, les soies et les autres productions de leur sol et les ouvrages de leurs manufactures.» Lapérouse visita les îles Ryukyu et découvrit un détroit entre les îles d'Hokkaido et de Sakhaline, qui porte aujourd'hui son nom, ●●●

1853

Nombreux furent les navires, britanniques, français ou russes (représentés sur cette estampe du XIXe siècle) qui tentèrent de rompre l'isolement japonais. Sans succès. Il fallut pour cela attendre un coup de force du commodore de l'US Navy, Matthew Perry, qui n'hésita pas à donner du canon dans la baie d'Edo.

LES NAVIRES AMÉRICAINS FIRENT SAUTER LE BLOCUS



••• mais échoua à rouvrir les relations commerciales avec le Japon.

Plus tard, en 1804, un homme d'Etat russe, Nikolaï Rezanov, envoyé par le tsar Alexandre Ier, essaya d'amadouer les Japonais. Rezanov débarqua à Nagasaki avec de nombreux cadeaux, accompagné de pêcheurs japonais ayant fait naufrage sur les côtes russes et qui souhaitaient revenir dans leur patrie. Mais les négociations avec le shogun restèrent au point mort et, suprême affront, les cadeaux furent renvoyés.

DÉPASSÉS TECHNOLOGIQUEMENT, LES JAPONAIS FURENT INCAPABLES DE RIPOSTER

Les Anglais, eux, réussirent à entrer dans le port de Nagasaki en 1808, par la ruse : le *HMS Phaeton*, une frégate de la Royal Navy, avait hissé un pavillon hollandais, trompant ainsi la vigilance des Japonais. Une fois dans la baie, les Britanniques firent tonner les canons, menaçant de détruire les bateaux nippons, et exigèrent qu'on les ravitaille en vivres. Incapables de résister, les Japonais cédèrent. Mais en 1825, le shogunat adopta «l'édit pour repousser les navires étrangers» : les autorités côtières eurent pour ordre d'arrêter ou d'exécuter tout étranger qui mettrait un pied sur le territoire. C'est ainsi qu'en 1837, un navire marchand américain, le *Morrison*, essuya des tirs de barrage à l'approche des côtes d'Uraga (à l'entrée de la baie de Tokyo) alors qu'à son bord se trouvaient… sept naufragés japonais que l'on ramenait chez eux. Le *Morrison* jeta d'abord l'ancre à bonne distance de l'artillerie nipponne… mais bientôt, encerclé par des dizaines de petits bateaux, il dut faire demi-tour sans que les rapatriés puissent débarquer.

Il fallut une démonstration de force sans précédent pour que le shogunat finisse par céder. En 1853, le capitaine de vaisseau américain Matthew Perry fut chargé par le président Franklin Pierce de remettre un «message d'amitié» à l'empereur. En réalité, il s'agissait d'une injonction à suspendre sa politique isolationniste. Quatre canonnières (le *Mississippi*, le *Plymouth*, le *Saratoga* et le *Susquehanna*) jetèrent l'ancre dans la baie d'Edo, le 8 juillet 1853. Comme ses prédécesseurs, Perry se vit refuser l'entrée sur le territoire. Le commandant déploya alors ses navires, bientôt surnommés «bateaux noirs» par les Japonais en raison de la couleur de leur coque badigeonnée de goudron, et fit pointer les batteries de canons en direction de la ville. Puis Perry envoya une lettre d'intimidation à ses adversaires, dans laquelle il promettait une défaite cuisante aux Japonais s'ils choisissaient d'engager le combat. Dépassés technologiquement, les assiégés furent incapables de riposter. Mais pour s'assurer que les Japonais tenaient leur engagement, Perry revint, en février 1854, avec une flotte deux fois plus nombreuse et composée de navires français, hollandais, britanniques et russes. Le 31 mars, Perry et les représentants du shogunat signaient la convention de Kanagawa.

Ce traité offrait la possibilité aux Occidentaux de pénétrer dans les ports de Shimoda et de Hakodate, rouvrant le pays au commerce et à la diplomatie internationale. Si la convention de Kanagawa mit fin au *sakoku*, le repli du Japon s'acheva symboliquement le soir du 25 avril 1854. Alors que les navires de Perry mouillaient à Shimoda, l'équipage reçut la visite clandestine de deux guerriers japonais, décidés à partir à la découverte du monde occidental. Leur tentative d'évasion échoua. L'un des deux samouraïs, Yoshida Shôin, continuera cependant à critiquer la politique étrangère du shogunat, jusqu'à ce que ses piques incessantes amènent le gouvernement à le faire exécuter en 1859.

Ce prêcheur enflammé ne professait pourtant rien d'autre que l'amour de la patrie : pour lui, mieux connaître les étrangers était un moyen de leur résister efficacement. Yoshida Shôin incarne une perte de confiance dans le shogunat, un désir d'ouverture et de modernité qui ne s'exprimera pleinement qu'une dizaine d'années plus tard avec la prise de pouvoir de l'empereur Mutsuhito et l'ouverture de l'ère Meiji. Il en serait alors définitivement fini de cette période dorée où le Japon pouvait se passer du reste du monde. ■

LÉO PAJON

AU SERVICE DU SHOGUN

LE DERNIER SAMOURAÏ était-il français ? Retour sur l'incroyable épopée de Jules Brunet, un officier envoyé au Japon par Napoléon III.

On ne remarque que lui… Avec son 1,85 mètre, ses yeux bleus et son uniforme festonné de brandebourgs, Jules Brunet débarque à Yokohama le 13 janvier 1867. Lieutenant de la garde impériale de Napoléon III, le jeune homme de 29 ans fait partie des quinze officiers que la France a mandatés pour moderniser l'armée du shogun Tokugawa. Jamais ce natif de Belfort ne peut alors imaginer l'épopée qu'il s'apprête à vivre en plein cœur de la guerre civile japonaise… Le pays est en proie à des luttes de pouvoir incessantes entre le shogun, le chef militaire et civil, qui voit sa domination s'éclipser au profit de seigneurs locaux, et l'empereur, qui compte bien reprendre la main sur l'archipel. Face à cette situation chaotique, les Occidentaux ne misent pas, politiquement, sur les mêmes partis. Les Anglais soutiennent l'empereur. Les Etats-Unis, les Pays-Bas et la Russie ont opté pour la non-ingérence. Quant à la France, elle a choisi comme partenaire exclusif le shogun Tokugawa.

Le lieutenant français se lie d'amitié avec les hommes du shogun qu'il forme à l'artillerie

Pour commercer avec Napoléon III, le chef japonais pose néanmoins une condition : il souhaite emprunter à la France ses techniques, notamment militaires, afin de remporter la partie contre l'empereur et les seigneurs dissidents. Exigence accordée : Napoléon III lui envoie ses meilleurs instructeurs, dont ce Jules Brunet qui avait réalisé des exploits six ans auparavant lors de la campagne du Mexique (1861). La mission de Brunet et de ses camarades est de taille : il leur faut former 1 000 fantassins, 350 cavaliers et 650 artilleurs aux techniques de guerre moderne. En retour, le shogun accorde à la France l'ouverture de quatre ports : Hakodate, sur l'île d'Hokkaido, Kanazawa, au nord, Nagasaki, au sud, et Yokohama, près de Tokyo. Profitant de cet élan, les hommes d'affaires français se frottent les mains : le potentiel économique de l'archipel est considérable, et sur place, l'ambassadeur Léon Roches fait office de représentant pour des entreprises françaises.

Dans ce pays qui le fascine, Brunet s'adapte vite. Instructeur en artillerie, il fraternise avec ses élèves et découvre la culture japonaise. Le militaire se montre enthousiaste et curieux. Il s'intéresse surtout aux samouraïs, qui savaient si bien manier l'épée comme la plume : l'officier français est lui-même dessinateur. Durant la campagne du Mexique, ses qualités avaient même été repérées par *Le Monde illustré*, un hebdomadaire populaire qui a reproduit ses croquis. Mais sa bonne volonté ne peut rien contre une situation politique chaotique. Des révoltes éclatent contre les *gaijin* («étrangers») qui installent leurs champs de manœuvre sur les terres agricoles. Les militaires occidentaux sont bientôt détestés par la population. Et la situation délicate dans laquelle se retrouve le shogun n'arrange pas les choses…



Sur cette image tirée de la revue *Le Monde illustré*, du 1er décembre 1866, Jules Brunet (cerclé de jaune) est assis à gauche de Jules Chanoine, le chef de la mission militaire française au Japon. Un an plus tard, Brunet désobéira et rejoindra l'armée du shogun.

En effet, l'empereur Komei décède, laissant un fils de 14 ans, Tenno Meiji, soutenu par des seigneurs qui réclament la fin de la domination shogunale. Le 3 janvier 1868, un coup de force proclame la restitution de tous les pouvoirs à l'empereur et à lui seul. Vent de panique chez les Français qui craignent de perdre leur point d'ancrage dans le pays : l'ambassadeur Roches, soutenu par Napoléon III, concocte alors un plan pour arrêter les impériaux à Odawara. Mais, face à l'armada déployée par les partisans de l'empereur, l'armée de Tokugawa est vaincue dès le début des hostilités. Par respect pour son souverain, le shogun préfère capituler et lui remettre le pouvoir gouvernemental dont il était investi. Une nouvelle ère s'ouvre pour le pays.

Pour les Français, la mission japonaise semble bel et bien terminée… L'ambassadeur Roches est rappelé à Paris et l'équipe française fait son paquetage. Mais quitter l'archipel est impensable pour Brunet : après avoir servi le shogun durant des mois, noué des liens solides d'amitié avec ses hommes, le lieutenant veut prolonger l'aventure. La veille du départ, lui et huit autres officiers désobéissent et embarquent sur une frégate commandée par le vice-amiral Enomoto Takeaki, dernier fidèle du shogun. Brunet laisse une lettre à son supérieur et ami Jules Chanoine : «Devant l'hospitalité chaleureuse du gouvernement shogunal, il me fallait répondre dans le même esprit […] J'ai décidé de rejoindre les serviteurs de l'ancien régime et mes élèves, qui aiment leur patrie.»



Collection Kharbine-Tapabor

Il aurait pu être fusillé… Mais à Paris, l'acte de Brunet n'est pas considéré comme une désertion. Le ministre de la Guerre, le maréchal Niel, lui accorde un congé sans solde et l'autorise à résider au Japon, à condition qu'il ne se prévale pas du statut d'officier français. Pourquoi une telle clémence ? Selon Michèle Battesti, historienne de l'Ecole militaire qui a tiré de l'oubli cet officier singulier, la diplomatie française utilise Jules Brunet comme un agent double. Certes, le shogun s'est retiré de la vie politique, mais plusieurs clans lui restent fidèles, notamment au nord du Japon. Ne sachant trop quel parti va finalement l'emporter, la France choisit de garder un homme en réserve, au cas où le vent tournerait… Brunet rejoint Hokkaido, l'île du Nord. Les partisans du shogunat y ont instauré la République sécessionniste d'Ezo, dirigée par le vice-amiral Takeaki, qui a refusé de remettre sa flotte au pouvoir impérial. Brunet reprend l'instruction de ses soldats et organise la défense de l'île.

La France rapatrie d'urgence Brunet par crainte qu'il ne soit torturé par les soldats de l'empereur nippon

«Durant toute cette période, il reste couvert par sa hiérarchie, souligne Michèle Battesti, mais tout en gardant son uniforme français. Car, contrairement à Tom Cruise dans *Le Dernier Samouraï* (le film librement inspiré de son histoire), Brunet n'a jamais endossé l'armure médiévale». Pour autant, l'implication de Brunet n'empêche pas la chute de la République d'Ezo. L'empire a réussi à fédérer tous les seigneurs du Japon, et leurs troupes se rapprochent dangereusement des côtes d'Hokkaido. Paris craint que Brunet ne soit torturé par la justice impériale : le militaire et ses camarades sont exfiltrés vers Yokohama en juin 1869. Son aventure aura duré moins de trois ans. La France félicite aussitôt l'empereur victorieux et l'informe que Brunet a été révoqué de l'armée après être passé en conseil de guerre. Mais il n'en est rien : il n'est mis à pied que quatre mois et onze jours avant d'être nommé directeur de la manufacture d'armes de Châtellerault.

Une autre guerre l'attend : il est fait prisonnier durant le conflit franco-prussien en 1870. Puis il participe, au côté des Versaillais, à la répression de la Commune un an plus tard. La consécration viendra en 1898, lorsqu'il sera promu chef de cabinet de son ami Jules Chanoine, antidreyfusard notoire, devenu ministre de la Guerre. Général de division, commandeur de la Légion d'honneur, Brunet décède en 1911. Seize ans plus tôt, il avait reçu une autre distinction, celle de Grand Officier du Trésor sacré du Mikado. Grâce à son armée moderne et bien formée, le Japon venait de battre la Chine à plate couture. L'empereur Meiji, magnanime, tenait à remercier Brunet pour son rôle dans la modernisation de ses troupes… A tout seigneur, tout honneur. ■

VINCENT BOREL

ET LE JAPON S'OUVRIT AU MONDE

A la fin du XIXe siècle, des Européens rapportèrent les premières photographies d'un empire presque inconnu, interdit aux étrangers depuis plus de deux cents ans par le régime des shoguns. De précieux documents pour l'Histoire.

PAR FRÉDÉRIC GRANIER (TEXTE)



KAMAKURA, VESTIGE DU MOYEN ÂGE
Tout est calme dans cette petite cité au pied du mont Fuji. Difficile d'imaginer qu'elle fut la capitale du pays de 1192 à 1333. Sur cette image datant de 1879, les habitants scrutent avec étonnement le baron von Stillfried, un photographe autrichien parti fonder un atelier au Japon.


Stillfried & Anderson/Musée Guimet/Grand Palais/RMN



Collection Philippe Doublet/adoc-photos

DES ANGLAIS COMME CHEZ EUX

Depuis 1902, le Japon est officiellement allié aux Anglais, rivaux des Russes en Asie. Les échanges se multiplient entre les deux Etats. Marchands, ambassadeurs et voyageurs européens gardent leurs habitudes et leur mode de vie loin de chez eux, comme le montre cette équipe de joueurs de cricket, photographiée vers 1905.

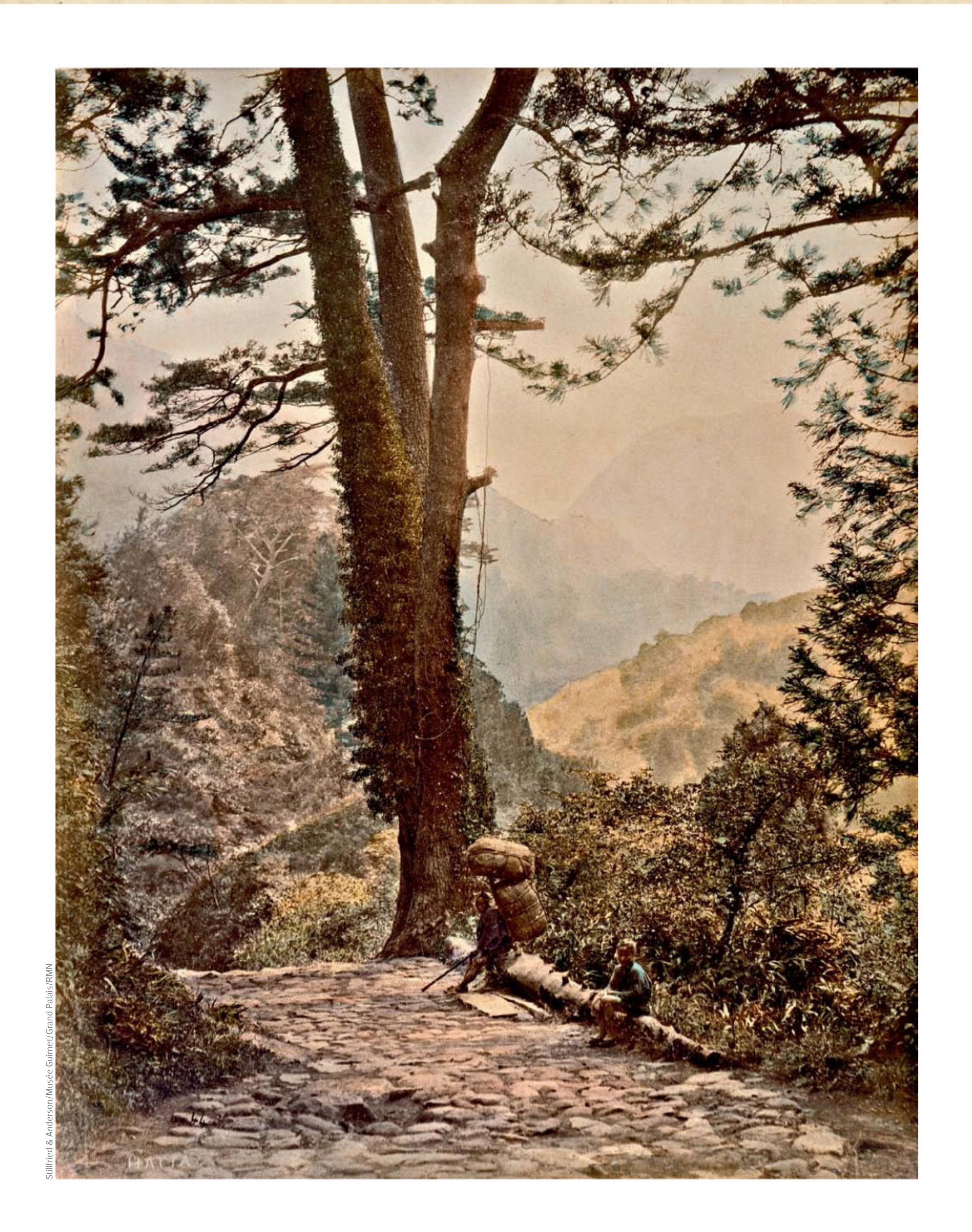
L'ESPRIT DU LAC

Sur les rives du lac Ashi (à l'ouest de Yokohama) trône Jeso Sama, le gardien des portes du paradis et de l'enfer dans la tradition bouddhique. Le photographe italo-anglais Felice Beato débarqua au Japon dès 1863, cinq ans avant la restauration de Meiji et l'immortalisa sur ce cliché. C'est sans doute la première fois qu'un Occidental venait se recueillir auprès de cette statue de bronze.

Felice Beato/adoc-photos

AU HASARD DES CHEMINS

Deux paysans font une halte sur une route pavée près du village de Hatta, dans la préfecture d'Ishikawa, au nord de Honshu (l'île principale). Ils se laissent photographier sans rechigner. Felice Beato évoquait pourtant les difficultés qu'il rencontrait parfois auprès de Japonais qui croyaient que son appareil allait absorber leur âme et les tuer.



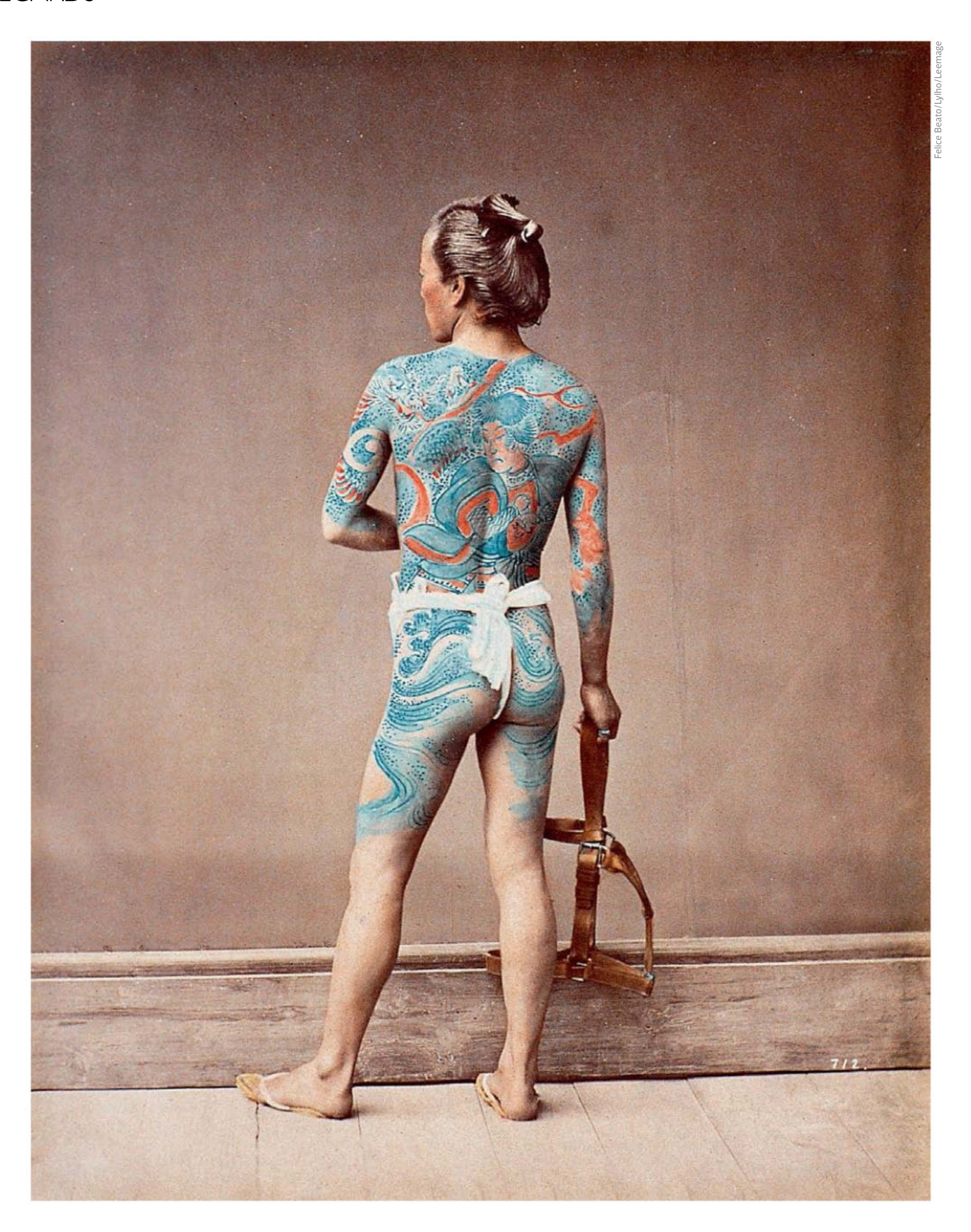
Stillfried & Anderson/Musée Guimet/Grand Palais/RMN



Coll. Marc Walter/adoc-photos



AUX COULEURS D'UNE ESTAMPE
Vêtus d'un simple *mawashi* (ceinture de tissu), trois Japonais s'approchent d'un des inquiétants rochers de l'île d'Enoshima, au sud de Tokyo, vers 1900. La photographie a été colorisée à Zurich, en Suisse, grâce au procédé du «photochrome» : le négatif en noir et blanc était transféré sur plusieurs plaques lithographiques, ce qui donnait au final un effet de couleurs saturées, proche des estampes japonaises.



Felice Beato/Lyho/Leemage

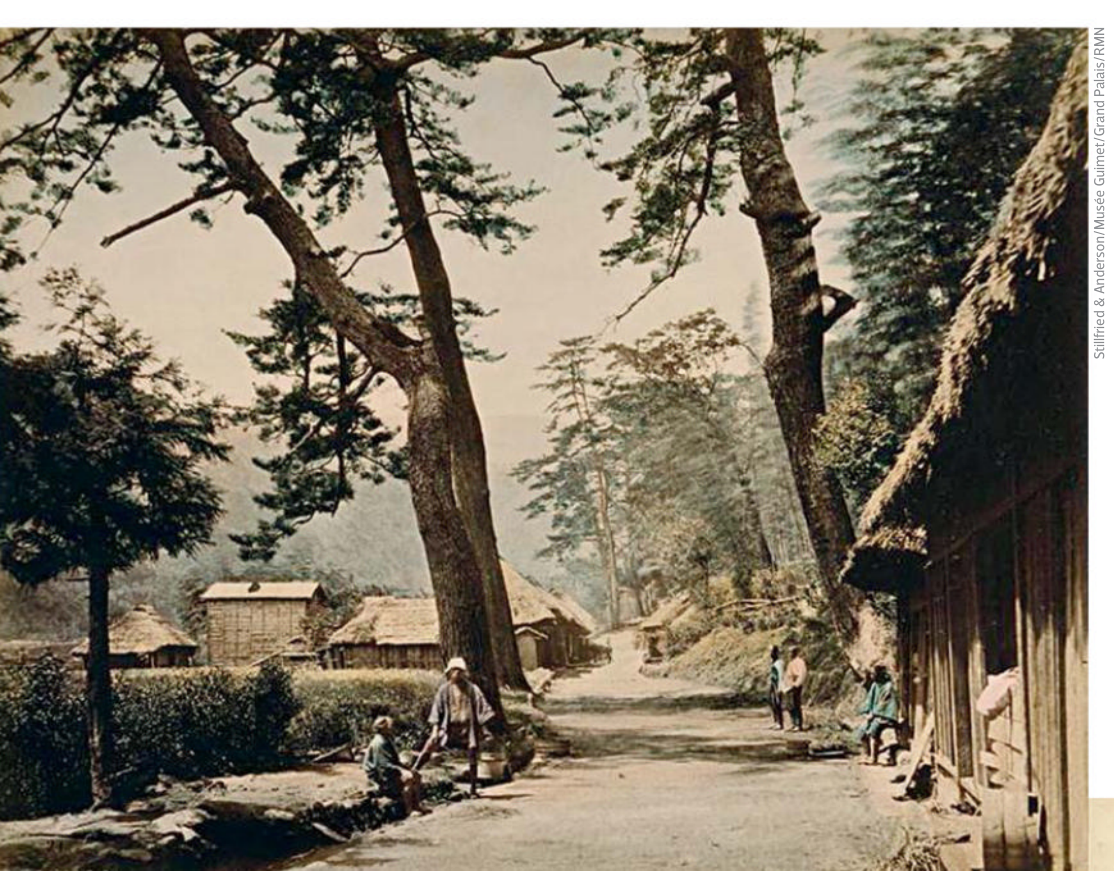
DES TATOUAGES INTERDITS

Ce *betto* (palefrenier) tient à la main un harnais (1867). Du cou jusqu'au milieu des cuisses, son corps est couvert de tatouages selon la technique ancestrale de l'*irezumi*. Glorifié au Moyen Age, le tatouage fut interdit au début de l'ère Meiji (1868), le gouvernement voulant protéger et lisser son image vis-à-vis de l'Occident.



AU TEMPS DE LA MOISSON

Ces paysannes participent à l'*inekari*, la récolte du riz, entre septembre et novembre. La céréale est au cœur de la vie de l'archipel : *gohan* (ou «riz cuit») signifie aussi «repas». Elle servait aussi de monnaie durant la période d'Edo : le nombre de *koku*, la quantité de riz mangée par un Japonais en un an, permettait de mesurer la richesse des seigneurs.



EN ROUTE VERS LA MER DE L'EST

Le baron Raimund von Stillfried fixe son objectif dans un petit village près de Kyoto vers 1879. Il se trouve sur le Tokaido («la route de la mer de l'Est»), l'un des cinq axes commerciaux développés par le shogunat des Tokugawa au XVIIe siècle afin de développer les échanges entre la capitale, Edo (rebaptisée Tokyo en 1868), Kyoto et Osaka.





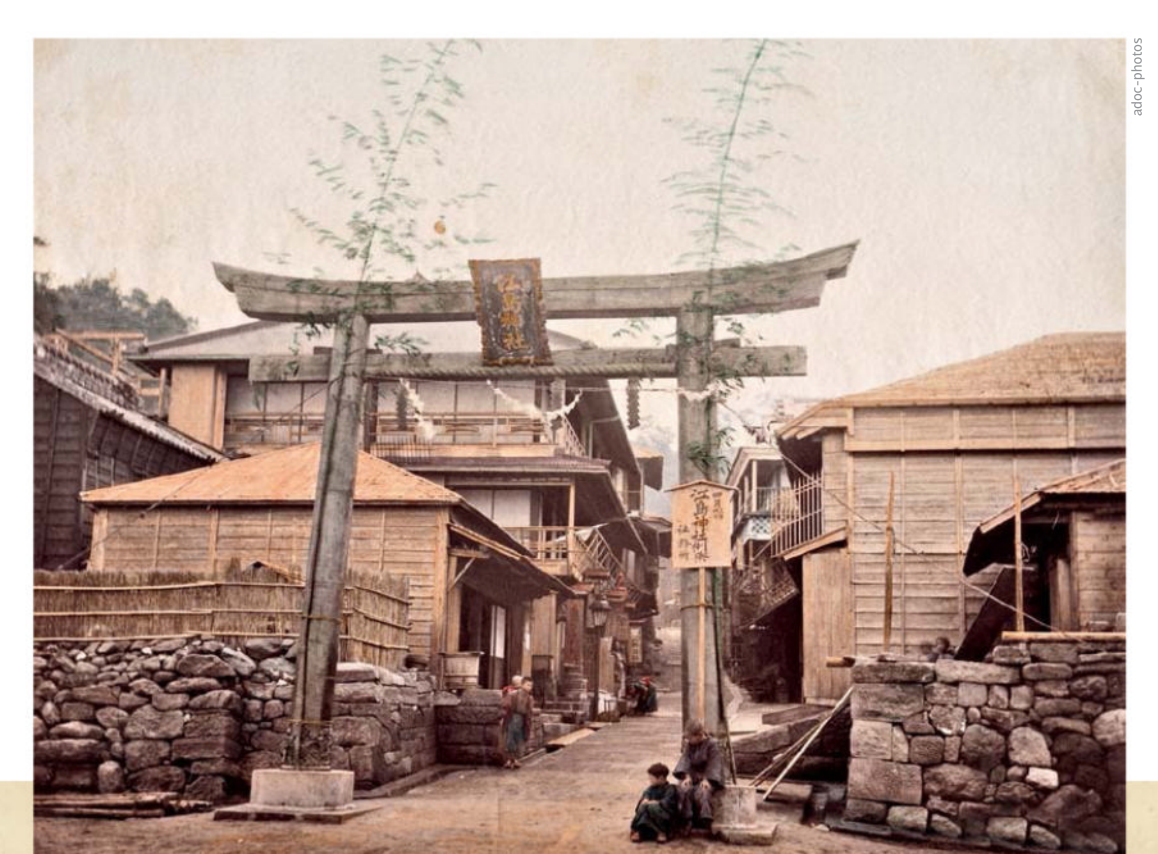
JARDINS ET PAVILLONS DE THÉ
Trois Japonaises dans leur kimono traditionnel posent à Yokohama dans le jardin Korakuen (littéralement, «jardin de la réjouissance ultérieure»). Construit au XVIIe siècle par le daimyo local, il n'était réservé qu'à son entourage et à ses invités. Devenu propriété municipale en 1884, le parc fut enfin ouvert au public, permettant ainsi au photographe de capturer pour la première fois ses nombreux trésors, comme ce pavillon de thé bordant le lac Kayo-no-ike.



Musée Nicéphore Niépce/Ville de Chalon-sur-Saône/adoc-photos

UNE ÉCONOMIE EN MUTATION
Dans les années 1880, ce commerçant ambulant arpente les rues afin d'y vendre ses paniers, balais et ustensiles. L'ère Meiji (1868-1912), qui voit l'archipel calquer son modèle sur les puissances occidentales, n'en est alors qu'à ses débuts : l'économie du pays reste surtout locale et régionale.

LA TERRE DES DRAGONS
Un *torii*, portail en bois, accueille les visiteurs sur l'île d'Enoshima. On raconte qu'ici, un dragon terrorisait jadis les enfants. Pour calmer sa colère, la déesse Benten lui proposa de l'épouser. Et le calme revint sur les côtes… L'ère Meiji et la modernité ne mettent pas fin aux légendes ancestrales : l'esprit du shinto plane toujours sur l'archipel.



adoc-photos

LE CAHIER PÉDAGOGIQUE

LES CLÉS POUR COMPRENDRE

PAR FRÉDÉRIC GRANIER ET VOLKER SAUX



En 1192, Minamoto no Yoritomo (ici sa statue conservée au musée de Tokyo) devint le premier shogun.

Musée national, Tokyo

Huit siècles de guerres et de paix p. 108
Lexique : les mots du Japon féodal p. 110
Cartes : vers un Japon unifié p. 112
Le code d'éthique du parfait samouraï p. 114
Pour en savoir plus... p. 116

HUIT SIÈCLES DE GUERRES ET DE PAIX

Au XIIe siècle, le Japon plonge dans une époque pleine de conflits, avant de se fermer

1185
La victoire des Minamoto ouvre l'ère des shoguns
Après cinq années de guerre entre le clan des Taira, soutenu par l'empereur, et celui des Minamoto, ces derniers l'emportent, établissant le shogunat de Kamakura, une ville située aux pieds du mont Fuji. Ce premier régime des shoguns (chefs militaires et civils) instaurera un système fondé sur des liens de vassalité entre seigneurs et samouraïs.

1324-1333
Instabilité et violence
Le Japon connaît une période chaotique : montée de la violence et du brigandage, appauvrissement des samouraïs… Profitant de la situation, l'empereur Go-Daigo tente de reprendre la main et s'allie aux troupes d'Ashikaga Takauji, le chef d'une branche des Minamoto : ils parviennent finalement à mettre à bas le régime de Kamakura.

1333–1336
Brève restauration impériale
L'empereur Go-Daigo rétablit la prééminence de l'empereur lors de l'éphémère régime Kemmu, qui prend fin trois ans plus tard lorsque les Ashikaga imposent un autre empereur, Komyo, au nord du pays.


DR
Go-Daigo, 96e empereur du Japon.

1467-1477
Les guerres d'Onin ravagent Kyoto
Deux groupes de gouverneurs militaires, les Hosokawa et les Yamana, s'affrontent à plusieurs reprises dans les rues de la capitale. Cette guerre civile dégénère et ouvre la période Sengoku, un siècle de terribles guerres internes. Les sengokus daimyos («seigneurs de la guerre») ne reconnaissent plus l'autorité du shogun et se comportent comme des souverains locaux.

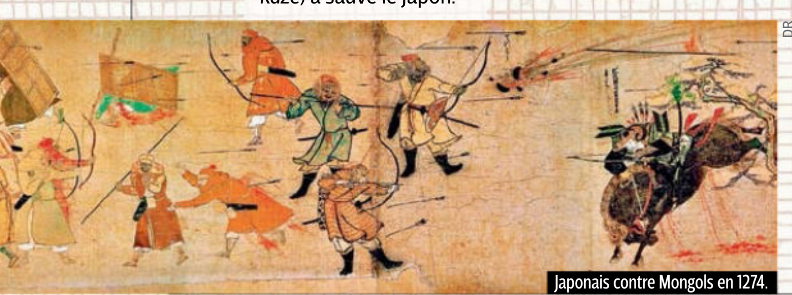
1185 — PÉRIODE DE KAMAKURA — 1336 — PÉRIODE DES COURS DU SUD ET DU NORD — 1392 — PÉRIODE MUROMACHI — 1477 — PÉRIODE

1274
Les Mongols lancent leur flotte à l'assaut de l'archipel
Après plusieurs victoires, notamment à Tsushima et Iki, l'armée mongole subit un revers lorsque sa flotte est dispersée par un typhon. Une nouvelle tentative, cinq ans plus tard, s'avèrera tout aussi infructueuse. Le «vent divin» (*kamikaze*) a sauvé le Japon.

1336-1392
Nord contre Sud
Les partisans de la cour du Nord installée à Kyoto se lancent dans une guerre civile contre la cour du Sud exilée au sud du Yamato. Cette période dite du «Nanbokucho» («Sud contre Nord») est aussi marquée par le bouddhisme zen, alors à son apogée.

1392
Le Japon enfin réunifié
Le clan des Ashikaga remporte la guerre civile. S'ouvre alors pour le pays une période de stabilité dans laquelle s'épanouit la société féodale et où les shoguns se succèdent sans heurts. Début du commerce sino-japonais, apparition du théâtre nô, des jardins zens et des cérémonies du thé… Le début de la période dite «Muromachi» (du nom d'un quartier de Kyoto, siège du pouvoir) s'apparente à un premier âge d'or pour le Japon.

1543
Premier contact avec des Occidentaux
Le 23 septembre, un navire portugais s'échoue sur Tanegashima, une île située dans l'archipel d'Okinawa. Le seigneur local accueille les rescapés qui lui enseignent les principes de fabrication des armes à feu.


DR
Japonais contre Mongols en 1274.


Dagli Orti/Suntory Museum of Arts/Granger Collection
Navire portugais arrivant à Tanegashima.

au monde à l'aube du XVIIe siècle. Chronologie.

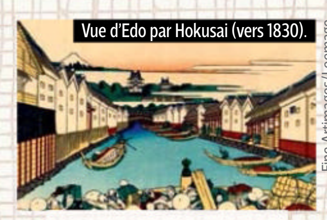


Le missionnaire François Xavier

Gilles Mermet/akg-images

1549
L'arrivée de missionnaires jésuites
Le 15 août, le père jésuite François Xavier débarque avec ses compagnons à Kagoshima. D'abord bien reçu par les autorités, il baptise un millier de Japonais, essentiellement dans la région de Yamaguchi, au sud du pays.

1582-1598
Hideyoshi modernise le pays
Lieutenant de Nobunaga, Toyotomi Hideyoshi lui succède et parachève sa politique de vassalisation des seigneurs de guerre. Il met au pas les organisations militaires et religieuses, fonctionnarise la classe guerrière, désarme les paysans, établit le cadastre des terres et force les samouraïs à résider près des châteaux… Mais ces réformes sont éclipsées par les revers militaires qu'essuie Hideyoshi, notamment lors de deux expéditions ratées en Corée.


Vue d'Edo par Hokusai (vers 1830).

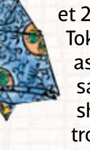
Fine Artimages/Leemage

1603
Le Japon se referme
Les Tokugawa installent leur capitale à Edo. La dynastie cherche à maintenir la stabilité du pays et l'isole des influences extérieures. Les missionnaires sont massacrés, les Espagnols et Portugais expulsés… A partir de 1635, les Japonais n'auront plus le droit de quitter l'archipel.

1853
Face aux navires américains
Le 8 juillet, une escadre américaine aux ordres du commodore Perry jette l'ancre dans la baie de Yedo. Ce dernier exige la conclusion d'un traité commercial avec le Japon, qui sera signé un an plus tard. Le shogunat est ébranlé par cette décision contraire à sa politique d'autarcie menée depuis deux siècles.

SENGOKU | 1573 PÉRIODE AZUCHI-MOMOYAMA | 1603 PÉRIODE D'EDO | 1867

1573
Le seigneur Nobunaga s'impose
Après sa victoire contre les Yoshitomo, Oda Nobunaga devient le plus puissant seigneur du Japon central et parvient progressivement à mettre au pas ses adversaires, notamment les moines bouddhistes qui ont monté contre lui des forces armées. Nobunaga parvient à chasser le dernier shogun de Kyoto et à mettre fin au régime shogunal.



Le shogun Tokugawa Ieyasu.

Granger NYC/Rue des Archives

1600
La bataille de Sekigahara
Hideyoshi meurt sans laisser de dynastie : une guerre de succession s'ouvre, culminant à Sekigahara les 20 et 21 octobre. Vainqueur, Tokugawa Ieyasu fait assassiner ses opposants et sera nommé shogun par l'empereur trois ans plus tard.

1731
Une grande famine décime le pays
Après un accroissement démographique et économique sans précédent, le Japon est affecté par une vague de famines, ce qui pose la question des ressources limitées de l'archipel en période d'autarcie. La misère se développe, accentuée par les catastrophes naturelles et les épidémies.

1867
La fin du Japon des shoguns
Le dernier chef militaire et civil restitue ses pouvoirs à l'empereur. Ouverture d'une nouvelle ère fondée sur la dynastie impériale : l'ère Meiji.


Mutsuhito, premier empereur Meiji.

DR

LEXIQUE

Pouvoir, religion, vie quotidienne… Les mots du Japon féodal dessinent les contours

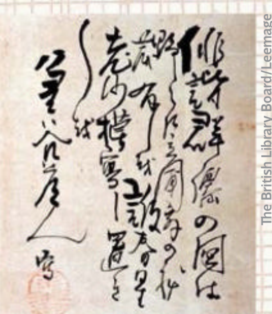


BAKUFU Parfois nommé «shogunat», il s'agit du gouvernement militaire et civil, de type féodal, dirigé par le shogun. Le Japon a connu trois *bakufu* durant les époques médiévale et pré-moderne : le *bakufu* de Kamakura (1192-1333), le *bakufu* de Muromachi (1338-1573) et le *bakufu* d'Edo(1603-1867).

BIWAHOSHI Ces moines errants, au crâne rasé et parfois aveugles, sont l'équivalent des troubadours et des poètes pour le monde occidental. Les *biwahoshi* se déplacent de village en village pour déclamer des récits épiques sur l'histoire du Japon et sa mythologie, dont le plus célèbre est *Le Dit des Heike* (XIIe siècle).

BONSAÏ Arbre miniaturisé en ligaturant ses branches. Durant l'époque de Kamakura (1185-1333), les bonsaïs étaient considérés comme des objets d'art et autant de signes de grandeur pour le seigneur qui les possédaient. Lors de l'ouverture au monde en 1868, ces petits arbres parfois centenaires devinrent les synonymes du raffinement nippon pour les Occidentaux qui découvraient le Japon.

BUNRAKU Datant du XVIIe siècle, ce type de théâtre de rue trouve son origine dans la région d'Osaka : un récitant est accompagné de trois montreurs de marionnettes, visibles du public, qui se déplacent en position de *kathakali*, c'est-à-dire avec les jambes à demi fléchies.

The British Library Board/Leemage

Image du poète Basho Mastuo (1644-1694), maître du haïku.

BUSHIDO Principes moraux que les samouraïs sont tenus d'observer. Le terme est dérivé du chinois *wu shi dao* qui signifie «la voix du guerrier». L'ensemble de ces préceptes s'est construit au cours du Moyen Age (XIIe-XVIe siècle), avant d'être rassemblés dans des ouvrages dont le plus célèbre est le *Hagakure*.



CHANOYU Désigne la cérémonie du thé japonaise. Influencée par la philosophie bouddhiste, elle est ritualisée à partir du XIIe siècle : dans un cadre serein et dépouillé, un praticien expérimenté sert le *matcha* (thé vert en poudre) à un groupe d'invités.



DAIMYOS Grands seigneurs du Japon médiéval et prémoderne, les daimyos (littéralement «grands noms») sont à la tête de vastes domaines. Subordonnés au shogun, ces gouverneurs se livrèrent des guerres incessantes du XIIIe au XIXe siècle pour agrandir leur territoire.

DOJO Lieu consacré à la pratique des *budo*, les arts martiaux japonais (comme le judo, le karaté-do, le kendo, le ju-jitsu…). Mais, historiquement, le dojo est aussi la salle du temple bouddhiste, propice à la méditation zen.



FUZEI Entre la plénitude, le charme, la grâce… Le *fuzei* est une émotion difficilement descriptible qui émane de lieux paisibles comme les sanctuaires ou les jardins.



GEISHA Entre artiste et dame de compagnie, la geisha (littéralement «détentrice d'un art») se produit dans les maisons de thé et les quartiers de plaisir, essentiellement entre les XVIIIe et XIXe siècles. Il en existe encore une centaine, la plupart à Kyoto.



HAIKU Petit poème à portée philosophique, dont on attribue l'origine à Basho Matsuo (1644-1694). Sa forme extrêmement brève est une manière de signifier l'évanescence des choses. Parmi les règles à respecter, le haïku doit donner une notion de saison (le *kigo*) et doit comporter une césure (le *kireji*).

HAN Domaine qui correspondait au fief d'un daimyo durant la période d'Edo. Créé par Toyotomi Hideyoshi vers 1580, ce système perdura jusqu'au début de l'ère Meiji avant d'être remplacé par celui des préfectures du Japon.



KABUKI Né au XVIIe siècle, et indissociable de la période d'Edo, ce genre théâtral populaire mêle chant (*ka*), danse (*bu*) et habileté technique (*ki*). Il se distingue notamment par le maquillage élaboré (*kumadori*) de ses interprètes. Très codifié, le kabuki aborde aussi bien la critique sociale que des drames historiques ou des comédies satiriques.

KAKEMONO Littéralement «rouleau accroché», il s'agit d'une peinture ou d'une calligraphie présente sous la forme d'un rouleau, supporté par une fine baguette de bois, et que l'on accroche à un mur. Cette forme de présentation remonterait à la dynastie Tang en Chine (VIe siècle), et a connu son apogée au Japon durant l'époque de Heian (795-1192).

KAMIKAZE «Vent divin» : c'est ainsi que les Japonais nommèrent au XIIIe siècle les typhons qui avaient emporté la flotte mongole lors

d'une civilisation complexe et raffinée.

de deux tentatives d'invasion infructueuses. Sept siècles plus tard, lors de la guerre du Pacifique, le terme désigna les militaires de l'empire du Japon qui effectuaient des missions suicides.

KIMONO Porté par les hommes comme par les femmes, ce vêtement traditionnel ample se noue à la taille. Sa forme, sa couleur, son motif dépendent de la classe sociale de la personne qui le porte, mais aussi de l'événement célébré. Les premiers kimonos ont été largement influencés par la Chine et les vêtements traditionnels des Hans.

KYOGEN Souvent représenté entre deux pièces de nô, le *kyogen* est une forme comique du théâtre japonais. Joué en général sans masque et avec peu de musique, il utilise la langue contemporaine et les expressions usuelles de la période Muromachi (XIVe-XVIe siècle). Les dialogues sont souvent improvisés.

Origamis de l'école de Katsushika (fin du XIXe siècle).



Images BNF/Grand Palais/RMN



MIKADO Littéralement «sublime porte», le terme désigne à l'origine le palais impérial, mais fut adopté par métonymie pour désigner l'empereur. Utilisée lors des époques de Heian et d'Edo, cette formulation est aujourd'hui supplantée par *tenno* («empereur céleste»).



NINJA Combattants spécialisés dans les coups fourrés et les meurtres, les ninjas («personnes cachées») ont été très utilisés par les seigneurs pour leurs opérations d'espionnage durant l'époque médiévale. Ils ont peu à peu disparu mais restent présents dans la culture populaire.

NO Alliant des chroniques en vers à des pantomimes dansées, le théâtre nô apparaît au XIVe siècle et s'adresse à l'aristocratie. Le jeu des acteurs, très épuré, est caractérisé par les *miiye* : des arrêts prolongés dans le temps du geste et de la mimique afin d'en accroître l'intensité. Durant l'époque féodale, les acteurs nô vivaient sous la protection d'un daimyo, d'un monastère ou du shogun.



ORIGAMI Désigne l'art du pliage du papier. La technique, venue de Chine, aurait été importée au Japon par des moines bouddhistes durant le Moyen Age. Son usage est parfois religieux, notamment pour représenter les divinités lors des cérémonies shintos.



RÔNIN Samouraï sans maître, exclu de la société féodale à la suite de son licenciement, de la mort de son seigneur ou de sa défaite au combat. Les rônins (littéralement «hommes errants» ou «hommes vagues ») deviennent des parias de la société. Leur nombre a considérablement augmenté au début de la période d'Edo et de la pacification du pays.



SAKOKU «Fermeture du pays» : nom donné à la politique isolationniste du Japon au début de la période d'Edo, à partir de 1636, et qui prit fin en 1853, lorsque les navires américains forcèrent le shogunat de Tokugawa à ouvrir les ports de l'archipel.

SANKIN-KOTAI Principe instauré par le shogunat de Tokugawa à partir de 1634 et qui resta en vigueur jusqu'en 1862 : les daimyos étaient obligés de résider alternativement dans la capitale, Edo, où siégeait le shogun, et au sein de leur *han* («fief»).



Thierry Ollivier/Musée Guimet/Grand Palais/RMN

Cinq acteurs du théâtre kabuki, photographiés vers 1875.

SAMOURAÏ Le terme vient de *saburau*, «servir». C'est un membre de la classe guerrière qui se met au service d'un seigneur. Cette caste s'affirme aux XIIe et XIIIe siècles, au moment où les guerres civiles ravagent le pays. En tant que groupe social, les samouraïs disparaissent à la fin de la période d'Edo.

SEPPUKU Littéralement, «coupure au ventre». Parfois nommé «hara-kiri», il désigne le suicide ritualisé des samouraïs : le guerrier, accroupi, s'enfonce son sabre dans le ventre avant qu'un comparse lui tranche la tête pour abréger ses souffrances. Apparu au XIIe siècle au Japon, il est officiellement interdit en 1868.

SHOGUN Abréviation de *seiitaishogun* («grand général pacificateur des barbares») qui désigne le dirigeant du Japon aux côtés de l'empereur, garant des traditions. Le premier seigneur à obtenir ce titre fut Minamoto No Yorotomi en 1192. Le titre fut aboli en 1868.



YOKAI «Esprit», «fantôme» : ces créatures surnaturelles sont très présentes dans la culture folklorique japonaise. Prenant souvent la forme d'animaux, les *yokai* oscillent entre espièglerie et malveillance à l'égard des hommes.

VERS UN JAPON UNIFIÉ

Coups de projecteur sur trois périodes clés de l'histoire de l'archipel, de la

XIIE SIÈCLE À L'AUBE DU MOYEN ÂGE



Durant les premières années de l'époque médiévale (1185-1573), le Japon présente un espace plus réduit qu'aujourd'hui : l'île d'Hokkaido, au nord du Japon, et l'archipel des Ryukyu, au nord de l'actuelle Taïwan, ne sont pas contrôlés par le pouvoir. Les disparités sont grandes, et les territoires situés aux extrêmes sont considérés comme à moitié barbares. La vie sociale et politique s'articule autour de deux régions, le Kinai et le Kanto, et ses deux principales villes respectives : Kyoto, cœur de la civilisation impériale, et Kamakura, qui devient la capitale effective du shogunat en 1192. Durant tout le Moyen Age, le pays sera tiraillé entre ces deux centres politiques. ■

1573-1603 LE CHEMIN



Le Japon entre dans une nouvelle ère après des siècles d'instabilité. Trois seigneurs vont progressivement prendre le contrôle du pays. Oda Nobunaga remporte plusieurs victoires, notamment celle de Nagashino (1575), grâce à l'utilisation des armes à feu, avant d'être nommé sho-

naissance de la féodalité à la construction du Japon moderne.

VERS LA STABILITÉ



gun par l'empereur. Toyotomi Hideyoshi achève l'unification du pays en 1590 mais meurt sans laisser de dynastie. Les guerres de succession reprennent, avant que Ieyasu Tokugawa ne remporte la victoire à Sekigahara (1600) et installe un régime stable qui durera deux siècles et demi. ■

1603-1867 LE TEMPS DE LA «PAX TOKUGAWA»

❶ Edo, nouvelle capitale
En 1603, le pouvoir féodal est divisé entre le shogunat, à Edo, et les domaines provinciaux dans le reste du Japon.

❷ L'apogée du shintoïsme
Izumo, Ise, Nikko... De nombreux sanctuaires sont construits ou rénovés aux XVIIe et XVIIIe siècles.

❸ Un essor économique
La période voit se développer les échanges interrégionaux, notamment sur le Tokaido, la route qui relie Edo, Kyoto et Osaka.

Hokkaido
Hakodate
Aomori
Akita
Ishinomaki
Sendai
Mer du Japon
Océan Pacifique
Honshu
Kanazawa
Nikko
Mito
EDO ❶
❷ Izumo
Kyoto
Nagoya
Choshu
Osaka
Ise
Shimoda
Shimonoseki
Shikoku
Wakayama
Le Tokaido ❸
Tosa
Nagasaki
Kyushu
Satsuma
Kagoshima

Territoire du Japon au milieu du XVIIe siècle
Territoires contrôlés par le shogun et ses vassaux
Fiefs des "daimyos extérieurs" non dépendants du shogun
Fiefs dits "du Sud-Ouest" opposés au shogunat au milieu du XIXe siècle
Principales routes
Temples, sanctuaires, lieux de pèlerinage importants

Après avoir reçu le titre de shogun en 1603, Ieyasu Tokugawa installe la capitale à Edo et fonde un régime autoritaire et fermé au monde : entrées et sorties du territoire sont interdites à partir de 1636. L'autorité de la dynastie s'écorne au milieu du XIXe siècle : la période dite «Bakumatsu» (1853-1867) voit l'émergence de clans opposés au shogunat des Tokugawa. Les familles Satsuma, Tosa et Choshu s'allient et parviennent ainsi à contrôler une partie du sud du pays. Face aux rébellions croissantes, dont la plus sanglante est la révolte de Mito (1864), ainsi qu'aux pressions des Occidentaux, le régime s'effondre en 1867, marquant la fin du shogunat. ■

Cartes : Sophie Pauchet

LE BUSHIDO

Ce code d'éthique du parfait samouraï fut théorisé à partir du XVIIe siècle

Un gentleman-guerrier, prêt à mourir pour son seigneur : notre image d'Epinal du samouraï doit beaucoup au bushido ou «voie du guerrier», le fameux code d'éthique du combattant japonais (*bushi* désigne un soldat, *do* signifie la voie). Etonnamment, ce code n'est pas une invention du Japon féodal des XIIe-XVIe siècles, où la guerre battait son plein : il ne fut édicté qu'au début de la période d'Edo (1603-1867), dans un archipel pacifié où les samouraïs devenaient des guerriers sans bataille, mais toujours entraînés, prêts à servir et jouissant d'un statut social élevé. Il puisa néanmoins dans les règles non écrites des guerriers féodaux (la «Voie de l'arc et du cheval», apparue au Xe siècle), ainsi que dans celles du confucianisme et du bouddhisme zen, pour dresser en sept vertus majeures le portrait d'un homme d'élite, plein d'abnégation et de qualités morales. Cet esprit chevaleresque à la nippone reste bien sûr un idéal à une époque où les samouraïs ne combattaient plus : les vraies pratiques guerrières du Japon féodal en étaient bien loin, avec leur lot de brutalités et de trahisons…

Théorisé d'abord par le philosophe Yamaga Soko (1622-1685), complété par d'autres écrits tels le *Hagakure* et le *Budo sho-shin shu* (les enseignements de deux samouraïs du XVIIIe siècle), ce code fut connu en Occident à partir de 1899 grâce au livre *Bushido, âme du Japon*, d'Inazo Nitobe (écrit à l'origine en anglais). Par la suite, on a pu voir dans le Japon militariste des années 1930-1940, et dans certains aspects de sa société contemporaine, la continuité du bushido, qui se retrouve aussi dans les arts martiaux.

INTÉGRITÉ C'est la vertu cardinale du bushido. Elle consiste à accomplir sans flancher ce que l'on croit juste, à suivre avec rectitude la ligne du devoir sans jamais s'en écarter. Elle est «le pouvoir de prendre, sans faiblir, une décision dictée par la raison. Mourir quand il est bien de mourir, frapper quand il est bien de frapper», détaille Inazo Notibe. L'intégrité exige un courage et une volonté sans faille, et une grande fidélité à son engagement et à son idéal.

COURAGE «Le courage est de faire ce qui est juste», disait Confucius Ne pas faire ce qui est juste constitue donc une preuve de lâcheté. Le vrai guerrier, qui suit les préceptes du penseur chinois, apprendra ainsi à surmonter ses craintes, surtout celle de la mort : il doit être prêt à mourir si la situation l'exige. Les samouraïs étaient d'ailleurs endurcis dès le plus jeune âge. Mais attention : courageux ne veut pas dire tête brûlée. Risquer sa vie aveuglement n'est pas de la bravoure.

BIENVEILLANCE Le samouraï n'est pas qu'une machine à tuer ! Il doit aussi faire preuve de compassion et de bienveillance, c'est-à-dire être attentif à son prochain, montrer de l'attention et de l'indulgence, savoir calmer les esprits et porter assistance…. Mais aussi être sensible aux arts : dans son ouvrage, Inazo Nitobe dépeint ainsi des guerriers musiciens ou poètes.

Sept symboles pour éclairer la voie
La calligraphie faisait partie de la discipline du samouraï. Elle lui permettait de réfléchir sur les sept vertus dont l'écriture même révèle le sens. Ainsi le mot *chugi* (loyauté) se forme avec les caractères signifiant«cœur», «équilibre» et «fidèle». Une leçon à méditer.



GI
Intégrité



YU
Courage



JIN
Bienveillance

dans un Japon… en paix.

RESPECT On pourrait aussi parler de politesse, ou de courtoisie. Cette vertu consiste à tenir compte des sentiments d'autrui, en se montrant poli, prévenant et pudique. C'est une façon de reconnaître la valeur humaine de son interlocuteur, une marque de civilisation, mais aussi une forme de maîtrise de soi. Cette vertu, toujours très présente au Japon aujourd'hui, est une sorte d'équivalent de «l'étiquette» française.

HONNEUR Le samouraï doit toujours garder l'estime de soi et le sens de l'honneur, veiller à conserver intacte sa réputation. Comme le dit de façon imagée Inazo Nitobe, «le déshonneur est pareil à une cicatrice sur un arbre que le temps, au lieu d'effacer, agrandit tous les jours». La perte de l'honneur peut justifier des réactions radicales, soit sur autrui, soit sur soi-même, par la pratique du *seppuku*, le suicide rituel par éventrement. Le samouraï Minamoto no Yorimasa inaugura cette pratique en 1180 pour éviter d'être capturé par l'ennemi durant une bataille.



The Granger Collection NY/Aurimages

Des maîtres de l'archerie à cheval
Né au X[e] siècle le *Kyuba no michi* («Voie de l'arc et du cheval»), premier code de chevalerie du Japon, inspira le bushido. Malgré l'évolution de l'armement, les guerriers de la fin du XIX[e] siècle, tel ce samouraï en tenue d'apparat, s'entraînaient toujours ainsi à l'archerie montée.

LOYAUTÉ Le samouraï est là pour servir. «Il se conduira en fils et en sujet fidèle. Il ne quittera pas son souverain, quand bien même le nombre de ses sujets passerait de cent à dix, de dix à un», dit le *Hagakure*. Cette loyauté peut aller jusqu'au *junshi*, ou suicide par fidélité. Ainsi lorsque le daimyo Date Masamune mourut de vieillesse en 1636, quinze de ses samouraïs les plus dévoués décidèrent de le suivre dans la tombe.

SINCÉRITÉ Tout est honnête et sincère chez le samouraï, le mensonge et l'ambiguïté sont des lâchetés. Le guerrier est un homme de parole : s'il dit une chose, cela vaut engagement. Il n'a pas besoin de prêter serment, et mettre en doute sa parole revient à l'insulter. Dans les faits, les contre-exemples à cette vertu, comme à toutes les autres, abondaient dans le Japon féodal, riche en trahisons, retournements d'alliances, cruautés et autres fourberies… En somme, le bushido demeura plus un idéal qu'une réalité ! ■

VOLKER SAUX



REI
Respect



MEIYO
Honneur



CHUGI
Loyauté



MAKOTO
Sincérité

Calligraphies : DR

POUR EN SAVOIR PLUS

LA SÉLECTION DE FRÉDÉRIC GRANIER

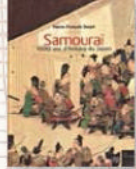


DR

BEAU LIVRE

LE GUERRIER AUX MILLE VISAGES

Sur une gravure du XVI[e] siècle, deux combattants s'affrontent dans un violent corps à corps. Quelques pages plus loin, une horde de brigands s'apprête à mettre à sac un village. A la fin du livre, un politicien pose fièrement, le sabre à la main. Rien ne semble unir ces hommes et, pourtant, tous se réclament du même statut : celui de samouraï. Qui furent réellement ces guerriers apparus au X[e] siècle, et qui dominèrent le Japon jusqu'à la fin de la période d'Edo ? Dans un imposant ouvrage, entre livre d'art et anthologie, l'historien Pierre-François Souiry raconte mille ans d'histoire de l'archipel à travers cette figure au statut mouvant : guerrier téméraire qui accepte volontairement la mort, amateur d'art et de thé, maître d'armes au code d'honneur irréprochable… Un livre indispensable pour découvrir les richesses du Japon féodal, disponible également dans un luxueux coffret comprenant un recueil de photographies et de nombreux tirés-à-part.



***Samouraï – 1000 ans d'histoire du Japon*, de Pierre-François Souiry, éd. des Châteaux des ducs de Bretagne, 2014, 40 €.**

ANTHOLOGIE

Japon-Occident, chronique d'une rencontre

Au XIII[e] siècle, Marco Polo évoquait Cipango, une île située au sud-est de la Chine, censée abriter mille richesses… Trois siècles plus tard, les premiers Occidentaux à fouler son sol furent des marchands portugais. Ils y introduisirent les armes à feu et ouvrirent la brèche de l'évangélisation de Cipango, bientôt renommée *Japão*. Cette anthologie relate la rencontre entre ces deux mondes, émaillée de cartes et d'écrits de marins et de jésuites…

***La Découverte du Japon par les Européens*, de Xavier de Castro, éd. Chandeigne, 2013, 29 €.**



LIVRES

Derrière le «pays verrouillé»

Après s'être débarrassé de ses rivaux, Tokugawa Ieyasu est nommé shogun par l'empereur en 1603, et ferme progressivement tous les ports de l'archipel aux étrangers. La période d'Edo (1603-1867) serait-elle celle d'un repli frileux ? Un couple d'historiens démonte cette vision immobiliste et retrace le bouillonnement artistique et économique sans précédent d'un âge d'or qui annonce le Japon moderne.

***Le Japon d'Edo*, de François et Mieko Macé, éd. Les Belles Lettres, 2006, 18 €.**

Merveilles de l'art nippon

Mille ans de la vie de l'archipel à travers la peinture, la sculpture et les arts décoratifs ? Une manière originale de se plonger dans les soubresauts du Japon médiéval et de ses grandes figures.

***Le Japon – Guide des arts*, de Rossella Menegazzo, éd. Hazan, 2008, 20 €.**

Les illusions du «Grand Japon»

Prétextant un sabotage, le Japon envahit la Mandchourie en 1931, ouvrant une ère de conflits qui prendra fin en 1945. Deux historiens ont rencontré les «enfants de l'empereur» qui ont pris part à la guerre, sans autre choix que d'obéir à leur devoir. Comme si la violence et les liens de subordination de l'époque médiévale se retrouvaient subitement projetés au XX[e] siècle…

***Le Japon en guerre, 1931-1945*, de H. et Th. Cook, éd. de Fallois, 2015, 22 €.**



CINÉMA

SHAKESPEARE AU PAYS DES SAMOURAÏS

Au XVIe siècle, le Japon est plongé dans des guerres incessantes entre familles rivales. Le seigneur Takeda rêve de conquérir Tokyo et d'imposer son autorité sur tout l'archipel, mais il est blessé lors du siège d'un château : il ordonne alors à ses généraux de dissimuler sa mort afin de conserver l'unité du clan et est remplacé par un sosie, un voleur qui vient d'échapper à la crucifixion… En 1980, Akira Kurosawa, alors septuagénaire, réalise son rêve le plus fou : retranscrire à l'écran les batailles épiques, les retournements d'alliances et les complots de la période Sengoku. Pour y parvenir, le créateur des *Sept samouraïs* a fait appel aux capitaux américains et à deux de ses plus fervents admirateurs, Francis Ford Coppola et George Lucas, qui l'ont aidé à produire cette fresque digne d'Hollywood. Juste retour des choses : Lucas n'a jamais caché s'être inspiré du *Château de l'Araignée* (1957) de Kurosawa pour le scénario de *Star Wars* (1977)… Disponible aujourd'hui en Blu-ray, qui retranscrit parfaitement ses dominantes rouges et noires, *Kagemusha* prend des airs de tragédie shakespearienne : une parabole sur la vacuité du pouvoir à une époque où un coup de lame pouvait réduire à néant les plus puissantes dynasties.

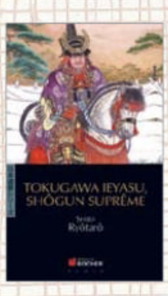

Prod DB/Greenwich Films/Nippon Herald Films/DR

***Kagemusha, l'ombre du guerrier*, de Akira Kurosawa, 1980, DVD et Blu-ray, 20th Century Fox, 20 €.**

BIOGRAPHIE

Le devoir par-dessus tout

En 1579, lorsque sa femme et son fils aîné furent soupçonnés de conspiration, le seigneur Tokugawa Ieyasu n'hésita pas une seconde. Il exécuta immédiatement son épouse et ordonna à son fils de se suicider par *seppuku*… Dans une biographie en forme de roman épique, Ryotaro Shiba revient sur l'indéfectible code d'honneur de ce maître de guerre. De son enfance comme otage du clan Oda jusqu'à son ascension dans un Japon à feu et à sang, son destin hors normes bouleversera à jamais l'archipel : il sera le fondateur de la plus longue dynastie de shoguns de 1603 à 1867. L'intransigeance est parfois payante… .



***Tokugawa Ieyasu, shogun suprême*, de Ryotaro Shiba, éd. du Rocher, 2011, 25 €.**

EXPOSITIONS

Costumes, parures et masques

Cet été, le musée Guimet rend honneur au théâtre asiatique en exposant des trésors venus du Japon : masques nô, marionnettes de l'île de Shikoku, estampes reproduisant des scènes du théâtre kabuki… Le clou de l'exposition ? Les kimonos de Itchiku Kubota (1917-2003) qui, juxtaposés, forment des paysages à part entière.

***Du nô à Mata-Hari, 2 000 ans de théâtre en Asie*, musée Guimet, 6, place d'Iéna, 75116 Paris. Jusqu'au 31 août 2015.**

Tokyo-sur-Seine

C'est le lieu incontournable pour ceux qui souhaitent préparer un voyage au Japon, découvrir l'histoire du pays et les richesses de la culture nipponne : à deux pas de la tour Eiffel, la Maison de la culture du Japon propose expositions, projections de films, initiations au manga, cours de langue… Ne pas manquer la cérémonie du thé au dernier étage chaque mercredi, parenthèse zen au cœur de la capitale.

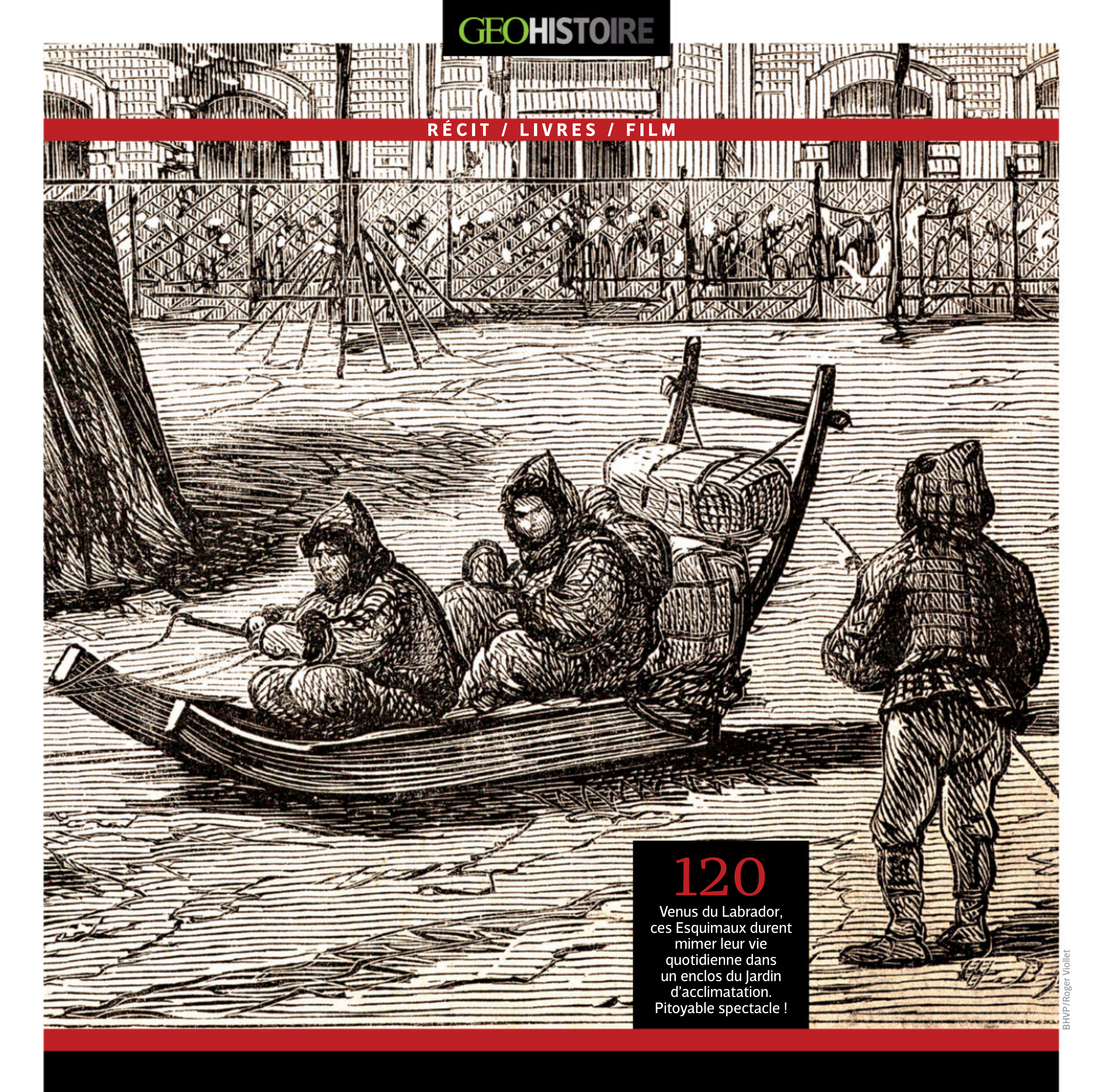
Maison de la culture du Japon, 101 bis, quai Branly, 75015 Paris.

Un jardin comme une estampe

Les amateurs d'art asiatique peuvent admirer dans la maison de Claude Monet, à Giverny, sa collection d'estampes japonaises, dont vingt-trois signées Hokusai. Des chefs-d'œuvre qui ont inspiré le maître de l'impressionnisme pour l'aménagement de son jardin. Une promenade hors du temps.

Fondation Claude Monet, 84, rue Claude Monet, 27620 Giverny.

RÉCIT / LIVRES / FILM



120
Venus du Labrador, ces Esquimaux durent mimer leur vie quotidienne dans un enclos du Jardin d'acclimatation. Pitoyable spectacle !

BHVP/Roger Viollet

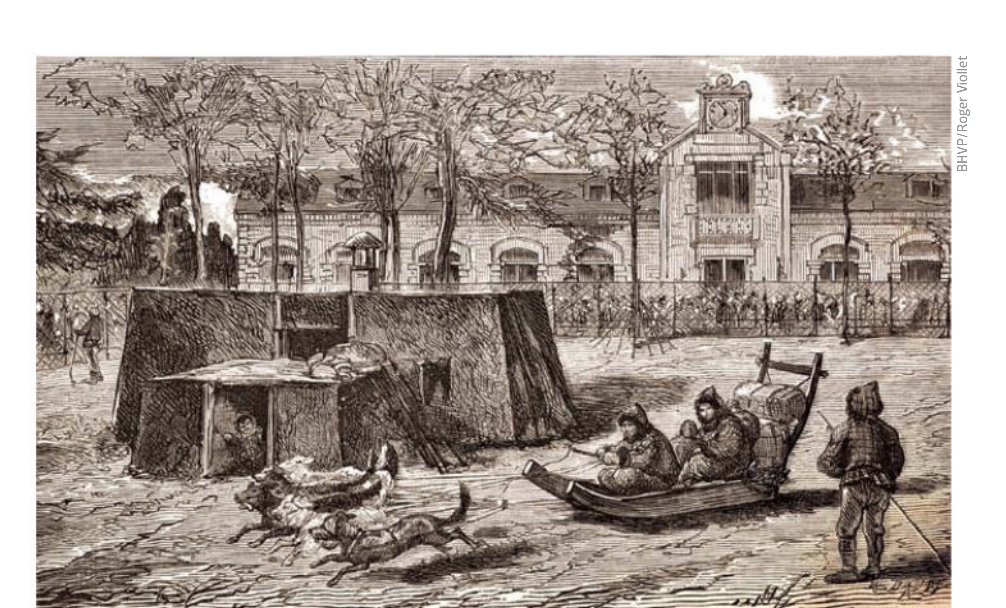
LE CAHIER DE L'HISTOIRE

PARIS Le tragique destin des Inuits exhibés dans un zoo en 1881 **p. 120**
CINÉMA *L'Armée des ombres* de Jean-Pierre Melville éditée en Blu-ray **p. 130**
BEAU LIVRE L'histoire du tourisme en France racontée grâce aux affiches **p. 134**



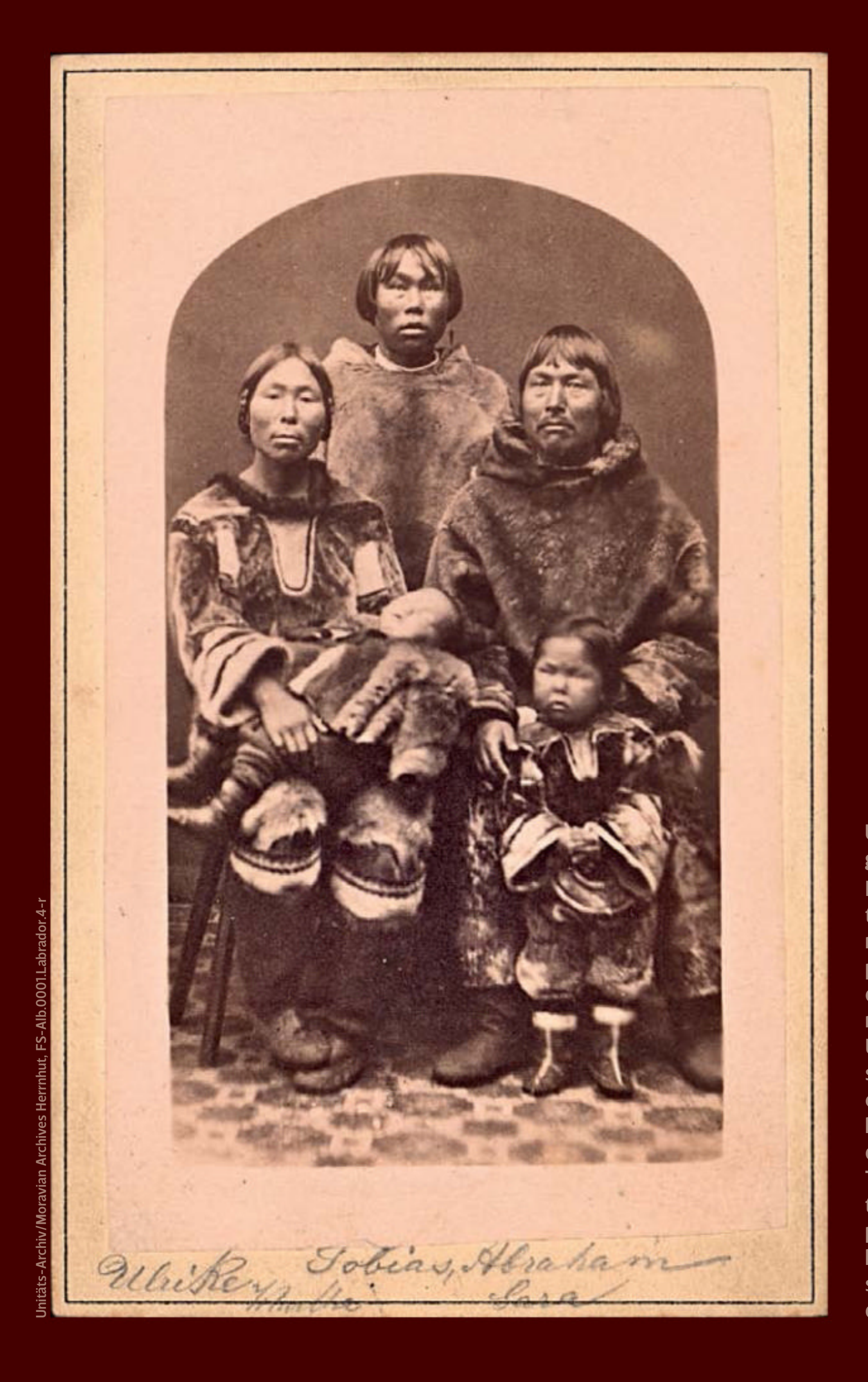
CINQ INUITS DANS UN ZOO

A la fin du XIXe siècle, ces «sauvages» ont été exhibés en Europe comme des animaux. Ils connurent une fin tragique à Paris, et leurs squelettes furent même exposés en public. En 2015, leurs dépouilles devraient revenir au Canada.



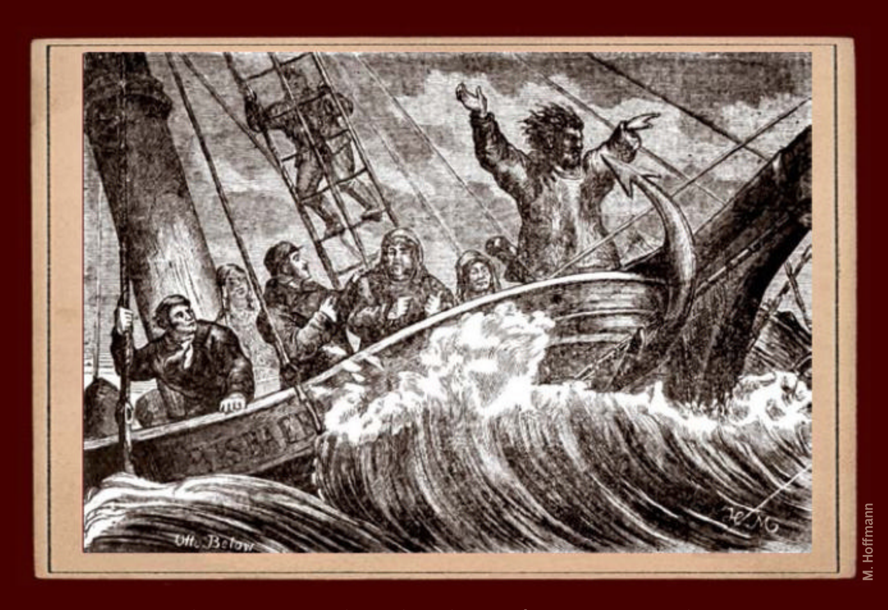
Une attraction pour les Parisiens Dans un enclos du jardin d'acclimatation, les Inuits faisaient une démonstration de conduite de traîneau pour les spectateurs enthousiastes, massés derrière le grillage (gravure du XIXe siècle).

BHVP/Roger Viollet



Une famille au grand complet
Posant dans leurs tenues traditionnelles en peau de phoque, doublées de fourrure de renne, on voit ici Ulrike, tenant Maria sur ses genoux, et Abraham, avec la petite Sara devant lui. Le jeune Tobias, qui avait tenu à les accompagner dans leur voyage, se tenait debout, derrière eux.

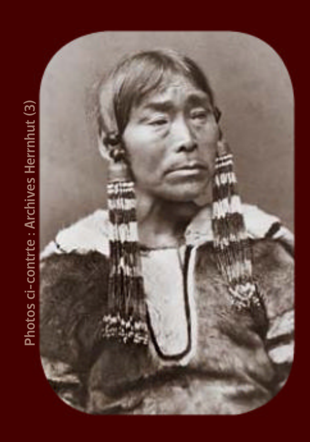




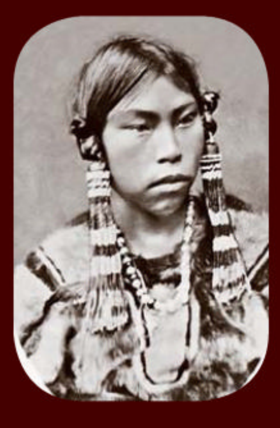
M. Hoffmann

Le chaman inuit voulait calmer la tempête avec ses sortilèges
Cette gravure illustre un des épisodes les plus étonnants de la traversée de la mer du Nord. Le 21 septembre 1880, au large de l'archipel d'Héligoland, près des côtes allemandes le bateau qui transportait les Inuits fut soudain pris dans une tempête. Tigianniak se précipita alors à la proue et se mit à gesticuler en poussant des hurlements. Un des Esquimaux expliqua à l'équipage que le sorcier était «en train de faire de la magie pour avoir du bon vent».

Photos ci-contrte : Archives Herrnhut (3)



Paingu, 50 ans, était la femme du chaman.



Nuggasak, 15 ans, décéda la première.



Abraham, 34 ans, était un interprète inuit.



Du Labrador à l'Europe
Parti d'Hebron, au nord-est du Canada, le groupe arriva à Hambourg, début d'une tournée «ethnographique» qui ira jusqu'à Paris en 1880.

Ce lundi 10 janvier 1881, trois lignes dans le quotidien *La Presse* annoncent la nouvelle : «Les Esquimaux du Jardin d'acclimatation ont quitté Paris. Pris du mal du pays, ces habitants des régions hyperboréennes regagnent le Labrador.» Petit article, mais gros mensonge ! Les Esquimaux en question ne sont pas du tout en route pour regagner leur patrie. Ils sont toujours à Paris, dans une baraque en bois installée à l'extérieur de l'enceinte principale de l'hôpital Saint-Louis. Et ils sont en train de mourir dans des conditions sordides.

L'aventure de ces Esquimaux (terme désignant l'ensemble des peuples des régions arctiques, dont les Inuits) commence le 10 août 1880, lorsque l'*Eisbär*, une goélette en provenance d'Allemagne, jette l'ancre dans le petit port d'Hebron, un village sur la côte du Labrador. Quelques familles inuits vivent ici, en harmonie avec des missionnaires moraves, une branche du protestantisme issue de Moravie (aujourd'hui en République tchèque). L'expédition est commanditée par Carl Hagenbeck, marchand d'animaux exotiques et propriétaire d'une ménagerie à Hambourg. Son commerce périclitant, Hagenbeck s'est lancé dans l'organisation de «spectacles ethnographiques», en clair, des zoos humains. Il a déjà connu de beaux succès avec des Groenlandais, puis des Nubiens du Soudan qu'il a exhibés à travers toute l'Europe. Cette fois, il a engagé un jeune Norvégien de 27 ans, Johan Adrian Jacobsen, et lui a confié la mission de ramener une famille d'Esquimaux.

Plus facile à dire qu'à faire. Car à Hebron, les frères moraves ne font pas le meilleur accueil à Jacobsen. «Les missionnaires, ici, ne semblent pas vouloir favoriser nos affaires comme je l'avais espéré», note ce dernier dans son journal de bord. Toutes les tentatives du Norvégien pour convaincre des Inuits de le suivre en Europe se soldent par un échec. «Le problème est que les Esquimaux sont un peuple sans autonomie, et ce que disent les Européens qui vivent dans le pays a force de loi», constate-t-il, amer.

Le 15 août, soit cinq jours après son arrivée, il se résout à s'enfoncer davantage dans le pays, jusqu'au fjord de Nachvak, pour aller à la rencontre d'individus «plus sauvages». Il espère que les habitants de cette contrée inhospitalière et quasi inexplorée, n'étant pas sous l'influence des missionnaires, se laisseront plus facilement persuader. Pour l'accompagner dans son voyage, Jacobsen recrute un interprète inuit. Il décrit Abraham, son traducteur, dans son journal, ne tarissant pas d'éloges à son propos : «Le plus intelligent que j'ai rencontré, il a beaucoup de connaissances, écrit bien, joue de l'orgue, du violon, de la guitare, connaît la plupart des pays, les grandes villes, parle un peu l'anglais, est aussi bon chasseur de phoques et conducteur de chiens.»

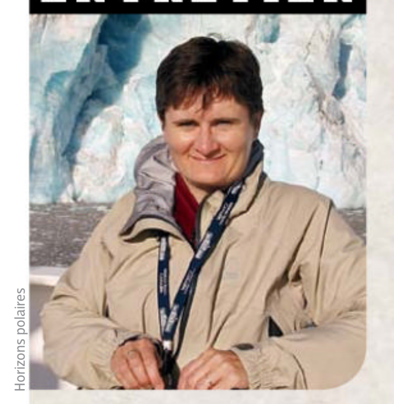
A son retour de Nachvak, le 21 août, le Norvégien jubile ! Il est parvenu à enrôler une famille inuit. Il s'agit de Tigianniak, un chaman de 45 ans, de son épouse Paingu, 50 ans, et de leur fille Nuggasak, une adolescente de 15 ans. En outre, pendant le voyage, il est parvenu à recruter également son interprète. Abraham, qui a des dettes et pense pouvoir gagner suffisamment d'argent en s'exhibant pendant un an avec les siens pour rembourser ses créanciers. L'Inuit n'a posé qu'une condition supplémentaire : que Jacobsen s'engage à subvenir aux besoins en vivres de sa mère durant toute l'année où il sera absent.

L'*Eisbär* quitte Hebron le 25 août, sous le regard consterné des missionnaires moraves. Le bateau repart vers l'Europe, avec à son bord huit nouveaux passagers : la famille originaire de Nachvak, Abraham, sa femme Ulrike, ses filles Sara et Maria. Un jeune homme de 21 ans, Tobias, fait aussi partie du voyage. Il s'est décidé au dernier moment, la nuit précédant le départ. On embarque également neuf chiens de traîneau, huit chiots, cinq kayaks et une collection d'objets inuits.

Un mois plus tard, le 24 septembre, les Inuits découvrent Hambourg. Les Esquimaux sont installés dans •••

Un patron de **ménagerie** est à l'origine du sinistre projet

ENTRETIEN



Horizons polaires

France Rivet
Elle est l'auteur de *Sur les traces d'Abraham Ulrikab* (Polar Horizons), une enquête sur les Inuits du zoo humain.

«CES INUITS DOIVENT RETOURNER CHEZ EUX»

Trois sources permettent de retracer le périple des Inuits du Jardin d'acclimatation. Les articles de presse, pas toujours fiables, qui rendent compte de leur séjour en Europe. Ensuite, les mémoires de Jacobsen, l'homme qui les a amenés en Europe. Et, enfin, le journal d'Abraham, le chef des Inuits, lui-même. Ce cahier, d'une douzaine de pages, qu'il a rédigé en inuktitut, sa langue maternelle, a été envoyé au Labrador après sa mort. Un missionnaire l'a traduit en allemand avant que ce document exceptionnel ne tombe dans l'oubli pendant un siècle. Ce n'est qu'en 1980 que James Garth Taylor, un ethnologue canadien, en a retrouvé une copie dans les archives de l'Eglise morave, situées en Pennsylvanie, aux Etats-Unis. A l'époque, le destin de ces Esquimaux n'intéressa qu'un petit cercle de chercheurs et d'étudiants. Et personne ne se posa alors la question de savoir ce qu'étaient devenus Abraham et les siens, s'ils avaient été inhumés, ce qu'étaient devenues leurs dépouilles… Jusqu'à ce que France Rivet, simple touriste passionnée par les paysages du Grand Nord, n'entende parler d'eux…

GEO Histoire : Comment avez-vous eu connaissance de l'histoire des Inuits du Jardin d'acclimatation ?

France Rivet : Tout à fait par hasard. Durant l'été 2009, je participais à une croisière le long de la côte du Labrador. Sur le bateau, j'ai fait la connaissance de Hans-Ludwig Blohm, un photographe allemand qui sillonnait l'Arctique depuis trente ans. Alors que nous approchions d'Hebron, il m'a raconté l'aventure de ces deux familles d'Inuits. A Hebron, j'ai interrogé un guide inuit. Ce dernier ne connaissait cette histoire que dans les grandes lignes et se demandait si Abraham ne faisait pas partie de sa famille. J'ai été touchée, et comme je devais me rendre à Paris, j'ai promis de faire quelques recherches pour essayer de retracer le parcours du groupe.

Imaginiez-vous dans quelle aventure vous vous embarquiez ?

Pas vraiment. Je suis informaticienne de formation mais pendant plus de vingt ans j'ai fait de la généalogie. J'avais donc une certaine expérience des archives. J'ai commencé par faire des recherches sur Internet. Puis j'ai écrit aux musées. Quand j'ai appris que les squelettes des cinq Inuits étaient toujours à Paris, j'étais sidérée ! Mon enquête a pris une tout autre ampleur et est devenue une occupation à temps plein. J'ai fait quatre voyages pour visiter toutes les villes où les Inuits ont séjourné.



Hans Blohm

Le village d'où ils sont partis
L'histoire des Inuits a commencé ici. Sur la côte du Labrador, Hebron se compose encore d'une modeste église et de baraques en bois.

J'ai eu le privilège de rencontrer des conservateurs, des ambassadeurs, des historiens, des anthropologues… On m'a ouvert les portes des réserves des plus grands musées européens. Je me pince tous les jours pour m'assurer que tout cela est vrai.

La communauté inuit du Labrador suivait-elle vos recherches ?
Oui, et fin 2014, le chef du Conseil des anciens, Johannes Lampe, 58 ans, s'est même rendu en Europe, sur les traces d'Abraham. Johannes a pu rencontrer le petit-fils de Jacobsen à Hambourg. C'était également très émouvant de le voir déambuler au zoo de Berlin autour de l'étang où les Inuits avaient chassé le phoque. Lorsque, finalement, à Paris, il a découvert les squelettes des Esquimaux debout, ce fut un choc pour lui. Pour les Inuits, l'âme ne peut trouver le repos que si le corps est à l'horizontal. A son retour, il a convaincu le gouvernement du Nunatsiavut (région autogérée par les Inuits du Labrador) de demander le rapatriement des restes d'Abraham et des siens.

Quand ces dépouilles pourront-elles regagner leur terre natale ?
Si tout va bien, à l'automne 2015. Pour l'instant, le gouvernement du Nunatsiavut poursuit ses recherches pour trouver d'éventuels descendants de la famille d'Abraham et de Tigianniak. Il devra ensuite déposer une demande officielle auprès du ministre des Affaires étrangères canadien qui transmettra cette requête aux autorités françaises. Mais, d'ores et déjà, l'Elysée s'est prononcé en faveur de ce retour. Les Inuits de Paris pourront alors enfin rentrer à la maison. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR CYRIL GUINET

●●● la ménagerie d'Hagenbeck, au milieu des oiseaux exotiques, des tigres, des ours et des éléphants. Durant les jours suivants, les Inuits sont exhibés à la curiosité du public hambourgeois. C'est à cette époque que sont réalisés les portraits qui illustrent cet article. Les clichés servent à imprimer des cartes publicitaires qui sont distribuées dans les différents endroits où vont se produire les Inuits. Un peintre est également contacté pour réaliser les illustrations du journal de Jacobsen, qu'Hagenbeck imagine déjà éditer. Ce dernier compte en effet tirer un maximum de profits de ses hôtes.

A Berlin, les spectateurs envahissent l'enclos des Esquimaux, leur tournent autour, les touchent

Le 15 octobre 1880, les Inuits commencent leur périple à travers l'Europe. Le train de nuit qui leur permet de parcourir les 284 kilomètres qui les séparent de Berlin, en neuf heures, émerveille Abraham. A la fin du mois, il entame la rédaction d'un journal dans lequel il note : «Quand nous avons voyagé à la vapeur [en train], nous étions plus rapides que si nous avions volé.» Arrivées à Berlin, les deux familles sont installées dans des baraques en planches au Jardin zoologique. La foule et le bruit de la capitale ne tardent pas à incommoder les nouveaux venus. Les spectateurs envahissent leur enclos, leur tournent autour, les touchent. On leur offre de la nourriture, des fruits frais, parfois même quelques piécettes de monnaie. Mais déjà, lors de cette première étape, Abraham regrette de s'être embarqué dans cette aventure : «Un an à passer, c'est bien trop long parce que nous voudrions vite rentrer dans notre pays, parce que nous sommes incapables de rester toujours ici. Oui, vraiment ! C'est impossible ! Nuit et jour, le terrible vacarme des traîneaux [des voitures] et des sifflements de la vapeur [du train].»

Malgré tout, Abraham et les siens exécutent le travail pour lequel ils ont été engagés. La partie du spectacle qui déclenche le plus d'enthousiasme est sans contexte la chasse au phoque. Un animal est lâché dans l'étang. Les Inuits se lancent à sa poursuite, dans leur kayak, et brandissent leurs harpons. Les acteurs prennent leur rôle très au sérieux : leur proie abattue, ils sautent en l'air pour manifester leur joie, puis traînent la bête, à l'aide d'une laisse, jusqu'à leurs huttes où femmes et enfants semblent réjouis. Et lorsque l'on manque de proies, c'est Tobias qui revêt une fourrure pour simuler un phoque sur la banquise. Son oncle fait alors mine de le traquer.

Lors de ce séjour dans la capitale allemande, le docteur Rudolf Virchow obtient l'autorisation d'étudier les Inuits. L'un après l'autre, il les mesure, les pèse, prend les dimensions de leur crâne ou les interroge sur leurs habitudes alimentaires. Au moment où le médecin ●●●

●●● s'approche d'elle, Paingu bondit sur la table en poussant des cris gutturaux. Effarés, le praticien et ses deux assistants reculent. «Elle s'emparait des chaises et des tables et les jetait dans toutes les directions, racontera Virchow plus tard. Son laid visage était devenu rouge foncé, ses yeux brillaient, un peu d'écume s'était formée devant sa bouche, en un mot, c'était un spectacle hautement répugnant.» Finalement, après de longues palabres, la femme se calme mais tremble tellement qu'il faut renoncer à l'ausculter.

Les Inuits partent pour Prague le 15 novembre. Le journal *Bohemia* invite le public à venir les rencontrer, avec leurs «chiens des glaces», dans la ménagerie Kaufmann du 17 au 28 du mois. Dès le 29 novembre, le groupe se remet en route pour Francfort. On leur a construit des huttes au zoo, au bord d'un étang. Le 12 décembre, jour de leur départ de Francfort, la jeune Nuggasak se plaint de crampes d'estomac. La troupe arrive à Darmstadt, dans le land de Hesse, et est exhibée à l'Orpheum, une rotonde abritant une patinoire. Le lendemain, dans l'après-midi, l'état de l'adolescente s'aggrave. Le 14, c'est le drame. «A 8 heures du matin, nous avons été réveillés par le cri "Nuggasak est morte". On peut difficilement se représenter notre effroi», écrit Jacobsen dans son journal. La jeune fille aurait succombé, selon les médecins, à un ulcère foudroyant. Deux journaux locaux rendent compte de l'événement. Et le lendemain, lors des funérailles, plusieurs centaines de personnes se pressent au vieux cimetière local. Jacobsen conduit les parents de la jeune morte et Abraham en calèche pour qu'ils n'aient pas à affronter la foule. Effondrée, pleurant bruyamment, Paingu est cependant incapable de descendre de la voiture.

La troupe endeuillée reprend la route le 17 décembre 1880. Leur prochaine étape est le zoo de Bockum, dans la banlieue de Krefeld (Rhénanie-du-Nord-Westphalie). Les paysages enchanteurs des rives du Rhin ne les distraient pas de leur chagrin. Le zoo où on les installe est une oasis de verdure au cœur de la ville, plantée de châtaigniers, d'hêtres, d'érables, et parsemée de massifs de roses. C'est là que les Inuits passent la soirée de Noël. Le 25 décembre au soir, Paingu tombe à son tour malade et présente les mêmes symptômes que Nuggasak. Les médecins, qui viennent l'ausculter, posent un diagnostic surprenant : il s'agirait de rhumatismes ! Au même moment, Sara, la fille aînée d'Abraham, grelotte de froid et vomit. Deux jours plus tard, le 27, Paingu décède brutalement, dix minutes après le passage du docteur qui l'avait trouvée «très bien». Le *Krefelder Zeintung* rend compte de la tragédie : «La cause de la mort est sans doute la vieillesse, peut-on y lire. La dame était âgée de 50 à 55 ans, ce qui doit être considéré comme un âge respectable puisque l'âge des Esquimaux ne dépasse généralement pas 60 ans dans leur pays nordique.» Ce même jour, un autre événement dramatique frappe le groupe des Inuits : la petite Sara est hospitalisée d'urgence. Cette fois, les médecins ont décelé chez la fillette les signes de la variole. Le zoo est mis en quarantaine.

A leur arrivée en France, c'est l'hécatombe : sur les cinq Inuits survivants, quatre doivent être hospitalisés

Le lendemain, le 30 décembre, les Inuits survivants quittent la ville en train, à l'exception de Sara. Abraham et Ulrike, qui hurlaient de chagrin au moment où l'on emportait leur enfant, semblent résignés. «J'étais étonné de voir le calme des Esquimaux», relate Jacobsen dans son journal. Le bourgmestre de Krefeld, Monsieur Shuiler, prend la précaution d'alerter la préfecture de police de la Seine : «Cinq Esquimaux arriveront à Paris le 31 décembre, prévient-il dans une dépêche. Après leur départ, la petite vérole a été constatée chez une enfant malade restée ici et faisant partie de la suite.»

Dès leur arrivée en France, les autorités sanitaires prennent la résolution de faire vacciner les Inuits. Au même moment, à l'hôpital municipal de Krefeld, la petite Sara a cessé de vivre. Tout au long de cette première semaine de janvier 1881, le groupe présente son spectacle. Si l'on en croit le journal de Jacobsen, tout se passe normalement. Peut-être le Norvégien se prend-il à espérer qu'enfin le sort va cesser de s'acharner sur eux. Hélas, à partir du 7 janvier, c'est l'hécatombe. La petite Maria tombe malade à son tour, puis ce sont Abraham, Tobias et Tigianniak qui doivent être admis à l'hôpital Saint-Louis. Seule Ulrike ne présente pas de symptôme, ●●●


Collection Anne Kirsti Jacobsen

Le spectacle avant tout !
Le Norvégien Jacobsen n'hésita pas à recruter les Inuits aux confins du Canada.

Archives Herrnhut



La vie quotidienne mise en scène
A Hambourg, Abraham et Tobias faisaient d'étonnantes démonstrations en kayak. Les simulations de parties de chasse et de pêche ravissaient le public européen.

Des habitats reconstitués
Devant leur hutte, on reconnaît Tobias, Abraham et Ulrike tenant la main de Sara et portant la petite Maria.

Archives Herrnhut



Comme frappés par une **malédiction,** ils mouraient les uns après les autres

●●● mais on l'autorise à rester au chevet de son bébé. Jacobsen lui-même, grelottant de froid et souffrant de fièvre, est hospitalisé. Bien que très affaibli, le Norvégien se soucie des Inuits et va du chevet de l'un au lit de souffrance de l'autre pour tenter de les réconforter. «Leur visage était très rouge, les paupières enflées, les lèvres aussi. Ils souffraient beaucoup. C'était affreux», rapporte-t-il dans son journal.

Leurs squelettes resurgissent en 1900, à l'Expo universelle

Le 10 janvier, pour éviter que les Parisiens ne viennent au Jardin d'acclimatation pour voir les Esquimaux, une annonce est diffusée dans les journaux, un entrefilet mensonger, on l'a vu, pour éviter d'inquiéter la population. Le même jour, à 11 heures, Maria, 13 mois, rend son dernier souffle. Le chaman Tigianniak, lui, supplie qu'on lui donne une corde afin de mettre un terme à ses souffrances. Il en est délivré le 11 janvier, à 6 heures du matin. Tobias, qui se trouve près de lui, trouve la force de se lever pour couvrir le corps de son ami avec un drap. Jacobsen relate tout cela dans son journal, sincèrement bouleversé. «Et moi j'étais là, incapable d'aider en quoi que ce soit, consigne-t-il, si ce n'est pour tendre un dernier verre d'eau aux mourants.» Abraham et Tobias meurent à leur tour, deux jours plus tard. Ulrike, qui a fini elle aussi par être contaminée, décède le 16 janvier. «Ulrike est morte. La dernière des huit», écrit Jacobsen. Le Norvégien est autorisé à quitter l'hôpital le lendemain. S'il est guéri de la fièvre, il souffre d'un autre mal : un fort sentiment de culpabilité, comme le montre une note dans la marge de son cahier : «Serais-je indirectement responsable de leur mort ? Fallait-il que j'emmène ces pauvres gens loin de leur pays pour qu'ils soient enterrés dans une terre étrangère ? Malheureux êtres humains. Leur mort, je ne l'ai pas voulue, et pourtant, si je n'étais pas allé au Labrador, comme tous leurs parents, ils vivraient encore.»

Sortis de la fosse commune, leurs dépouilles rejoignent le Muséum national d'histoire naturelle

Le corps d'Ulrike rejoint ceux de ses compagnons dans la fosse commune du cimetière de Saint-Ouen, munie, comme tous les autres morts indigents, d'une plaque indiquant son état civil et la date de ses obsèques. Morts et enterrés, les Inuits ne connaîtront cependant pas encore le repos éternel. Et leurs «aventures» sont loin d'être terminées. Le 4 juin 1886, cela fait cinq ans que les cinq Inuits reposent dans une terre qui n'est pas celle de leurs ancêtres, lorsque les fossoyeurs de Saint-Ouen, préalablement vaccinés contre la variole, ouvrent la fosse commune pour en sortir cinq cadavres à la demande du Muséum national d'histoire naturelle. Abraham, son épouse Ulrike et leur fille Maria, le jeune Tobias et le chaman Tigianniak sont identifiés grâce à leurs plaques. Leurs squelettes sont ensuite nettoyés et reconstitués au Muséum. A cette époque, Ernest Theodore Hamy, aide naturaliste à la chaire d'anthropologie, a entrepris, sur son temps de vacances, de cataloguer par pays d'origine tous les squelettes arrivés au département d'anthropologie. Les cinq Inuits prennent place dans la galerie du musée parmi des centaines d'autres...

Lors de l'Exposition universelle de 1900, c'est dans le tout nouveau bâtiment du musée qui héberge les collections «d'anatomie comparée» que les squelettes sont installés. Chaque groupe humain y est représenté sur le balcon qui court tout le long de la grande galerie qui surplombe la grande salle de paléontologie. En suivant l'exposition dans le sens horaire, les visiteurs découvrent les restes parfois accompagnés de photographies d'Australiens, d'Africains, d'Indonésiens, de Polynésiens... Puis viennent les peuples à la «peau jaune» : les Japonais, les Chinois... Les Inuits, dans ce schéma, font la transition entre les «jaunes d'Asie» et les «autochtones d'Amérique». Les Esquimaux resteront quarante ans dans leur vitrine avant de partir pour le palais de Chaillot, situé près de la tour Eiffel. Nouveau déménagement dans les années 1970, pour les réserves du musée de l'Homme où ils tombent finalement dans l'oubli. Jusqu'à ce France Rivet, qui a découvert leur histoire par hasard, ne les retrouve (lire son interview pages précédentes) et ne remue ciel et terre pour leur offrir une sépulture décente au Labrador.

Le 14 juin 2013, le Premier Ministre canadien Stephen Harper et le président français François Hollande paraphaient le Programme de coopération renforcée France-Canada. Il est question, dans ce vaste projet, d'économie, de politiques sociales ou encore de décisions liées à la sécurité. Mais on peut y lire aussi que les deux pays souhaitent «travailler avec les autorités compétentes afin de faciliter le rapatriement au Canada d'ossements inuits se trouvant dans les collections de musées français». Cette phrase a été ajoutée spécifiquement pour les Esquimaux du Jardin d'acclimatation. Cent trente-cinq ans après avoir quitté le Labrador, le vœu le plus cher d'Abraham va enfin se réaliser. Les Inuits vont pouvoir rentrer chez eux... ■

CYRIL GUINET

Varma/Rue des Archives



Face à l'épidémie de variole
L'hôpital Saint-Louis, à Paris, abritait dans sa cour des baraquements où étaient isolés les malades contagieux. 356 personnes sont mortes de l'épidémie de variole lors du premier trimestre de 1881, dont les cinq Inuits.

Musée du Quai Branly/Scala, Florence



Des corps utilisés par la science
Des moulages des cerveaux d'Abraham, d'Ulrike et de Tobias furent aussi réalisés par la Société d'anthropologie (ici, son siège à Paris) qui menait des recherches sur les différents groupes humains répertoriés.

Simone Signoret interprète le personnage de Mathilde, inspiré de Lucie Aubrac, une héroïne de la Résistance.

Prod DB/Films Corona-Fonoroma/DR



CINÉMA

«AMI, ENTENDS-TU ?»

Le chef-d'œuvre de Jean-Pierre Melville sur la Résistance ressort en Blu-ray et dans les salles. Un film glaçant mais incontournable.

Paris, 1942. Emprisonné dans un camp d'internement, le résistant Philippe Gerbier parvient à s'échapper au cours de son transfert au siège de la Gestapo. Réfugié en Angleterre, il apprend que son adjoint a été capturé et va alors mobiliser son réseau pour le délivrer… C'est le scénario de ce film longtemps taxé d'«institutionnel» ou d'étendard du «cinéma à la papa», mais qui retrouve près d'un demi-siècle plus tard sa beauté crépusculaire. Sorti en 1969, *L'Armée des ombres*, onzième long-métrage de Jean-Pierre Melville (né Grumbach), avait tout pour devenir le plus grand succès public de l'auteur du *Samouraï* : un scénario tiré du roman de Joseph Kessel, inspiré de son expérience à Londres durant la guerre et de témoignages de résistants recueillis en 1943, un casting en or (Lino Ventura, Paul Meurisse, Simone Signoret, Jean-Pierre Cassel…) et des moyens conséquents qui permettent notamment de reconstituer sur la place de l'Etoile un défilé de soldats allemands…

Sans être un échec, le film ne rencontre pourtant qu'un enthousiasme modéré : dans une France encore groggy après mai 1968, cette *Armée des ombres* est perçue comme une tentative de défendre un régime gaulliste passablement ébranlé par les évènements. Certains critiques de cinéma déplorent sa tonalité froide et distante, pourtant indissociable du style de l'auteur. Quant à la presse de gauche, elle étrille une œuvre où le mot «communisme» brille par son absence…

La réédition du film dans une copie exceptionnelle en Blu-ray et au cinéma permet de l'apprécier loin de ces controverses : ses plans stylisés à l'extrême, sa brutalité sans fard (la mort d'un «donneur» par strangulation, la scène finale, glaçante…) et, surtout, sa partition légendaire que reprendra l'émission *Les Dossiers de l'écran* pour son générique. Les suppléments remarquables de cette édition vidéo rappellent que Jean-Pierre Melville ne s'est pas intéressé par hasard à l'épopée de ces silhouettes condamnées à fuir, à traquer, à guetter : résistant sur le sol français, il participa au débarquement en Provence et fut probablement un agent du BCRA, le service de renseignement de la France libre. Il dut, sans doute, se reconnaître dans les témoignages recueillis par Joseph Kessel.

Melville, qui adopta son pseudonyme en 1942 en hommage à l'auteur de *Moby Dick*, choisit ainsi d'introduire son film le plus personnel par ces mots de Courteline : «Mauvais souvenirs, soyez pourtant les bienvenus… Vous êtes ma jeunesse lointaine.» On raconte que Kessel, invité à une projection spéciale avant la sortie, éclata en sanglots. ■

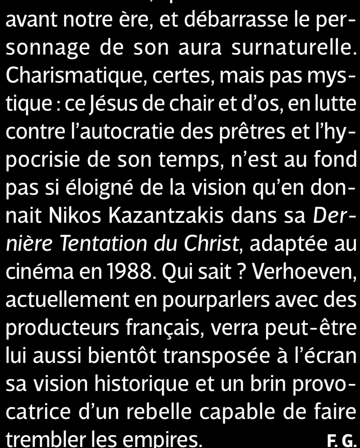
FRÉDÉRIC GRANIER

***L'Armée des ombres*, de Jean-Pierre Melville (1969), Blu-ray, éditions Studio Canal, 25 €.**

BIOGRAPHIE

CE REBELLE NOMMÉ JÉSUS

On ne l'attendait pas sur ce terrain-là… Réalisateur de films aussi brillants que controversés (*Turkish Délices*, *Robocop*, *Basic Instinct*, *Starship Troopers*…), Paul Verhoeven a longtemps songé à consacrer un long-métrage à Jésus-Christ. Faute de soutien des producteurs hollywoodiens, c'est dans un livre passionnant que le «Hollandais violent» retrace aujourd'hui le parcours d'un homme qu'il dépeint moins comme un messie que comme une figure politique révolutionnaire, voire terroriste.



Ouvertement athée, Verhoeven, qui a participé durant plusieurs années à un cercle de réflexion biblique, replace Jésus dans son contexte historique, issu de la grande insurrection qui avait suivi la mort d'Hérode, quatre ans avant notre ère, et débarrasse le personnage de son aura surnaturelle. Charismatique, certes, mais pas mystique : ce Jésus de chair et d'os, en lutte contre l'autocratie des prêtres et l'hypocrisie de son temps, n'est au fond pas si éloigné de la vision qu'en donnait Nikos Kazantzakis dans sa *Dernière Tentation du Christ*, adaptée au cinéma en 1988. Qui sait ? Verhoeven, actuellement en pourparlers avec des producteurs français, verra peut-être lui aussi bientôt transposée à l'écran sa vision historique et un brin provocatrice d'un rebelle capable de faire trembler les empires. **F. G.**

Jésus de Nazareth, de Paul Verhoeven, éditions Aux Forges de Vulcain, 20 €.

HOMMAGE

VIE ET MORT DU MINISTRE JEAN ZAY



Une biographie richement illustrée éclaire le destin brisé de cette figure du Front populaire.

Une photo insolite et touchante ouvre cet ouvrage. On y voit un enfant juché sur les épaules de son père (cliché ci-dessous). Le gamin a endossé la capote et coiffé le casque du permissionnaire, formant ainsi la silhouette d'un géant. Une image prophétique : le petit garçon, Jean Zay, deviendra un grand homme…

Il naît à Orléans en 1904 et grandit dans l'odeur d'encre d'imprimerie de la salle de rédaction du *Progrès du Loiret*, le journal créé par son père. Les auteurs de cet ouvrage, tous deux historiens, retracent, avec de nombreux documents, sa carrière fulgurante : étudiant fou de littérature, puis brillant avocat, Jean Zay est repéré par Léon Blum qui lui confie le ministère de l'Education nationale dans le gouvernement du Front populaire, en 1936. Il a alors 32 ans. Quatre ans plus tard, embarquant sur le *Massilia* pour rejoindre l'Afrique du Nord et continuer le combat contre les Allemands, il est arrêté avec d'autres parlementaires, dont Pierre Mendès-France. Vichy le condamne pour désertion et incarcère cet opposant à l'armistice dans le Puy-de-Dôme, à la prison de Riom. Suscitant autant la haine des nazis que des miliciens, il est exécuté en 1944 par des sbires de Vichy. On ne retrouva son corps qu'en 1946. Depuis le 27 mai 2015, Jean Zay repose au Panthéon… parmi les hommes et femmes illustres de la Nation. ■

CYRIL GUINET

Jean Zay, le ministre assassiné, 1904–1944, d'Antoine Prost et Pascal Ory, éditions Tallandier et Réseau Canopé, 24,90 €.



Pour s'amuser, Jean Zay, alors enfant, a enfilé la tenue militaire de son père et s'est juché sur ses épaules.

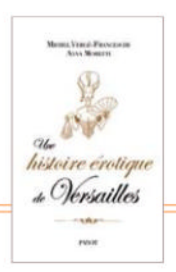
Archives nationales/SNC 667 AP/134/38, Pierrefitte-sur Seine

RÉCIT

PRISONNIERS D'UN DESPOTE FOU

En 1978, l'incroyable enlèvement de deux vedettes du cinéma par Kim Jong-il, fils du leader nord-coréen.

Kidnapper les deux plus grandes stars du cinéma sud-coréen pour les contraindre à tourner des films à sa gloire : c'est le scénario invraisemblable imaginé par Kim Jong-il, alors chef de la propagande de son père, le dictateur nord-coréen Kim Il-sung. L'actrice Choi, la première, est enlevée en janvier 1978 et placée en résidence surveillée à Pyongyang. Son mari, le réalisateur Shin, subit le même sort six mois plus tard. Contrairement à son épouse, le cinéaste sud-coréen est envoyé, lui, dans un *kyohwaso*, un camp de rééducation. Punition pour avoir tenté de s'évader. Affamé, battu, Shin doit rester assis en tailleur, le regard fixé sur les barreaux de la cellule, sans bouger durant seize heures par jour. Ce n'est qu'à partir du moment où il feint d'accepter de tourner pour Kim Jong-il, avec une obéissance aveugle, que Shin est enfin libéré. De part et d'autre de la caméra, le couple réalisera alors sept longs métrages en huit ans de captivité. En février 1986, Choi et Shin, qui sont parvenus à endormir la méfiance du tyran, sont autorisés à quitter le pays pour participer à un festival du 7e art, à Vienne. Ils en profitent pour se réfugier à l'ambassade américaine.



Trente ans après cette évasion digne d'un *James Bond*, l'écrivain Paul Fischer a retrouvé Choi à Séoul où elle vit seule depuis la mort de son mari en avril 2006. La vieille dame (88 ans), qui a accepté de lui confier ses souvenirs, ne craignait qu'une chose : qu'on ne puisse pas croire son histoire hallucinante. **C. G.**

Une superproduction de Kim Jong-il, de Paul Fischer, éditions Flammarion, 22,90 €.



Collection particulière

En mars 1983, Choi (à gauche) et Shin (à droite) posent avec Kim Jong-il, leur geôlier.

ESSAI

SI LES SECRETS DE VERSAILLES M'ÉTAIENT CONTÉS...

Versailles fut le lieu du pouvoir absolu, certes, mais aussi un lieu de plaisir et parfois de luxure. C'est ce que révèle cet ouvrage aux anecdotes savoureuses.

A lire cet essai étonnant, la conclusion s'impose : les secrets d'alcôves de nos gouvernants actuels sont peu de choses en regard de ceux de l'Ancien Régime. «Le président Mitterrand a été obligé de cacher l'existence de sa fille Mazarine, explique Michel Vergé-Franceschi, un des deux auteurs, Louis XIV, lui, avait reconnu publiquement vingt et un enfants illégitimes, Louis XV, dix de plus !» Pour raconter la vie intime de la Cour, les sources ne manquent pas. «Les reporters people de l'époque sont Mme de Sévigné ou encore Saint-Simon», poursuit l'historien. Saint-Simon relate tout, jusqu'aux scènes les plus osées : c'est grâce à lui qu'on sait que le duc de Lauzun, caché sous le lit de Mme de Montespan, a assisté aux ébats du Roi-Soleil avec sa favorite.

Maîtresses attitrées ou courtisanes d'un soir se succèdent au long des pages. A l'époque, cela ne choque personne. Autre temps, autres mœurs. «Contrairement à aujourd'hui, il n'y a pas de vie privée. Le roi est personnage public. Sa vie conjugale et extra-conjugale intéresse tout le monde. C'est même une marque de puissance que d'avoir une vie sexuelle intense», souligne Michel Vergé-Franceschi. Après avoir lu ce livre, vous ne verrez sans doute plus les jardins de Le Nôtre ni la Galerie des glaces de la même façon. **C. G.**

Une histoire érotique de Versailles, de Michel Vergé-Franceschi et Anna Moretti, éditions Payot, 20 €.

BEAU LIVRE

LES COULEURS DU VOYAGE

L'histoire du tourisme en France racontée grâce aux plus belles affiches publicitaires.



Cette affiche de 1929 présente le port de la cité phocéenne comme le point de départ de l'aventure coloniale.

DR

En 1848, Gustave Flaubert visite Pont-Labbé, chef-lieu de canton du Finistère, en compagnie de son ami Maxime Ducamp. Dans ses carnets de voyage, l'écrivain évoque une rencontre avec des gendarmes intrigués par les deux Parisiens en balade : «Ils ne purent croire que nous fussions des messieurs cheminant pour leur récréation personnelle, cela leur paraissait inouï, absurde...» Le concept de villégiature n'est certes pas venu naturellement : il a fallu des années pour que le touriste ne soit plus perçu comme un itinérant excentrique et marginal, mais comme un hôte au potentiel économique inestimable. A travers une collection d'affiches vantant stations thermales, monuments et cathédrales, Jean-Didier Urbain revient aux sources du tourisme français de la fin du XIXe siècle et du début du XXe, celui d'avant les congés payés, lorsque le chemin de fer commençait tout juste à creuser son sillon dans le paysage. Une belle dame dévale les pentes de Chamonix en robe longue, le Chat botté vante les mérites d'Epinal, un slogan présente Mont-Dore, la «station d'été des voies respiratoires»... Autant de bijoux graphiques commandés à l'époque par les communes et les compagnies ferroviaires, aujourd'hui rassemblés dans cet album pittoresque. **F. G.**



***Un tour de France en affiches*, de Jean-Didier Urbain, éditions de La Martinière, 30 €.**

BIOGRAPHIE

LE «JUSTE» QUI SAUVA LES ENFANTS

Retour sur la vie du père Jacques, dont l'école servit de refuge à des jeunes juifs durant la Seconde Guerre mondiale. Bouleversant.

Samedi 15 janvier 1944, la Gestapo fait irruption au Petit Collège d'Avon (Seine-et-Marne). Après avoir fouillé l'établissement, les Allemands arrêtent trois enfants juifs et le directeur de l'établissement, accusé de les avoir cachés. Les autres élèves, réunis dans la cour, voient passer le père Jacques, encadré par deux soldats. «Au revoir, les enfants ! A bientôt !» leur dit-il simplement. Les garçons répondent en chœur : «Au revoir, mon père !» Et tous, se moquant des menaces du chef du commando, applaudissent l'enseignant qu'on emmène.

Cette histoire, qui a inspiré Louis Malle (lui-même témoin de ces faits) pour son film *Au revoir, les enfants*, c'est celle de Lucien Bunel. Entré au petit séminaire de Rouen à 12 ans, il est ordonné prêtre en 1925. Six ans plus tard, il rejoint les Carmes de Lille, devenant au passage le père Jacques de Jésus. Il fonde le Petit Collège d'Avon, près de Fontainebleau, en 1934. Lorsque la guerre survient, il entre en contact avec des groupes de résistants et son école devient un refuge pour des enfants juifs. Interné au camp de Mauthausen, il meurt d'épuisement peu de temps après sa libération, le 2 juin 1945. L'historien Alexis Neviaski le suit dans sa trajectoire, entre admiration et recueillement. Et nous offre un très beau récit, plein d'humanité. **C.G.**

***Le père Jacques. Carme, éducateur, résistant*, d'Alexis Neviaski, éditions Tallandier, 22,90 €.**

DECOUVREZ LA GAMME

TOUS LES 2 MOIS, VIVEZ LES GRANDS ÉVÉNEMENTS DE L'HISTOIRE

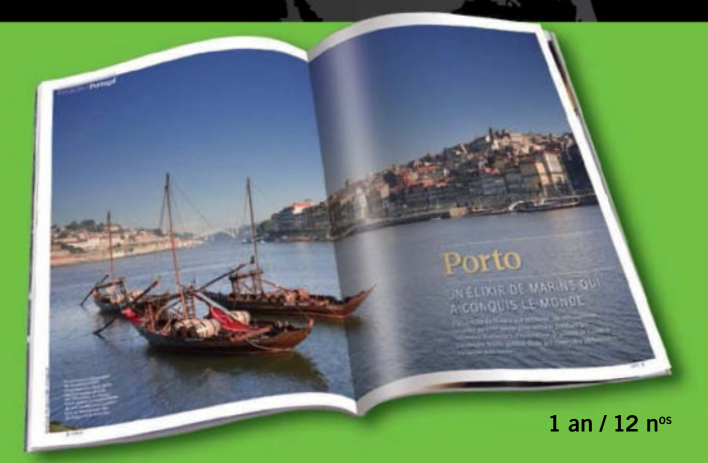




1 an / 6 nos

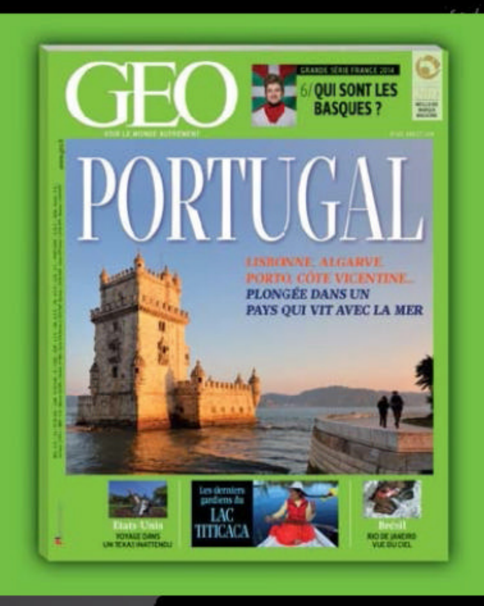
Parler de l'Histoire, avec l'excellence journalistique de GEO. Voilà le principe qui nous a guidé dans la réalisation de ce nouveau magazine. **GEO HISTOIRE** propose **une fresque complète d'un grand moment de notre histoire**.

UNE IRRÉSISTIBLE ENVIE DE CONNAÎTRE LE MONDE



1 an / 12 nos

La curiosité du monde, **l'appétit de connaissance**, **la soif de découverte** n'ont jamais été aussi vivaces. Rêves d'évasion, projets de voyage, enjeux géopolitiques, nouveaux modes de vie, conséquences du changement climatique...



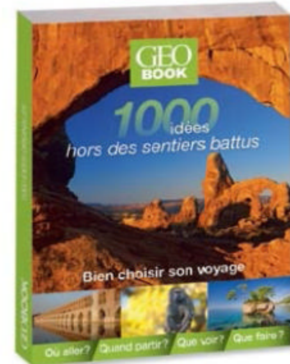
Les avantages de l'abonnement

- Vous bénéficiez d'un **tarif préférentiel.**
- Vous recevez **votre magazine chez vous !**
  Vous avez la certitude de **ne rater aucun numéro.**

GUIDE

À LA DÉCOUVERTE DES SITES INSOLITES DU MONDE

Visiter les pyramides de Méroé au Soudan plutôt que celles d'Egypte, admirer les chutes d'Iguaçu et oublier celles du Niagara, vivre l'autre carnaval du Brésil en restant à Salvador de Bahia… Grâce à ce nouveau titre de la collection GEO Book, ce sont 1 000 lieux insolites répartis sur tous les continents qui vous sont dévoilés. A la fois beau livre, illustré de magnifiques photos, et guide pratique détaillé, cet ouvrage vous permet d'organiser des vacances sur-mesure grâce à un classement inédit par lieux et centres d'intérêts : sites antiques méconnus, festivals alternatifs, aventures sportives atypiques, villes surprenantes, lieux culturels pittoresques, plages secrètes et autres merveilles de la nature.





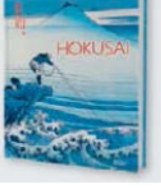
Atout de taille : ce GEO Book rassemble toutes les données indispensables à la préparation de votre périple : répertoires thématiques, cartes de situation, périodes de l'année à privilégier selon votre destination, informations utiles à prendre en compte sur place comme lors de la préparation du séjour (précautions sanitaires, décalages horaires, formalités, durée du transport…). Bref, vous aurez ainsi les clés en main pour faire le bon choix : une vision d'ensemble et la possibilité de comparer les caractéristiques de chaque pays. Un guide devenu une référence pour tous ceux qui désirent désormais voyager autrement. ■

1000 idées hors des sentiers battus, collection GEO Book, éditions Prisma/GEO, 400 pages, 26,90 €. Disponible en librairie et en grande surface.

BEAU LIVRE

Un Japon magnifié

Grand maître des estampes, Hokusai (1760-1849) a marqué l'histoire de l'art, influençant même, en Europe, nombre d'artistes impressionnistes, dont Monet. Ce bel ouvrage montre l'ampleur de son œuvre, depuis *La Grande Vague de Kanagawa*, peinture universellement connue, tirée de sa fameuse série *Trente-six vues du Mont Fuji*, jusqu'à son travail minutieux sur les animaux et les plantes. Au total, 380 œuvres sont ici analysées en détail et complétées par une chronologie explicative.



Hokusai, 448 pages, 42 €, éditions Prisma. Disponible en librairie et en grande surface.

ESSAI

Portraits de huit tueurs



Y a-t-il un terrain propice au fanatisme, une prédisposition psychologique ? Comment se transforme-t-on en monstre au nom d'une idéologie, d'une secte, d'une religion ou d'une fascination morbide ? Dans les cas extrêmes, comment un leader délirant peut-il entraîner des foules ? Après le succès de *L'Enfance des dictateurs*, Véronique Chalmet décrypte les obsessions et le parcours de personnages hors normes devenus, chacun à leur manière, les figures de la légende noire : Henrich Himmler, Torquemada, David Koresh, etc.

Fanatiques, 224 pages, 17,95 €, éditions Prisma. Disponible en librairie et en grande surface.



L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

France et Dom Tom : Service abonnement GEO, 62066 Arras Cedex 9. Tél. : **0811 23 22 21** (prix d'une communication locale). Site Internet : www.prismashop.geo.fr
Abonnement 6 numéros GEO Histoire (1 an) : 29€. Abonnement 12 numéros GEO (1 an) + 6 numéros GEO Histoire (1 an) : 69,90 €.
Belgique : Prisma/Edigroup-Bastion Tower Etage 20 - Place du Champ de Mars 5 - 1050 Bruxelles. Tél. : (0032) 70 233 304. E-mail : prisma-belgique@edigroup.be
Suisse : Prisma/Edigroup - 39, rue Peillonnex - CH-1225 Chêne-Bourg. Tél. : (0041) 22 860 84 00. E-mail : prisma-suisse@edigroup.ch
Canada : Express Magazine, 8155, rue Larrey, Anjou (Québec) H1J 2L5. Tél. : (800) 363 1310. E-mail : expsmag@expressmag.com
Etats-Unis : Express Magazine PO Box 2769 Plattsburg New York 12901 - 0239. Tél. : (877) 363 1310. E-mail : expsmag@expressmag.com

Les ouvrages et éditions GEO

GEO, 62066 Arras Cedex 9. Tél. : 0811 23 22 21 (prix d'un appel local). Par Internet : www.prismashop.fr

RÉDACTION DE GEO HISTOIRE

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Standard : **01 73 05 45 45.** Fax : 01 47 92 66 75.
(Pour joindre directement votre correspondant, composez le **01 73 05** + les 4 chiffres suivant son nom.)
Rédacteur en chef : Eric Meyer
Secrétariat : Claire Brossillon (6076), Corinne Barougier (6061)
Rédacteur en chef adjoint : Jean-Luc Coatalem (6073)
Directeur artistique : Pascal Comte (6068)
Chefs de service : Cyril Guinet (6055), Frédéric Granier (4576)
Premier secrétaire de rédaction : François Chauvin (6162)
Chef de studio : Daniel Musch (6173)
Première rédactrice graphiste : Béatrice Gaulier (5943)
Service photo : Agnès Dessuant, chef de service (6021), Christine Laviolette, chef de rubrique (6075), Fay Torres-Yap (E-U)
Cartographe-géographe : Emmanuel Vire (6110)

Ont contribué à la réalisation de ce numéro :
Hélène Bayou, Vincent Borel, Anne Daubrée, Clément Imbert, Adrien Guilleminot, William Irigoyen, Frédérique Josse, Valérie Kubiak, Jean-Baptiste Michel, Léo Pajon, Volker Saux. Secrétariat de rédaction : Valérie Malek. Rédactrices graphistes : Patricia Lavaquerie et Sophie Tesson. Rédactrice photo : Miriam Rousseau. Cartographe : Sophie Pauchet.

Fabrication : Stéphane Roussiès (6340), Gauthier Cousergue (4784), Anne-Kathrin Fischer (6286).

Magazine édité par



13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex.
Société en nom collectif au capital de 3 000 000 €, d'une durée de 99 ans, ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH. Les principaux associés sont Média Communication S.A.S. et Gruner und Jahr Communication GmbH.

Directeur de la publication : Rolf Heinz
Editeur : Martin Trautmann
Directrice marketing : Julie Le Floch
Chef de groupe : Hélène Coin

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le **01 73 05** + les 4 chiffres suivant son nom.)

Directeur exécutif de Prisma Pub : Philipp Schmidt (5188).
Directrice commerciale : Virginie Lubot (6450).
Directrice commerciale (opérations spéciales) : Géraldine Pangrazzi (4749).
Directeur de publicité : Arnaud Maillard.
Responsables de clientèle : Evelyne Allain Tholy (6424), Karine Azoulay (69 80), Sabine Zimmermann (6469).
Directrice de publicité, secteur automobile et luxe : Dominique Bellanger (4528)
Responsable back office : Céline Baude (6467).
Responsable exécution : Rachel Eyango (4639).
Assistante commerciale : Corinne Prod'homme (64 50).
Directrice des études éditoriales : Isabelle Demailly Engelsen (5338).
Directeur marketing client : Laurent Grolée (6025).
Directeur commercialisation réseau : Serge Hayek (6471).
Direction des ventes : Bruno Recurt (5676). Secrétariat (5674).
Directrice marketing opérationnel et études diffusion : Béatrice Vannière (5342).
Photogravure et impression : MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M, 33311 Gütersloh, Allemagne.

Dépôt légal : juillet 2015.
Diffusion Presstalis - ISSN : 1956-7855. Création : janvier 2012.
Numéro de Commission paritaire : 0913 K 83550.



TRADE MARK
Heineken®
open your world*
Heineken
HEINEKEN LAGER BEER
TRADE MARK
Heineken
PREMIUM QUALITY
PUBLICIS CONSEIL
RCS Nanterre 414 842 062
*Ouvrir une Heineken, c'est consommer une bière vendue dans le monde entier et exportée notamment depuis le port de Rotterdam.